Martin BLAIS
Philosophe, Université Laval

(1972)

Participation et contestation L'homme face aux pouvoirs

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
et collaboratrice bénévole

Courriel : <mailto:mabergeron@videotron.ca>

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web : <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole,
professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
courriel : <mailto:mabergeron@videotron.ca>

Martin Blais, philosophe (retraité de l'Université Laval)

Une édition électronique réalisée à partir du texte de Martin Blais, **Participation et contestation, L'homme face aux pouvoirs**. Collection Pensées actuelles. Librairie BEAUCHEMIN Limitée, (1972), 136 pp.

[Autorisation accordée par l'auteur le 12 septembre 2004.]
<mailto:martin-blais@sympatico.ca>

Polices de caractères utilisés :

Pour le texte : Times, 12 points.
Pour les citations : Times 10 points.
Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 12 mars 2005 à Chicoutimi, Québec.

Martin Blais
Participation et contestation
L'homme face aux pouvoirs

Du même auteur

Philosophie du pouvoir, Montréal, Éditions du Jour, 1970, 157 pages.

Participation et contestation ; l'homme face aux pouvoirs, Montréal, Beauchemin, 1972, 136 pages.

L'échelle des valeurs humaines (1^{re} édition), Montréal, Beauchemin, 1974, 200 pages.

Réinventer la morale, Montréal, Fides, 1977, 159 pages.

L'échelle des valeurs humaines (2^e édition), Montréal, Fides, 1980, 216 pages.

L'anatomie d'une société saine (Les valeurs sociales), Montréal, Fides, 1983, 248 pages.

Une morale de la responsabilité, Montréal, Fides, 1984, 248 pages.

L'autre Thomas d'Aquin, Montréal, Boréal, 1990, 316 pages.

L'œil de Caïn. Essai sur la justice, Montréal, Fides, 1994, 288 pages.

Sacré Moyen Âge ! Montréal, Fides, 1997, 225 pages.

**Martin Blais, philosophe
Retraité de l'Université Laval**

Participation et contestation

L'homme face aux pouvoirs

Table des matières

[Avis au lecteur](#)

[Introduction](#)

[PREMIERE PARTIE](#) **La participation**

[I. Les fondements philosophiques de la participation](#)

[II. Les avantages de la participation](#)

[III. Les conditions de la participation](#)

[IV. Les modes de participation](#)

[V. Les écueils de la participation](#)

[DEUXIEME PARTIE](#) **La contestation**

[I. Deux mots, deux mondes](#)

[II. Contestation et violence](#)

[III. Le devoir de contestation](#)

[IV. Les armes de la contestation](#)

[V. Un seul troupeau, un seul pasteur](#)

[Conclusion](#)

« J'édifie les glaciers contre les intérêts des mares. Peu m'importe si les grenouilles coassent à l'injustice. »
A. de Saint-Exupéry¹.

Avis au lecteur

[Retour à la table des matières](#)

« Les sots préfèrent et admirent ce qui leur est dit en termes mystérieux. Jadis Héraclite s'est rendu illustre chez les Grecs par son langage obscur », écrit Lucrèce dans son poème *De la nature*².

Illustre parce que mystérieux, obscur. Étonnant ? Absolument pas. Le style ambigu permet à plus de lecteurs de lire ce qu'ils veulent entendre. Quel lecteur n'aimerait pas l'écrivain qui abonde dans son sens ? Qui dit ce qu'il avait sur le bout de la langue ? C'est pourquoi l'écrivain ambigu, parce qu'il abonde dans tous les sens, multiplie ses chances de se faire des amis et de devenir illustre. Alain de Lille parlait, au douzième siècle, des auteurs qui présentent leur nez de cire, que chaque lecteur peut tordre dans son sens.

Je ne serai jamais célèbre : j'ai un nez d'acier. Élevé sur une terre du 3e Rang de Saint-Michel de Bellechasse, j'ai appris très tôt à n'aimer que le précis et le clair : temps clair, eau claire, cinq heures, quatorze vaches. Et ma devise est celle de l'évangéliste Matthieu : « Cela est, cela n'est pas ; le reste vient du Malin. »

Je renonce du même coup à la profondeur. La plupart des lecteurs ont cette humilité de ne pas croire profond ce qu'ils comprennent. Le lac est profond s'ils n'en voient pas le fond. Pourtant, l'œil le lit couramment sous dix pieds d'eau limpide tandis qu'il n'en déchiffre rien sous deux pieds seulement d'eau trouble.

¹ A. de Saint-Exupéry, *Citadelle*, III.

² Lucrèce, *De la nature*, 1, 635-645.

J'appartiens à la génération qui a fait du latin. C'est la génération qui passait des heures sur un texte grand comme la main. On lui avait appris que les mots (pas le son ni l'image) sont les signes de l'intelligence : le singe a la grimace, l'homme a le mot. Aussi ma génération ne voulait-elle communier au génie de Platon, de Cicéron ou de Shakespeare que sous les espèces du grec, du latin ou de l'anglais. Je ne choisis pas mes mots avec le même bonheur que ces génies mais avec le même soin. Ce que j'ai à dire n'est pas entre les lignes ; il est sous les mots comme les œufs sous les poules.

Je ne cherche à plaire à personne, ni à déplaire non plus. L'effort de réflexion philosophique peut accidentellement aller dans le sens du pouvoir établi, accidentellement à l'encontre mais il tend essentiellement à découvrir le pouvoir à établir.

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

Le premier venu connaît quelques noms dits célèbres : Gengis Khan, Socrate, Jésus, Charlemagne, Saladin, Louis XIV, Jeanne d'Arc, Napoléon, Marx, de Gaulle. Le premier venu connaît également des mots célèbres. De Thalès : « Connais-toi toi-même. » De saint Augustin : « Aime et fais ce que tu veux. » De Descartes : « Je pense, donc je suis. » De Sartre : « L'enfer, c'est les Autres. » J'omets délibérément le mot de Cambronne, celui de de Gaulle, celui de Trudeau.

Il connaît aussi des couples célèbres : Héloïse et Abélard, Roméo et Juliette, Robinson et Vendredi, sans doute. Peut-être Antoine et Cléopâtre, Gabrielle et Henri IV. Mais célèbre n'est pas synonyme d'influent. Les couples qui ont fait l'histoire, les couples influents, n'ont pas tous été célèbres. Nous avons beau le savoir, en évoquer quelques-uns ravive la conviction : puissance et acte, raison et passion, ciel et terre, droite et gauche, bourgeois et prolétaire, homme et femme, participation et contestation.

Le dernier de ces couples, participation et contestation, consomme sous nos yeux son mariage de raison. De raison et non d'amour, car la participation au lieu d'appeler la contestation l'exclut comme la chaleur chasse le froid, la santé la maladie.

L'appel aux contestataires est assimilable à un appel aux pompiers. On aime bien les pompiers quand il y a du feu, mais l'idéal demeure : ni pompiers ni feu.

Le thème de la contestation a tenté toutes les plumes et en a fait succomber plusieurs. En trois ans, il s'est écrit plus de livres sur la contestation qu'il s'est écrit

de *De anima* pendant le millénaire du moyen âge. Sans compter les milliers d'articles. Contestation, sexe, recettes, voilà, Géomètres, les trois points qui déterminent le plan de la littérature de l'heure.

L'un des auteurs qui ont touché à la contestation, et non le moindre, aurait-il manqué de patience titrant : La révolution introuvable ? Raymond Aron parle de la révolution introuvable comme Diogène parlait de l'homme introuvable. Diogène cherchait quelqu'un qui correspondît à l'idée qu'il se faisait de l'homme ; il n'en trouvait point.

Raymond Aron a cherché dans les « événements de mai » quelque chose qui corresponde à l'idée qu'il se fait d'une révolution. Depuis que nous avons des « événements », nous aussi (les « événements d'octobre »), nous comprenons Aron par analogie. Aron cherche une révolution ; nous, nous cherchons une insurrection appréhendée.

Pour conduire semblable enquête, il est bon d'être historien, sociologue et philosophe. Au moins. Pour répondre par oui ou par non, deux choses sont nécessaires : savoir ce qui s'est passé (c'est le travail de l'histoire et de la sociologie) et comparer à une idée qu'il appartient à la philosophie d'élaborer.

La sociologie décrit et explique les différentes formes et phases de la réalisation d'une philosophie. Le marxisme est compris et pratiqué de façon différente par Allende, Castro, Mao, Tito, Brejnev. La pensée de Marx, c'est une chose (qu'il appartient à la philosophie d'étudier et d'établir) ; mais il appartient à l'histoire et à la sociologie de nous dire comment un Chinois de 1970 comprend un Allemand de 1850, comment il le traduit en pratique et pourquoi.

Pour bien mettre en lumière le point de vue du philosophe, prenons un autre exemple, celui de la religion. Dans *Le Prophète* de Khalil Gibran, un vieux prêtre dit à Almustafa : « Parlez-nous de la religion »¹. C'est le moment philosophique. Comment les auditeurs ont-ils compris ? Comment traduiront-ils en pratique les propos philosophiques d'Almustafa ? L'histoire et la sociologie vont nous le dire et nous expliquer pourquoi.

La philosophie nous parle de la religion par la bouche d'Almustafa ; la sociologie nous dit, par exemple, comment un Allemand religieux se comportait au temps de Marx. Pour qui distingue bien deux plans et mesure la distance qui les sépare, il n'y a ni scandale ni catastrophe à dire que la religion rejetée par Marx était peut-être une religion à rejeter.

Nous allons aborder la participation et la contestation du point de vue de la philosophie. De ce point de vue, si l'on parle de ce que furent et de ce que sont la participation et la contestation, c'est pour mettre en évidence ce qu'elles devraient

¹ Khalil Gibran, *Le Prophète*, p. 77.

être, mesurer la distance qui sépare la réalité du décent, et tremper la volonté de réduire cet espace malsain.

Rien dans L'homme face aux pouvoirs ne provient du hasard. J'insiste en particulier sur le pluriel : auX pouvoirS. Du premier ministre jusqu'au pion dans le coin de la cafétéria s'étagent des milliers de pouvoirs qui oublient de se compter chaque fois qu'ils recensent les pouvoirs. Celui qui voit partout le visage grimaçant du pouvoir oublie qu'il fait partie intégrante du partout de son vis-à-vis.

Je dis : « L'homme et non pas le citoyen. Le mot citoyen attire trop l'attention sur un seul pouvoir, le pouvoir suprême. Le plus redoutable, sans doute, mais le plus redouté. On guettait le loup à la fenêtre ; les rats ont mangé le bébé dans son berceau.

Enfin, « face » aux pouvoirs, et non point, suivant la formule héroïque, « contre » les pouvoirs. « Le citoyen contre les pouvoirs », c'est un cri de guerre ou de ralliement, comme le cri de de Gaulle aux Québécois. Le malade contre le cancer, d'accord, mais pour la santé. Le citoyen contre les pouvoirs, soit, mais pour quoi ?

Tout homme considère à juste titre comme une menace tout pouvoir sur lequel il n'exerce aucune influence. Tout pouvoir : le pouvoir qui engage ou congédie, qui promeut ou ignore, qui encourage ou assomme. Ce pouvoir, quel qu'il soit, on le conteste dans le dessein de le partager : c'est une manière de le partager que de l'influencer. Du point de vue philosophique : participation et contestation ; du point de vue sociologique : contestation et participation.

Participation, contestation ; d'accord. Mais « au nom de quoi ? » C'est à cette question de Saint-Exupéry qu'il faut répondre sous peine de faire les frais de sa prophétie : « Ils ont changé le palais en place publique, mais une fois usé le plaisir de piétiner la place avec une arrogance de matamore, ils ne savent plus ce qu'ils font là dans cette foire » ¹.

¹ A. de Saint-Exupéry, *Citadelle*, III.

PREMIERE PARTIE

La participation

I

Les fondements philosophiques de la participation

« Malgré la pluie, les inondations, les vents, la maison
ne s'est pas écroulée, car elle était fondée sur le roc. »
Matthieu ¹.

[Retour à la table des matières](#)

La participation n'est pas un cadeau que des chefs généreux offrent parfois à leurs sujets ; ce n'est pas non plus un expédient additionnel pour se tirer d'une situation fâcheuse. La participation au gouvernement de tout groupe auquel on appartient est un droit inaliénable. Ce droit, on peut le fonder philosophiquement, c'est-à-dire d'une manière qui transcende la latitude, la longitude, la couleur de la peau, l'angle facial ou la pente du cœur.

Je parle du *droit* à la participation... Ne serait-ce pas plutôt un devoir ? Deux mots à décrasser : droit et devoir. En nos temps angoissés, le mot *droit* évoque immédiatement l'idée de quelque chose que l'on revendique, que l'on réclame avec autorité. Revendiquer ses droits ; la formule est d'une parfaite correction.

Au-dessus de la notion de droit est suspendu le rapace, l'Autre, qui m'a dépossédé ou qui menace de le faire. Le *Robert* confirme : un droit, ce qui est exigible. La question que je soulève : Sied-il de parler de la participation en termes

¹ *Matthieu*, VII, 25.

de revendication ? Retournons d'abord le mot *devoir* comme le jardinier retourne la terre.

Le mot *devoir* évoque spontanément l'idée de quelque chose de pénible. Tout à fait normal à une époque où tout le monde vit à crédit. Devoir, c'est avant tout avoir des dettes. On les contracte comme on conçoit, dit Molière ; on les paye comme on accouche.

Quand les écoliers s'entraînent à la composition ou au calcul, on ne dit pas qu'ils exercent un droit mais bien qu'ils font leurs devoirs. L'instituteur oublie-t-il d'en donner ? Personne ne revendique. Devant une tâche agréable, c'est en souriant qu'on dit : le devoir commande. C'est, pour le mot *devoir*, un caractère acquis que de connoter la peine.

Il arrive souvent aux mots de s'alourdir, à l'usage, de connotations nouvelles. Dans la province de Québec, le mot *âme* nous remémore le cantique qui a fait chevroter ma génération : « Je n'ai qu'une âme, qu'il faut sauver ; de l'éternelle flamme, je veux la préserver. » Mais quand Aristote a inventé l'âme, il n'avait rien à sauver de l'éternelle flamme. Il reconnaissait tout simplement aux vivants (carotte, cheval, homme) une structure particulière et la désignait du nom d'*âme*. Tous les vivants cherchaient à sauver leur âme.

Plusieurs expressions bien françaises font trébucher l'esprit sur la note pénible du mot *devoir* : le devoir conjugal, les devoirs envers Dieu, les devoirs envers soi-même. Les devoirs du citoyen ne sont pas tous pénibles : voter, par exemple. Payer l'impôt, si. Il y a donc lieu de chercher le dénominateur commun entre un devoir agréable et un devoir pénible.

Pour comprendre, recensons la famille : devoir, dette, dû. Le dû est égalité avant d'être peine. D'ailleurs, il n'est pas toujours pénible de devoir. Quand on a convenu qu'un porc valait dix poules, l'échange s'effectue sans larmes. Mais si les poules ne sont que des cerfs au moment du marché, il est pénible, un an plus tard, d'échanger les poules contre la mémoire du boudin qu'on a mangé.

On a connu ce que c'est qu'être en dette. L'invention de l'argent a rendu trop facile cette mauvaise expérience. On voyage maintenant, on paye plus tard. Mauvaise formule. Elle ignore la nature. En effet, le désir d'un plaisir est sans proportion avec le souvenir du même plaisir. Il est donc sage de payer quand on est sous l'emprise du désir.

Les meilleurs auteurs nous compliquent les choses. Dans *Terre promise*, André Maurois écrit : « Dans la France d'autrefois, une femme avait plaisir à coucher

avec son mari et, si elle n'y avait pas réellement plaisir, elle en prenait son parti et s'acquittait de ses *devoirs* conjugaux... »¹.

Inutile de protester, l'usage veut que désormais le mot *devoir* comporte une résonance pénible. Agir par devoir s'oppose en quelque sorte à agir spontanément. L'homme recherche spontanément le plaisir ; il fait le bien par devoir. Tant mieux si le bien et le plaisir coïncident.

À toute fin pratique, on appelle un droit ce qui fait l'objet d'une âpre revendication ; on appelle un devoir ce qui n'est point accompli sans quelque peine. On revendique la participation comme un droit, mais on s'aperçoit vite à l'exercice qu'elle est beaucoup plus un devoir qu'un droit. Le droit le plus fondamental (le droit à la vie) montre lui-même parfois le visage du devoir : à celui qui se noue la corde au cou, on dit : Tu as le devoir de vivre.

C'est pourquoi on doit parler de la participation de triple façon : en termes de droit, en termes de devoir tout court et en termes de devoir pénible. En termes de droit quand des sujets qui s'étaient endormis dans les bras de leurs dirigeants se réveillent : ils revendiquent alors le droit de faire leur devoir. En termes de devoir agréable, car c'est toujours avec plaisir que l'on donne son opinion, que l'on distribue des conseils. Enfin, en termes de devoir pénible, car la participation devient vite exigeante.

Philosophiquement, c'est du devoir tout court de participation qu'il faut parler. Dès que j'accepte de faire partie d'un groupe, dès qu'on m'accepte dans un groupe, il est normal que je contribue à assurer le meilleur usage de la force que le groupe représente. C'est normal ; je dois cela au groupe. C'est ce devoir nullement pénible à ce niveau de considération qu'il s'agit de fonder sereinement.

1. L'homme, être responsable

[Retour à la table des matières](#)

L'être libre est responsable comme la rhubarbe purge comme la luciole brille ; comme le trépied est en équilibre. Donc forcément. La responsabilité est une propriété de l'auteur libre d'un acte. L'auteur libre, c'est l'auteur qui ne frappe pas comme la pierre tombe, comme le pommier fait des pommes, le pistachier des pistaches.

¹ André Maurois, *Terre promise*, emf, XXVIII, p. 192.

L'homme est responsable parce qu'il est libre. Dans certains cantons, à certaines époques, on nie bien la liberté, mais de bouche seulement. Dans la pratique, tout le monde se comporte comme si tout le monde était libre. On n'a jamais rien tenté pour que les pierres cessent de tomber, pour que l'eau cesse de couler, pour que le feu cesse de brûler : on sait qu'il n'y a rien à faire. Mais on manifeste contre les présumés responsables des maux du genre humain. Cela suffit, quoi que l'on dise.

Chez Sartre comme dans la tradition la plus immaculée, la responsabilité découle de la liberté : responsable parce que libre. « Responsable de tout, sauf de ma responsabilité », ajoute-t-il ¹. Et Sartre de tirer les conséquences de cette austère doctrine : l'homme porte le poids du monde entier sur ses épaules ². Logique avec lui-même, il est à Stockholm pour instruire le procès des Américains au Viêt-nam ; à Montréal pour épauler les séparatistes ; à Paris pour haranguer les étudiants.

Pour ma part, je trouve que cette attitude fait un peu Agneau de Dieu. Les chrétiens se félicitent que l'Agneau de Dieu ait porté les péchés du monde, mais ils ne veulent pas que chacun se découvre la vocation d'aller bêler aux quatre coins de la terre. Chacun son baluchon de responsabilités et les responsabilités du monde entier seront mieux portées. Retenons quand même : responsable parce que libre.

Le moyen âge chrétien s'est battu farouchement pour sauver la liberté et la responsabilité de l'homme. Sans cela, il ne restait qu'à verrouiller le ciel et à éteindre l'enfer. Le chef du camp adverse, c'était un musulman basané, Averroès. L'envers de Pascal. On a l'impression de penser, professait-il, mais c'est une illusion ; on a l'impression que l'homme pense, mais en réalité il ne pense pas : le projecteur de la pensée n'est point en lui.

Les conséquences les plus catastrophiques découlaient de cette position philosophique. En effet, quand on ne dirige pas soi-même la lampe qui doit éclairer la route, on n'est pas responsable de ce que l'on voit ni de ce que l'on aime ou hait. Est-on responsable de ce que l'on désire ? Responsable de ce que l'on fait ?

Être responsable, c'est être susceptible d'avoir à répondre de ses actes. Dans responsable, il y a répondre, d'ailleurs. Et l'on fournit une excellente caractéristique de l'homme en disant qu'il est un être responsable. Selon Hegel, la responsabilité est « le signe de la haute destination de l'homme. » « L'animal seul est irresponsable » ³.

¹ Jean-Paul Sartre, *L'être et le néant*, p. 641.

² *Ibid.*, p. 639.

³ Hegel, *La raison dans l'histoire*, 10-18, p. 131.

Il s'ensuit que l'organisation sociale doit tenir compte de la nature responsable de l'homme comme on tient compte de la nature de toute chose. On ne badine pas avec le cancer : on sait qu'il a un caractère difficile. On manipule doucement la nitroglycérine : on sait qu'elle est violente. On n'oublie pas que le lion apprivoisé est toujours un lion.

L'homme comme le feu, comme le lion, a sa nature, qui le fait intelligent, libre et responsable. Tout gouvernement qui ne respecte pas cette nature est mauvais. Celui qui transmet les ordres doit s'attendre à ce que les ordres soient parfois ignorés. La pelle mécanique obéit aveuglément ; on ne lui demande jamais de répondre de quoi que ce soit. Si elle saccage ce qu'elle devait respecter, c'est l'opérateur que l'on convoque.

Mais l'homme sujet n'est point un robot. La vertu de l'ordre reçu ne descend dans son bras qu'après être passée par le filtre de sa raison. La raison peut la retenir, et le bras reste immobile. L'inférieur et le supérieur ne sont pas deux dans une même conscience ; chacun a la sienne. L'ordre peut être conforme à la conscience du chef ; l'acte peut répugner à celle de l'exécutant.

Ni le commandement ni l'obéissance n'en sont facilités. Il ne s'agit d'ailleurs pas de les rendre faciles mais humains. Il est souvent plus facile de se conduire comme un robot ou une bête que comme un homme. Un homme dont aucun pouvoir ne peut supprimer la responsabilité. On n'a pas plus le droit de s'enlever la raison par l'obéissance que par l'alcool.

La responsabilité est l'apanage de l'homme. Il y avait du pain, à l'origine, sous le mot apanage. On peut en remettre, car l'homme doit porter sa responsabilité quotidienne comme il mange son pain quotidien. La responsabilité est son lot ; la vengeance en témoigne. Jour après jour, année après année, siècle après siècle, on s'est insulté, on s'est frappé, on s'insulte, on se frappe, parce qu'on se tient réciproquement responsable du mal dont on souffre.

Il est vrai que les coups de pied atteignent parfois les portes, ou les chiens mal programmés. On étend alors au genre tout entier ce qui n'est dû qu'à l'espèce. On se comporte envers tout agent qui blesse comme on ne devrait se comporter qu'envers l'agent responsable : non pas le chien mais l'homme.

Plus bêtement encore, on s'extasie devant l'ordinateur qui joue aux échecs. C'est plus bête parce que l'ignorance entre en jeu. En effet, l'ordinateur ne résout que les problèmes que le programmeur a prévus, auxquels il a trouvé une solution, qu'il a déposée dans la mémoire métallique. Devant un coup que le programmeur n'a pas imaginé, l'ordinateur est comme la corde enroulée sur le rivage à vingt pieds d'un homme qui se noie.

De même, la machine à traduire existe ; elle fait du bon boulot ; mais, comme n'importe quel instrument, elle n'a que la vertu que lui inculque le cerveau humain qui l'utilise. Dans la main de Léonard de Vinci, un pinceau fait sourire la Joconde ; dans une autre main, il la ferait grimacer. L'ordinateur joue aux échecs, il traduit, dans la mesure où les programmeurs maîtrisent les secrets du jeu d'échecs ou d'une langue.

Dispensée de rendre des comptes, la machine n'a cure de la manière dont on la programme. Si elle joue mal aux échecs, c'est la faute du programmeur ; si elle joue bien, c'est le mérite du même homme programmeur. Au contraire du robot, l'homme est toujours tenu responsable de ce qu'il fait, quels que soient les ordres qui le programment.

C'est pourquoi il est le plus normal du monde qu'un citoyen insiste pour faire partie de l'équipe de programmation de son pays ; que tout homme en fasse autant dans chacun des groupes auxquels il appartient. S'il y renonce, c'est de lui-même qu'il rejoint les pelles mécaniques, les brouettes et les pioches.

2. La société, instrument

[Retour à la table des matières](#)

Le devoir de participation découle de la notion même de société. Toute société (commerciale, savante, artistique, de Jésus) se forme pour atteindre des objectifs inaccessibles à l'individu isolé. Seul, je puis être violoniste mais non point un orchestre. Non accessible au virtuose solitaire, la musique symphonique l'est aux cinquante musiciens réunis en communauté orchestrale.

Se former en société devient alors comme toujours le moyen que l'on se donne pour jouir de biens que l'homme isolé est impuissant à conquérir. Arrêtons-nous au mot *moyen*, que l'usage a rendu insignifiant. Il dérive du latin *medianus*, qui est au milieu, c'est-à-dire entre deux choses : entre le chasseur et l'original, le violoniste et la musique symphonique, la terre et la lune.

La carabine, l'orchestre, la fusée, la société sont des moyens. On abat l'original au moyen d'une carabine ; on atteint la lune au moyen d'une fusée ; on atteint, au moyen de toute société, quelque bien hors de portée de l'individu. Le langage courant considère comme synonymes les mots *moyen*, *instrument*, *outil*. Le registre des moyens s'étend de l'autobus à la métaphore, du moyen de transport au moyen d'expression.

Toute proportion gardée, la société est dans les mains du citoyen ce que le fusil est dans les mains du chasseur, le bistouri dans les mains du chirurgien, la scie dans les mains du menuisier. C'est le chasseur qui pointe la carabine sur le gibier ; c'est le chirurgien qui conduit le bistouri ; c'est le menuisier qui abat le marteau sur la tête du clou. Quand on dit que la société est (doit être) un instrument dans les mains du citoyen, ce sont des exemples de ce genre qui nous éclairent. La notion de la société instrument reste confuse tant qu'on ne l'a pas abaissée jusqu'au fusil du chasseur et à la scie du menuisier.

C'est une notion qui a une longue route à parcourir. Quand on a décidé de faire entrer dans le bercail chrétien le puissant dogue de Stagire, il a fallu lui asséner un rude coup sur la truffe. Il devait à tout prix laisser à la porte l'idée d'une société qui asservit l'individu au lieu de le servir. Ce vilain os n'avait pas de place dans les reliquaires ¹.

Le citoyen qui se désintéresse de la gouverne de la société dont il fait partie ressemble au chasseur qui presse la gâchette (elle porte alors trop bien son nom) avant d'avoir parcouru quelques fois la ligne de mire. Ce n'est pas une manie mais une nécessité de dire que *mire* vient d'un mot latin qui signifie regarder attentivement. Et le citoyen doit tenir constamment, par la participation, son œil collé à la mire de la société.

En tant que la société est un instrument, l'instrument de mon bonheur personnel, il est de mon *devoir* (c'est plus qu'un droit) de veiller à ce que cet instrument de mon bonheur ne le soit pas de mon malheur. Pour ne pas se la faire voler, le chasseur couche avec sa carabine. Par la participation, le citoyen couche chastement avec le pouvoir.

Cette attitude semble méfiante, mais il faut bien prendre les hommes comme ils sont présentement. « Il n'est point d'homme qui, pouvant tout et sans contrôle, ne sacrifie la justice à ses passions », affirme tranquillement le plus réaliste des Contemporains, Alain ². C'est pourquoi je dois veiller à ce que l'instrument de mon bonheur ne soit pas confisqué par les exploiters que toute organisation sociale rend possibles.

Par le peuple (québécois ou enseignant ou travailleur), *avec* le peuple, *pour* le peuple. Magnifique formule. Mais l'équipe mise en place *par* le peuple (quel qu'il soit : enseignant, travailleur, chinois) peut ensuite manœuvrer *pour elle-même* et *contre* le peuple, dans certains cas, ou, ce qui est coutumier, *sans* le peuple.

Quand Herbert Marcuse soulève ce problème, au chapitre VIII de *L'homme unidimensionnel*, il le fait en ranimant une formule que l'on croyait médiévale au

¹ Northcote Parkinson, *L'évolution de la pensée politique*, Idées, n. 63, p. 166.

² Alain, *Propos sur l'éducation*, p. 184.

sens péjoratif du terme ; une formule que l'on croyait sclérosée à jamais : le problème des universaux. Pour la plupart des gens instruits, on ridiculise tout autant le moyen âge en évoquant le problème des universaux qu'en évoquant le problème du sexe des anges, des vêtements du Christ dans l'hostie, de la propriété antidébordante de la carpe.

Pour Marcuse, la question du statut des universaux est au cœur même de la pensée philosophique la plus engagée. Avant de considérer les points les plus rapprochés, distinguons d'abord les antipodes. L'État, c'est moi, dit carrément Louis XIV ; l'État c'est moi, essaye timidement son sujet. Quand l'État s'identifie à Louis XIV, l'Arche à Lanza del Vasto, le PQ à René Lévesque, la disparition de ces hommes clefs est assimilable à l'effritement de la pierre angulaire, qui entraîne tout l'édifice dans la ruine.

Il y a quelques décennies, on a cherché à mettre dans la bouche de chaque catholique la formule suivante : Je suis l'Église. Mais les catholiques d'alors bredouillaient : ils avaient moins l'impression d'être l'Église que d'être dans l'Église. Ils avaient l'impression d'être des brebis à qui les pasteurs du bon Dieu mesuraient le vent après les avoir tondues un peu.

Dire : je suis l'État, je suis l'Église, je suis la CSN, c'est exprimer une identité. Le contraire de l'identique, c'est l'autre. Le cavalier ne s'identifie pas à son cheval. Le cheval est autre chose que le cavalier. Le cheval a ses besoins, le cavalier a les siens. La satisfaction des besoins de l'un laisse inassouvis les besoins de l'autre. Le cavalier peut mourir de faim sur un cheval qui regorge (au sens vieilli du terme).

L'universel authentique (animal, État, parti, CSN, CEQ, etc.) doit s'identifier avec les individus qu'il représente. Il ne faut pas que l'universel soit quelque chose d'autre que les enseignants, les travailleurs, les membres du parti. Il n'est déjà pas facile de conjurer cette altérité ; n'est-il point chimérique, alors, de vouloir créer des universels encore plus larges (des fronts communs) dans lesquels se fondraient les universels plus étroits ?

Pas surprenant qu'un front commun qui reçoit le plus efficace de son unité de la rue où il manifeste se désagrège en se tournant vers la table des négociations. Sous la menace du feu de forêt, le lion galope derrière l'âne, dans le défilé ; mais, la procession terminée, il ne se met pas à l'herbe.

Apparemment identique, il était profondément autre. L'universel est quelque chose d'autre que les singuliers qu'il recouvre quand il a ses besoins ou ses objectifs propres, qu'il poursuit parallèlement à ceux des membres, voire à leur détriment.

La CEO, la CSN, la FTQ et leurs semblables sont toujours exposés à devenir les tremplins des membres de la hiérarchie de ces groupes. Une fois hissé sur ces

petits sommets, on en convoite de plus élevés. On oublie les grenouilles qui coassent dans les marécages et qui nous ont fait roi. Pourtant, la CEQ ne doit pas connaître d'autres besoins que ceux des enseignants ; la FTQ ne doit pas convoiter d'autres objectifs que ceux des travailleurs ; l'État ne doit pas admettre d'autres valeurs que celles qui concourent au bonheur des citoyens.

Cette notion d'une société instrument de mon bonheur fait ressortir le genre de relation qui unit d'abord entre eux les citoyens. Ils s'organisent par nécessité et non point par amour. Par nécessité, on fonde une société ; par amour, on fonde un foyer ou un cercle d'amis.

Tant mieux, évidemment, si l'amitié règne. Car l'amitié assume la justice. La vie sociale est essentiellement échange de services : celui-ci me nourrit, celui-là m'instruit, cet autre me transporte. Sous l'œil un peu froid de la justice, tout se passe dans l'ordre. Mais tout est tellement plus simple au cœur de l'amitié.

Et les Anciens tenaient ces propos étonnants : Les législateurs doivent se préoccuper davantage de produire l'amitié entre les citoyens que de conserver la justice elle-même. Le vieil Aristote (chien !) veut que l'on suspende parfois le cours de la justice pour éviter des divisions dans le peuple ou pour ne pas aggraver celles qui existent déjà ¹. Dans la *Somme*, où il ne commente personne, mais formule ses propres opinions, Thomas d'Aquin affirme que toute loi doit tendre à créer de l'amitié entre les citoyens ². Les coquetels ne figurent pas parmi les moyens qu'il mentionne, mais il y a lieu de croire qu'il n'a pas voulu en dresser la liste complète.

¹ Aristote, *Éthique à Nicomaque*, VIII, ch. 1, n. 4.

² *Ia-IIe*, q. 99, art. 1, rép. 2

II

Les avantages de la participation

« L'intérêt et le talent sont les seuls conseillers
consciencieux et lucides ».

Balzac ¹.

[Retour à la table des matières](#)

Dans l'état actuel des hommes, des institutions et des choses, on prêche la participation en termes de *droit* parce que prévaut une situation anormale à redresser. Dans tous les domaines, le pouvoir... (J'allais dire *repose* entre les mains de quelques hommes, fort impatients, d'ordinaire, quand on les dérange. C'est *menace* qui convient.) Dans tous les domaines, le pouvoir nous menace du haut du trône d'une couple de petits Jupiters au foudre nerveux.

Demandez à n'importe quel insatisfait de son sort (sort québécois, sort canadien, sort humain...) ce qu'il attend pour redresser la situation. Immanquablement, il vous répondra qu'il n'y peut rien ; qu'il n'en a pas le pouvoir. Le pouvoir est dans d'autres mains, et, naturellement, notre insatisfait se sent menacé. Il a l'impression d'être promené par une mécanique dont il n'a pas l'accélérateur ni le frein sous le pied, ni le volant dans les mains. Le travailleur a facilement l'impression d'être digéré par la CSN ou la FTQ ; l'enseignant par la CEQ ; le citoyen par l'État.

Dans ce même état de choses, quand on parle des avantages de la participation, c'est pour convaincre les détenteurs jaloux du pouvoir qu'il serait habile de *rendre* (avant qu'il ne la prenne) à chacun de leurs subordonnés la part de pouvoir qui lui revient en tant qu'être inaliénablement responsable de sa destinée d'homme.

Les avantages de la participation ne sont point là, sous nos yeux ; ils sont là-bas, pour demain. Ne vous méprenez donc pas quand j'écris : La participation, *c'est* la justice ; *c'est* l'ordre ; *c'est* l'efficacité. Vous vous attendiez au conditionnel : La participation *ce serait*... Eh bien, non ; le présent est le temps des philosophes : les philosophes, même les vieux, parlent toujours au présent. Quand il cherchait son

¹ H. de Balzac, *Le curé de Tours*, p. 16.

homme et ne le trouvait point, Diogène pensait quand même : L'homme *est* raisonnable. Peu importe si, pour le sociologue, toutes les incarnations en sont vaches.

La participation semble prétentieuse avec ses promesses de justice, d'ordre et d'efficacité. Quand on n'entend parler que d'injustice, de guerre et de misère ; que tout le monde semble impuissant ; il est insolent de dire que le remède est là, mais il faut l'être, car le remède est bien là.

1. La justice par la participation

[Retour à la table des matières](#)

Le sens de la justice est plus aiguë chez l'homme que le flair chez le chien. Et l'on s'étonne chaque jour de l'hypersensibilité de l'homme à l'injustice. Cet étonnement a droit à quelque explication. La justice est pour le citoyen ce que la vie est pour l'individu. Enlever la justice, c'est comme enlever la vie. L'injustice tue le citoyen comme la mort tue l'individu. Nous avons là deux instincts de conservation.

Les symboles de ces deux instincts, c'est le médecin et l'avocat. L'horreur de la mort engraisse le médecin comme celle de l'injustice nourrit l'avocat. Ce n'est pas par hasard que, naguère encore, au Québec, on ne formait que des médecins, des avocats et des prêtres. Ce mouvement partait du meilleur naturel, le goût de la vie : vie individuelle, vie sociale, vie éternelle. Mais la vie, toujours la bonne vie, « qui a goût de bonheur ».

Le citoyen vit par la justice comme l'individu par la santé et le chrétien par la grâce. La justice est l'état de grâce du citoyen. Sans la grâce, pas de vie éternelle ; sans « équilibre des humeurs », pas de vie temporelle ; sans justice, pas de vie sociale. En effet, la société est profondément échange de services : l'un construit, un autre habille, un autre guérit, un dernier amuse. Tout vice dans les échanges ébranle les fondements mêmes de la société, comme les péchés de notre jeunesse faisaient flétrir la rose de l'état de grâce des « petits du royaume ».

Que certains citoyens *donnent* leurs services quand d'autres les vendent à prix d'or, voilà le vice qui ronge la racine même de la société, qui est, répétons-le, essentiellement échange de services. La société a besoin de justice comme le poisson a besoin d'eau. Reste à voir comment la participation peut remplir la promesse de justice qu'elle nous fait.

Le train qui secoue notre lit toutes les nuits à une heure ne nous réveille plus. Même, nous sommes tellement étranges qu'il est possible que nous nous éveillions à une heure la nuit où il ne passera pas. Le rythme nous endort ; les hypnotiseurs le savent. C'est pourquoi on cherche à donner des formes nouvelles aux vérités les plus tragiques.

On a la conscience engourdie à force d'entendre ces vérités massues : « Chaque citoyen a un droit strict à sa part des biens dont dispose la société à laquelle il appartient, la planète qu'il habite. Tant qu'il reste un citoyen privé du nécessaire, personne n'a le droit de raffiner son goût du superflu. Les biens possédés en surabondance sont, de par le droit naturel, strictement *dus* aux pauvres. » Quels pauvres ? Pauvre vous, pauvres gens, pauvres pays.

On lit ces vérités à faire perdre le sommeil en pensant à quelques riches bien identifiés, mais en pensant surtout à une foule de riches imaginaires dont les coffres contiendraient l'aisance de tous les nécessiteux. Voilà où ils doivent puiser pour élever à un niveau décent le dernier des indigents. Et l'on rentre dans la ronde ; étourdissement.

Si vous donnez à ces vérités une forme qui accroche, si vous les retournez en hameçon, on dira que vous moralisez. Vous moralisez dès que votre lecteur soupçonne que c'est pour lui que vous parlez.

Nous vivons sous la loi de la jungle. Tous soumis à la loi de la jungle, riches et pauvres. Chacun cherche, comme Popeye, les épinards qui lui permettront d'emporter un plus gros morceau. Dans cette situation déplorable de force, la participation représente le commencement de la raison. Imaginez, autour de la même table, discutant de la part qui leur revient du bien commun, un ouvrier, une caissière, un commis, un électricien, un enseignant, un avocat, un médecin spécialiste. Il serait gênant de refuser cinquante mille quand le vis-à-vis se bat désespérément pour en obtenir cinq.

Pour le moment, nous sommes encore au stade de la participation cloisonnée : on cherche toujours à intéresser tous les cultivateurs aux problèmes des cultivateurs, tous les enseignants aux problèmes des enseignants, tous les étudiants aux problèmes des étudiants. Ce n'est déjà pas facile. Chacun n'a de solutions que pour les problèmes des autres... Les étudiants ont dans leur poche des solutions à tous les problèmes des enseignants ; les enseignants ont dans la leur des solutions aux problèmes de Québec, d'Ottawa, de Washington. Celui qui n'a jamais essayé de se créer un emploi ne comprend pas pourquoi un Premier ministre ne réussit pas à en créer cent mille.

Quand les cloisons de la participation tomberont, le ouvrier mettra sa main au plat en même temps que le médecin spécialiste. Au début, ce geste paraîtra sacrilège, comme celui de Judas à la Cène. Mais l'habitude, ici encore, deviendra

une seconde nature. Et nos descendants se demanderont, stupéfaits, quelles étranges brutes nous étions.

La participation promet une politique juste, une politique ajustée aux problèmes de notre temps et de notre pays. Elle tiendra sa promesse. En effet, quand un groupe s'assemble pour délibérer, décider, ordonner, chaque membre se présente avec sa parcelle d'expérience, d'audace, de flair. Ce que chacun apporte est fort peu de chose, mais de la réunion de tous il se forme en quelque sorte un seul homme d'une expérience illimitée et d'une puissance irrésistible.

Chacun ne sait pas grand-chose, ne voit pas grand-chose, ne peut pas grand-chose, mais, tous ensemble, ils savent tout, voient tout, peuvent tout.

C'est long, c'est laborieux, dans l'état actuel des hommes et de la technique, mais c'est le prix de revient des décisions sages. Cette manière de gouverner nous aurait peut-être refusé Versailles, la Vallée des Morts, quelques cathédrales ; mais elle aurait, par contre, épargné à l'humanité d'innombrables crimes décidés par des individus trop puissants,

Le peuple va rarement aux extrêmes. Pas plus à l'extrême du vice qu'à celui de la vertu. On songe à l'*aurea mediocritas* d'Horace¹, mais comme le mot *médiocrité* s'est détaché de *juste* milieu, on ne peut plus parler, comme Bossuet, de la médiocrité en or, comme on dit une femme ou deux en or. L'*aurea mediocritas*, c'est le juste milieu en or et non plus la médiocrité dorée, le mot *médiocrité* étant devenu péjoratif.

La participation nous promet encore une administration saine. D'un autre point de vue, c'est le nom que prend la justice. Voyons voir ! Dire que l'occasion fait le larron, c'est un euphémisme. En fait, le larron est toujours là, qui guette l'occasion. Et l'occasion se présente tous les jours aux chefs, à quelque niveau qu'ils manœuvrent. Elle prend la forme de mille petites choses (et de quelques grandes, parfois...) qu'il est possible de s'offrir quand on s'épanouit au sommet de la pyramide au lieu de s'étioler à la base.

Tous ceux qui ont détenu une parcelle de pouvoir et qui l'ont exercée lucidement savent fort bien que les dépenses les moins imaginables pour un chef de famille normal sont portées le plus naturellement du monde au compte de la collectivité. Il faut de sérieuses raisons pour qu'un père de famille traverse l'Atlantique à ses frais ; aux frais du peuple, on le traverse en troupeau comme des oies. Par un spécieux calcul, la conscience est calmée.

Ce calcul est simple, voire simpliste. Une mission va en Afrique et présente, au retour, une note qui s'élève à dix mille dollars. Pour le salarié moyen, ce serait la

¹ Horace, *Odes*, II, X.

ruine ; pour une province dont le budget dépasse les trois milliards, la note des missionnaires gouvernementaux représente une dépense insignifiante d'un pauvre dollar sur trois cent mille. Ce même budget de trois milliards est moins entamé par l'achat d'un avion de neuf cent vingt-cinq mille dollars que ne l'est un budget de dix mille dollars par l'achat d'une trottinette.

La différence ? Le gouvernement achète les trottinettes à la grosse. Quand un particulier adopte la manière des missionnaires gouvernementaux d'expliquer les dépenses, il s'étonne en ces termes : Comment se fait-il que je n'arrive pas à joindre les deux bouts ? Ma maison ne me coûte que six dollars par jour, mon auto quatre, mon chalet trois, ma motoneige un dollar cinquante, le téléviseur couleur quatre-vingt-dix sous, le tabac vingt-cinq sous, la bière quinze sous, *x* dix, *y* cinq, *z* un. Chacun de ces fils ne retiendrait pas une fauvette ; réunis, ils forment la corde avec laquelle se pend l'économe irréfléchi.

Et l'on constate que les gens (même les honnêtes gens que l'on cite en exemple du haut de la chaire) ont deux consciences : l'une pour administrer leurs biens personnels, l'autre pour disposer des biens publics. Au fin fond, cependant, c'est beaucoup plus de la myopie que de la malhonnêteté. On voit bien chaque fil, mais on ne parvient pas à imaginer la corde.

Mathématiquement, dix mille dollars pour un chef de famille, c'est exactement comme dix millions pour mille chefs de famille. Mathématiquement, oui ; pratiquement, non. La situation est fort différente quand la goutte d'eau de chacun est déposée dans l'Océan au lieu d'être transportée dans une cuiller. Dans le premier cas, chacun peut dire : Nous avons dix millions. Dans le second : J'ai dix mille.

Nos petites têtes comprennent que des petites dépenses épuisent vite cinq ou six mille dollars. Dix millions leur semblent inépuisables. Et chacun demande à son habileté ce que la mathématique lui refuse.

C'est pourquoi il faut être là quand se font les distributions de toutes sortes, quand s'organisent les missions, que s'accordent les emplois. L'absent se courbe toujours sous la charge que tous refusaient ; s'il s'agit d'avantages, c'est le plus mince qui lui revient.

La participation est une police d'assurance contre la corruption. Il y a des votes à vendre, des décisions à vendre ; et il y a des acheteurs. Or il est plus facile, il coûte moins cher d'en acheter trois que trente ou trois cents. Amener à soi trois conseillers sur cinq peut ne coûter que quelques dollars, ne prendre que quelques heures. On hésiterait à en visiter cinquante et un ou cent vingt-six, à graisser tant de pattes.

Il arrive même que la pluralité soit illusoire. Il y a pluralité et pluralité : pluralité dans l'identité ; pluralité dans la diversité. Cinq conseillers peuvent être comme cinq exemplaires d'un même ouvrage. C'est ce qui se produit quand le premier a choisi le second ; quand les deux premiers ont choisi le troisième ; les trois premiers le quatrième ; les quatre premiers le cinquième. On ruine le processus en le forçant jusqu'à cinquante.

Enfin, les mirages de la cupidité s'exercent facilement sur un conseil restreint, difficilement sur un groupe nombreux. À cinq conseillers, c'est la fortune qui apparaît sous les traits d'une transaction douteuse ; partagés entre cent, ou cinquante, les profits ne signifieraient même pas l'aisance.

2. L'ordre par la participation

[Retour à la table des matières](#)

Ordre est un terme péjoratif. Des expressions comme : les *forces* de l'ordre, les gardiens de l'ordre ne sont pas de nature à hâter sa réhabilitation. On ne bat pas l'oiseau pour qu'il fasse son nid ; on n'attache pas le poisson dans l'eau ; on n'oblige pas l'enfant à jouer. Tout cela se fait naturellement, spontanément. Aussi n'y a-t-il pas de gardiens des poissons dans l'eau, ni de « forces de l'ordre » naturel.

Les plus féroces adversaires de « l'ordre établi » ne s'opposent évidemment pas à tout ordre, mais à l'ordre seulement qui se maintient grâce aux rudes offices de ses forces. Aussi cherche t-on à sortir de l'ambiguïté en propageant plutôt « désordre établi ». Les plus lucides savent bien que, dans la société rêvée, on ne vivra pas toujours selon sa fantaisie. Mais il existe un ordre authentique, naturel, spontané, qui n'a pas besoin (ou si peu) pour se maintenir, du secours dangereux des matraques, des mitrailleuses, des tanks.

Craignant de n'être point compris en parlant d'ordre naturel (ordre authentique) et d'ordre artificiel (violence), certains théoriciens appellent *anarchie* ce qu'on appelle *ordre naturel* ou *ordre authentique*. Pour eux, anarchie est synonyme d'ordre naturel. Manière un peu étonnante de nommer les choses, mais dont la langue française nous fournit maints exemples analogues.

Les opposés ont souvent leur nom propre : froid, chaleur santé, maladie ; droite, gauche ; haut, bas. Mais, dans bien des cas, le nom d'un état est la négation de l'autre état. Aveugle, par exemple, vient du latin *ab oculi*, privé d'yeux. Tout le monde voit, adore voir, ne tient à rien comme à la prunelle de ses yeux. C'est pourquoi le mot *aveugle* est une œuvre d'art. On peut nommer directement le froid et la chaleur : tout le monde a l'expérience de l'un et de l'autre. Mais pour être

compris de gens qui ne connaissent que l'un des contraires, on nomme l'autre par la négation de celui qui est connu.

Nous comprenons maintenant ceux qui ont décidé d'appeler anarchie l'ordre naturel. Anarchie est copié sur aveugle. L'un et l'autre vocable nient un état qui prévaut partout. Dans le cas de la vue, tout le monde est d'accord ; dans l'autre cas, c'est l'opinion de ceux qui ont lancé le mot anarchie.

Pour beaucoup de gens, en effet, tous les pouvoirs en place sont à abattre. Ce sont des manteaux de plomb qui empêchent les hommes de marcher. L'ordre nouveau, l'ordre à instaurer ne peut pas être mieux nommé que par un mot qui signifie la négation de ce qui prévaut partout, à savoir, un pouvoir qui s'impose de l'extérieur, qui blesse, dont on veut se guérir.

L'ordre nouveau, ce sera donc l'anarchie, ou peut-être mieux l'anarchisme. Je dénonce ce langage parce que nous sommes assez mêlés déjà. L'image que projette un mot retient parfois l'attention et empêche l'esprit d'atteindre le concept. La connexion entre le mot *anarchisme* et la notion d'ordre naturel n'est sûrement pas automatique. Et nous risquons de faire ricocher sur l'image qu'il évoque immédiatement un mot qui devrait conduire à un concept. Pourquoi semer des obstacles sur cette route pourtant assez difficile ?

Ce risque joue dans les deux sens : de la gauche vers la droite et de la droite vers la gauche. Les chances sont bonnes que l'on croie dur un mouvement dont le sigle est FRAP. Par contre, on pourrait croire que les CALIS sont des confréries pieuses. Un ange d'homme peut s'appeler la terreur ou la casse et un démon porter un nom de fleur.

Je ne crois pas à la vertu du paradoxe pour nous démêler. Aussi quand Félix Le Dantec titre : *L'égoïsme, base de toute société*, je renâcle. Pourquoi préférer le vice d'une tendance au lieu de la tendance naturelle ? L'égoïsme n'est pas plus la base de toute société que la témérité n'est la vertu de tout soldat.

Nous savons que leur anarchisme, c'est l'ordre naturel, au fond ; que tout le monde veut l'instaurer. Et nous affirmons que l'ordre est un des fruits de la participation. Tout groupe soumis à la loi de la participation est spontanément en ordre. Le téléphone est récent, l'homme est cent fois millénaire. On démonte des téléphones depuis moins d'un siècle ; on analyse des hommes depuis des millénaires.

L'un des traits qu'on leur a vite reconnu, c'est de s'aimer eux-mêmes avant tout et par-dessus tout, et d'aimer d'un semblable amour tout ce qui vient d'eux. « Le

corbeau trouve ses petits charmants, et la vue du jeune singe enchante ses parents », écrit Thomas More ¹.

Ainsi, l'ordre le plus grimaçant, s'il est mien, je l'aime et le défends. Le petit corbeau de règlement que j'ai couvé de ma précieuse chaleur porte à mes yeux la chatoyante livrée du paon. Plus donc il y avait de gens pour voter en faveur de la mesure adoptée, plus cette mesure aura de défenseurs. Par contre, la mesure qui tombe d'en haut est toujours suspecte : je ne crois pas que le voisin puisse prendre mon intérêt si ce n'est dans les cas où l'intérêt du voisin coïncide avec le mien. La nature nous a sans doute faits aussi méfiants pour que nous prenions nos responsabilités.

Platon met dans la bouche de Socrate ce reproche adressé à Phèdre : « Les gens de ce temps-là (temps encore plus reculé que le temps de Platon) écoutaient n'importe quelle voix, pourvu qu'elle fût véridique. Pour toi, au contraire, il est important de savoir qui est celui qui parle, de quel pays il est » ². Cette précaution prise, je vous rappelle que l'auteur de la *Somme théologique* (dont vous connaissez le nom, l'époque et le pays) se demandant comment organiser un bon gouvernement répond : « Il faut faire en sorte que tous les gouvernés aient part au gouvernement. Par ce moyen, la paix (qu'il définit comme la tranquillité de l'ordre naturel) est conservée ; chacun aime et défend son gouvernement » ³. Son gouvernement.

3. L'efficacité par la participation

[Retour à la table des matières](#)

Quand on a décidé majoritairement, en pleine connaissance de cause, de lever tel impôt pour créer un nouveau service, on serait malvenu de délier en rechignant les cordons de sa bourse. Ce que je décide librement et dans mon intérêt, je l'exécute sans tarder et l'exécute bien. La nature humaine est ainsi faite : on exécute les ordres en se traînant les pieds, pendant toute la journée, et, le soir venu, on court son mille.

Dans son traité *Du gouvernement* ⁴, saint Thomas souligne ce grand trait de la psychologie du subalterne : « Les petits services exigés par les rois sont plus lourds à porter que les grandes charges imposées par l'ensemble des citoyens », c'est-à-dire que chacun s'impose en quelque sorte à soi-même.

¹ Thomas More, *L'Utopie*, trad. Marie Delcourt, p. 16.

² Platon, *Phèdre*, 275.

³ *Ia-IIae*, q. 105, art. 1.

⁴ Thomas d'Aquin, *Du gouvernement*, trad. Claude Roguet, Paris, 1926, pp. 30-31.

Par la participation, en effet, les citoyens se commandent vraiment à eux-mêmes. La volonté même de de Gaulle, c'est la volonté d'un homme, si grand soit-il. La volonté du peuple, manifestée par la majorité, c'est la volonté de chaque citoyen, qui s'identifie au peuple pour en être une partie. J'ai donc l'impression (et ce n'est point une illusion) de faire ma volonté quand je fais la volonté du peuple.

Dans *Les lycéens gardent la parole*¹, on lit sous le titre « Autodiscipline » ce paragraphe : « La commission propose que soit tentée l'expérience d'un régime d'autodiscipline, dont le sens véritable ne saurait être confondu avec l'anarchie. Il s'agit au contraire de remplacer un ordre arbitraire imposé de l'extérieur, par un ordre reconnu du consentement de toute la collectivité, nécessaire à l'épanouissement de chacun, et par une obéissance qui ne soit pas passive mais reconnue comme nécessaire. »

Après lecture de ce passage, il ne nous reste qu'à souhaiter que les lycéens gardent la parole. On est même porté à leur reprocher une certaine timidité : ils veulent seulement « tenter l'expérience ». Qu'ils persistent à la tenter et le fassent jusqu'à ce qu'elle réussisse, car cette politique est la seule qui convienne à des êtres intelligents, libres et responsables. Au besoin, qu'ils mettent un peu d'eau dans leur vin. Il est idéaliste de ne vouloir s'appuyer que sur le « consentement de toute la collectivité ». Une confortable majorité suffit. L'unanimité n'est jamais audacieuse, rarement courageuse, la plupart du temps moche.

Les croulants de tous âges (on croule de plus en plus jeune) diront peut-être que le « respect de l'autorité » a disparu. Il a disparu mais comme disparaît le tas de sable que l'on étend. Chacun respecte davantage son autorité et moins celle des autres. Mais encore trop. Le grégarisme est plus répandu qu'on n'ose se l'avouer. On parle de liberté, de responsabilité, d'indépendance, mais on ne craint rien tant que de ne pas faire comme les autres.

¹ *Les lycéens gardent la parole*, Seuil, 1968, pp. 142-143.

III

Les conditions de la participation

« Celui qui veut construire une tour s'asseyait d'abord et supputait les conditions requises pour mener l'entreprise à terme ».

Luc ¹.

[Retour à la table des matières](#)

Le droit au mariage n'oblige personne à prendre homme ou femme ; le droit au célibat ne force personne à prendre le voile ou l'habit ; le droit au travail ne contraint personne à travailler. Le droit ouvre la route mais n'y pousse personne ; chacun demeure libre de s'y engager ou non. Soulignons, en outre, que le droit au mariage ne produit pas les conditions d'un mariage heureux. Si l'on répugne à remplir ces conditions-là, on n'a qu'à rester célibataire.

Quand il s'agit d'un devoir, la situation n'est plus la même. On peut renoncer à l'exercice d'un droit parce qu'on n'en remplit pas les conditions ; on ne peut renoncer à l'accomplissement d'un devoir sous prétexte qu'on n'en remplit pas les conditions. Le devoir oblige aux conditions.

La participation étant apparue comme un devoir et non pas simplement comme un droit, il incombe à chacun d'en réaliser au mieux les conditions : compétence, information, loisir. La participation a beau être conforme à la nature, la nature ne nous en fournit pas les moyens. Ces moyens ou ces conditions, chacun se les donne.

1. Compétence

Quand le sujet m'intéresse, j'écoute l'émission *Point de vue* du poste radiophonique CHRC. Un jour on soumettait aux auditeurs le problème du chômage. Lourd en apparence pour les épaules qui en portent la responsabilité, il

¹ Luc, XIV, 28.

était un fétu pour les auditeurs. Je retiens trois des solutions définitives qui ont été proposées.

L'une d'elles voulait que l'on mît à pied les neuf fonctionnaires sur dix qui ne travaillent pas et que leur salaire servît à créer de l'emploi aux chômeurs actuels. Solution de la couturière idiote qui, pour rallonger son drap, coupe une bande de tissu à un bout et la coud à l'autre. J'avoue quand même qu'il y a des avantages à changer de chômeurs. Ces avantages ne sont pas la solution au chômage mais ils peuvent la hâter.

Une autre solution enjoignait à la Banque du Canada de consentir des prêts sans intérêt. Elle en fait bien aux pays sous-développés. Pourquoi rien ne va-t-il plus quand le sous-développement sévit à l'intérieur de nos frontières ? Pascal comprendrait : c'est bon au-delà des Pyrénées, c'est mauvais en deçà. La solution ? Reculer les Pyrénées aux limites du monde. La Banque du Monde d'un authentique Gouvernement du Monde rendra « financièrement possible ce qui est physiquement réalisable ». Réal Caouette n'est pas un rêveur, il est un prophète.

La troisième solution criait haro sur le capitalisme, cause de tous nos maux. Le capitalisme ferait du chômage comme un corps opaque fait de l'ombre. Si tel est le cas, réjouissez-vous : une large partie de l'humanité s'est engagée sur la voie du plein emploi. Quant à moi, je suis sceptique. Je persiste à croire que la qualité d'hommes qui rend possibles les abus du capitalisme rendra possibles des abus de socialisme et de communisme.

Ce genre de propos nous dispose à préférer certains problèmes à d'aucunes solutions. N'importe qui n'est point compétent pour n'importe quoi. De plus, on use légèrement de sa compétence quand on sait bien qu'on n'aura pas à rendre des comptes. Le premier venu compose 670-9080 et règle n'importe quel problème en trente secondes. Quand il suggère de mettre à pied neuf fonctionnaires sur dix, le premier venu sait bien que ce n'est pas lui que ces neuf fonctionnaires vont engueuler.

Nous n'avons que faire de ce genre de participation. La seule participation valable, c'est la participation du citoyen *responsable*. L'opposition ne l'est pas toujours, et l'Assemblée nationale ressemble souvent à une foire. On agit en hommes responsables quand on ne se renvoie pas mutuellement la balle après une décision prise à trois, à dix ou à trente. « Moi, j'étais contre » ; formule utilisée par les Pilates de la collégialité pour se rincer la bouche. Si l'on a voté en faveur de la mesure, on refuse de répondre individuellement de la décision collective.

En parlant de compétence et d'incompétence, on songe au petit ouvrage célèbre de L.J. Peter et R. Hull : *Le principe de Peter*, sous-titré gaillardement : *Pourquoi tout va toujours mal*. Le principe s'énonce ainsi : « Dans une hiérarchie, tout

employé a tendance à s'élever à son niveau d'incompétence »¹. En conséquence : « Avec le temps, tout poste sera occupé par un employé incapable d'en assumer la responsabilité »².

Sur la couverture, on parle de la terrifiante vérité qui est au centre de ce livre. Peter et Hull terrifient leur lecteur comme terrifie son patient le médecin qui annonce un cancer. Mais ne nous résignons pas avant que le cancer ne soit généralisé. « Avec le temps », disent-ils ; il y a donc encore de la compétence par-ci par-là. Pouvons-nous la sauver ?

Si la tendance dénoncée par Hull et Peter est réelle, deux moyens s'offrent à nous de stopper l'invasion de l'incompétence. Puisqu'il s'agit d'une maladie de la société hiérarchique, on peut la faire disparaître en lui supprimant son sujet, c'est-à-dire en déhiérarchisant la société. Pas d'hommes, pas de poux ; pas de poux, pas de typhus exanthématique. Nous dirons dans un instant pourquoi ce moyen est à retenir.

Dans l'hypothèse d'une société qui demeure hiérarchique, la tendance néfaste se freine en accordant les promotions à ceux dont l'incompétence se manifeste au dernier rang. Ou bien à ceux qui, ayant été promus malgré leur incompétence, sont demeurés incompetents. Ne jamais accorder de promotion à un citoyen compétent afin d'écarter le risque de l'élever à son niveau d'incompétence. Pour ne pas courir le risque de faire d'un bon professeur un mauvais principal, choisissons le principal parmi les mauvais professeurs. Bref, que l'incompétence soit le seul critère de promotion.

Dois-je dire à ceux qui ne m'ont pas suivi que je ne fais pas de l'humour, ni tendre ni noir, mais que j'accouche les prémisses de Peter et Hull des conclusions dont elles sont grosses ?

Le corollaire de Peter nous laisse également perplexes. Il l'énonce comme suit : « Avec le temps, tout poste sera occupé par un employé incapable d'en assumer la responsabilité. » Voyez-vous bien qu'à force de choisir les principaux parmi les professeurs compétents (je dis bien : compétents) on finisse par n'avoir que des principaux incompetents ? Voyez-vous mieux qu'on puisse conjurer cette espèce de fatalité en les choisissant parmi les professeurs incompetents ?

On sait par expérience que certains professeurs compétents ont fait des principaux compétents ; que certains professeurs compétents ont fait des principaux incompetents ; que certains professeurs incompetents ont fait des principaux compétents ; que certains professeurs incompetents ont fait des principaux incompetents. Rien ne nous pousse à croire que l'incompétence au

¹ L.J. Peter et R. Hull, *Le principe de Peter*, p. 23.

² *Ibid.*, p. 24.

niveau inférieur est une garantie de compétence au niveau supérieur ; la compétence, un risque d'incompétence.

Ce qui est vrai dans cette thèse fulgurante n'est pas brillant du tout. Un petit exemple pour avoir pied. Un haltérophile joue avec un poids de vingt-cinq livres ; avec un poids de deux cent cinquante, il s'échine ; dix livres de plus, il craque. Peter dit que notre haltérophile a atteint son niveau d'incompétence. Si donc l'idée se répand chez les haltérophiles de ne plus faire que des haltères de deux cents, deux cent cinquante et trois cents livres, nous n'aurons, avec le temps, que des haltérophiles incompétents. Qu'ils s'amusez donc toute leur vie avec des haltères de vingt-cinq livres et soient compétents !

La compétence humaine a des limites. Elle en aura toujours. Il y a incontestablement avantage à reculer le plus possible les bornes de la compétence humaine. D'autre part, il faut connaître la mesure de compétence de chacun et de l'homme en général. Celui qui prépare les charges doit savoir si les porteurs sont des ânes ou des éléphants. Si vous devez travailler comme trois, travaillez d'abord à être trois.

Dans la plupart des cas, l'homme qui est au sommet de l'organigramme ploie sous le fardeau quand les subalternes ne portent pas leur part du fardeau commun. En d'autres termes, les promotions acculent à l'incompétence quand les non-promus se donnent une marge trop prudente de compétence. Quand les professeurs sont compétents, c'est une sinécure d'être principal ; quand les professeurs sont incompétents, le principal est rarement compétent. Quand les ministres engraisent, le premier ministre maigrit.

Examinons maintenant la deuxième solution au problème soulevé par le célèbre tandem Peter-Hull. Est-il réaliste de vouloir repousser l'invasion de l'incompétence dans les sociétés hiérarchisées en les déhiérarchisant ?

Dans *Le gauchisme, remède à la maladie sénile du communisme*¹, Daniel Cohn-Bendit souhaite que la société de demain soit une société sans hiérarchie, sans gouvernement. Farfelu ? Peut-être pas. Il y a quelque chose à comprendre dans ces propos. Pour y parvenir, suivons le conseil de Pascal, voyons les choses du point de vue de Cohn-Bendit. Or, pour lui et pour les siens, le gouvernement est, par définition, « un appareil qui soumet les hommes par la violence »². Sachant cela, nous sommes d'accord : nous ne voulons pas, nous non plus, qu'il y ait, au-dessus du peuple et coupé du peuple, un tel organisme. Nous voilà donc pour la société sans gouvernement...

De là à crier : Vive l'anarchie ! Il n'y a même pas un pas. À bas le gouvernement ! Vive l'anarchie ! C'est la même chose. Ouvrez *L'anarchisme* de

¹ Daniel Cohn-Bendit, *Le gauchisme, remède à la maladie sénile du communisme*, Seuil, pp. 7-8.

² Lénine, *De l'État*, Pékin, 1969.

Daniel Guérin ¹ et vous comprendrez. L'anarchisme, ce n'est pas le désordre, c'est l'ordre naturel par opposition à l'ordre artificiel imposé de l'extérieur. Dès que nous nous sommes entendus sur le sens des mots, nous tombons d'accord. La société sans gouvernement ne sera pas une société à la dérive. Société sans gouvernement signifie société gouvernée autrement qu'elle ne l'est dans la plupart des cas.

La société de demain, en plus d'être une société sans gouvernement, sera une société sans hiérarchie. Qui dit hiérarchie dit pouvoirs grandissants : fidèle, curé, évêque, pape. Le pouvoir de l'évêque l'emporte sur celui du curé ; celui du pape sur celui de l'évêque. Dans une société sans hiérarchie, il n'en est pas ainsi. Personne n'y a le pouvoir d'imposer sa volonté aux autres.

Accepter et appliquer le principe du droit pour chacun de décider, c'est vivre la société sans hiérarchie entendue en ce sens. Le chef, alors... Conservera-t-on ce mot ? Ce n'est pas sûr du tout ; pourquoi n'aurions-nous pas la secrétaire du Canada, si cela existe encore ; la secrétaire du Québec, des États-Unis, du Monde ? Dans ce système, personne n'est assuré de faire exécuter ses volontés en raison de la place qu'il occupe dans l'organigramme. Le seul avantage qu'on peut détenir, c'est l'avantage que confèrent la nature, le goût, l'exercice.

La société sans hiérarchie ressemble à la société hiérarchisée comme un cadavre bien poudré ressemble à un homme. Dans la société sans hiérarchie, ce ne sont pas les imbéciles qui vont élaborer les plans d'assurance, ce sont les actuaires ; mais les imbéciles auront le pouvoir de les refuser. On ne fera plus à personne du bien dont il ne veut pas. Et les théories de Peter reposant sur une société hiérarchisée, son refrain est promis au répertoire folklorique ².

La compétence, comme condition indéniable et indéniée de toute participation, met en lumière l'ambiguïté d'une formule dont maints bourgeois se gargarisent : « Le pouvoir aux travailleurs. » Un hebdomadaire publiait, l'an dernier, les réponses faites par des étudiants, des cégépiens, à certaines questions de souci politique. À la question : « Que feriez-vous si vous étiez chargé de procéder à la réforme politique ? » une âme d'une pureté ineffable répondait : « Je donnerais le pouvoir aux travailleurs. »

Vous imaginez quelqu'un qui gagne le gros lot de la super-loto et qui le donne ? Vous imaginez quelqu'un qui séduit B.B. et qui la passe à un ami moins chanceux en amour ? Le pouvoir est la plus ensorcelante des choses humaines ; quand on le détient, on ne veut pas le perdre, encore moins le donner.

Si jamais les travailleurs ont le pouvoir, ce ne sera pas par la générosité d'un bienfaiteur. Ils devront le prendre. Ou plutôt l'arracher. À moins qu'une conjoncture se présente qui leur permette comme à de Gaulle de le ramasser.

¹ Daniel Guérin, *L'anarchisme*, Idées, n. 89, p. 50.

² Néologisme : pittoresque mais sans importance.

Mais je me surprends à employer un mot qui n'est pas tellement clair ; le mot *travailleur*. Tout chacun veut se cacher sous cette couverture qu'en conséquence on étire à craquer. Travailleur est devenu une sorte de mot de passe ; le mot fait chic. Aussi se disent travailleurs des gens qui gagnent beaucoup en peinant fort peu. Retenez les deux mots : argent et peine. Ce sont les deux mots qui définissent le travailleur authentique. Le travailleur est un homme qui rend à salaire dérisoire un service pénible.

Le mot français *travail* a été formé du nom latin d'un instrument de torture, le *tripalium*. Rien n'a encore réussi à faire oublier ces origines. On parle bien, de temps en temps, d'un bourreau de travail, mais, dans l'immense majorité des cas, c'est le travail qui est le bourreau. Ce rôle lui revient.

Pour restituer au mot *travailleur* un sens qu'il ne doit pas perdre, remontons à l'époque où travailleur était synonyme de prolétaire. Ce dernier mot a, comme le mot *travail*, une origine bien connue. Dans *La Cité de Dieu*, saint Augustin définit le prolétaire par la pauvreté. Trop pauvre pour s'acheter des armes, trop pauvre pour payer des impôts, le seul service que le prolétaire peut rendre à l'État, c'est de lui faire des citoyens. Le mot prolétaire vient d'ailleurs du latin *proles*, qui signifie progéniture.

Quand Marx claironne : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » on peut traduire : « Travailleurs de tous les pays, unissez-vous ! » Les travailleurs et les prolétaires, ce sont les pauvres, qui travaillent dur, de leurs mains, et qui gagnent peu. Les travailleurs intellectuels sont des travailleurs par analogie. C'est pourquoi les fréquentations entre étudiants et travailleurs ne seront jamais plus que du flirt.

Le jour où un travailleur authentique change de classe, le jour où il passe à la classe dirigeante, il cache une sorte de trahison en continuant de s'appeler un prolétaire. Bertrand Russell s'en est étonné : « Étant en Russie, j'ai constaté que Lénine était considéré comme un prolétaire ; mais les mendiants des rues, de pauvres misérables qui n'avaient rien à se mettre sous la dent, ceux-là, on les disait laquais de la bourgeoisie » ¹.

Sacerdos in aeternum ; prolétaire pour toujours. Et le pauvre devenu riche continue de se compter parmi les pauvres.

C'est pourquoi je n'aime pas du tout les formules genre « Donner le pouvoir aux travailleurs ». Rien n'est clair là-dedans rien n'est réaliste : personne ne veut donner le pouvoir qu'il détient ; la notion de travailleur que nous utilisons est frelatée.

¹ Bertrand Russell, *Ma conception du monde*, Idées, n. 17, pp. 62-63.

Mais il est facile d'éviter tous ces écueils : il suffit d'appeler un chat un chat. Le pouvoir à la compétence, voilà la seule formule tolérable. C'est d'ailleurs ce que chacun fait dans la conduite de ses affaires personnelles. On cherche à s'assurer les services du médecin le plus compétent, du mécanicien le plus compétent, de la secrétaire la plus compétente. Aussi la formule que je dénonce est-elle ambiguë et suspecte.

Le pouvoir à la compétence. Et c'est un devoir pour chacun de devenir compétent. La participation n'est pas un droit mais un devoir.

2. Information

[Retour à la table des matières](#)

J'ouvre mon *Robert* au mot *informé* : « qui sait ce qu'il faut savoir. » Le citoyen informé ne sait pas tout, ne sait pas n'importe quoi : il sait ce qu'il faut savoir. Quatre cas à distinguer : savoir ce qu'il faut savoir ; ne pas savoir ce qu'il faut savoir ; savoir ce qu'il ne faut pas savoir ; ne pas savoir ce qu'il ne faut pas savoir. J'ai coupé un cheveu en quatre ? Non, j'ai compté quatre cheveux là où il y avait effectivement quatre poils.

Il fut un temps où le latin distinguait en ce domaine au simple niveau du langage : *nescire*, ne pas savoir ; *ignorare*, ignorer. Ne pas savoir, c'est ignorer ce que l'on n'est pas tenu de savoir pour rendre à la société le service qu'on lui offre. Mon plombier n'est pas tenu de connaître la règle du participe passé placé entre-deux que. Par contre, ignorer, c'est ne pas savoir ce que l'on devrait savoir. Mon compagnon de marche doit savoir que j'ai des cors aux pieds.

Les responsables de l'information doivent connaître ces distinctions et en tenir compte. « Mettre au courant » relève parfois du commérage, parfois de la propagande, parfois de l'information. Commérage et propagande sont à bannir. La commère sait tout, colporte tout. Au temps de La Fontaine, elle confiait que son mari avait pondu ; de nos jours, elle nous apprend, par exemple, que Danielle Ouimet a décidé : « Je ne montrerai plus mes seins ». C'est de peu d'intérêt. Ce serait bien différent si l'on rapportait de Nixon : « Je ne montrerai plus mes mitrailleuses. »

Quand on dit que l'information ne doit pas se transformer en propagande, on peut avoir l'impression d'énoncer quelque chose de limpide. Rien de moins sûr. L'Église catholique a, depuis 1689, une *Congrégation de la propagande* (traduction tronquée de la formule latine : *Congregatio de propaganda fide*.)

Je prends cet exemple pour montrer qu'il n'est pas nécessaire d'être impie pour faire de la propagande. Les missionnaires du christianisme, du protestantisme, de l'islamisme, du socialisme, du communisme, du séparatisme partagent la même sincérité. Chacune de ces causes possède le pouvoir de séduire et de lever des missionnaires ardents et sincères. L'esprit missionnaire se développe naturellement chez qui possède un bien que le partage augmente. Missionnaire de ses idées mais non de sa fortune.

Qu'est-ce que la propagande ? Une action exercée sur l'opinion pour l'amener à adhérer à certaines idées, à partager certaines convictions. Il est normal que le communiste convaincu parle de manière à amener les autres à partager ses convictions ; il est normal que le chrétien convaincu en fasse autant ; le séparatiste convaincu, autant.

L'information aucunement propagande serait ainsi le lot des informateurs qui ne sont convaincus de rien, qui n'adhèrent à rien qu'ils souhaitent partager. Semblable neutralité de l'information n'est pas humaine. C'est pourquoi ou bien l'on donne un autre sens au terme propagande ou bien on le vide de tout contenu concret.

La propagande, au sens péjoratif du terme, c'est l'information unidimensionnelle. L'information unidimensionnelle ne donne qu'un aspect de la réalité, qu'une dimension. Ce peut être la dimension socialiste, ou la dimension fédéraliste, ou la dimension séparatiste. N'est pas de la propagande au sens péjoratif du terme l'information qui permet aux citoyens de se renseigner sur toutes les théories, sur toutes les options, même si l'information est donnée par des gens qui le font avec la chaleur que donne la conviction.

Mais la propagande ne lâche pas facilement prise. Battue dans le gros, elle va se reprendre dans le détail. Dans les journaux, il y a la première page, la troisième (du premier cahier) et la dernière ; les titres peuvent être réduits à une colonne ou s'allonger sur plusieurs ; enfin, on trouve toujours qu'une photo ajoute du poids au témoignage. Sans oublier, il va sans dire, le nombre de lignes.

Au lendemain des élections, les perdants comptent les lignes qui leur ont été consacrées ; mesurent les titres ; notent les pages (tant de fois en première, tant de fois en troisième, tant de fois ailleurs). Et ils étudient les photos qui ont été publiées pendant la campagne : tant de photos ont exercé une influence néfaste, tant une influence favorable.

Charybde et Scylla (le tourbillon du commérage et le rocher de la propagande) une fois évités, on débouche dans les eaux fortifiantes d'une saine information. L'information par laquelle on sait ce qu'il faut savoir. Elle est difficilement rentable. Ce qui plaît l'est plus que ce qu'il faut. Et ceux qui visent la rentabilité choisissent de dire aux gens ce qu'ils aiment.

Et l'on verse dans le sensationnel parce que le sensationnel se vend bien. Le public est friand de sensations fortes : les bagarres au hockey, les corridas, les combats de coqs. X court sur la patinoire comme un taureau dans l'arène et fournit à maintes saintes femmes la chance d'écouler leur trop-plein d'agressivité. Au cinéma, on choisit une sorte de dieu, Jean Coutu, et on vous le met à poil. Sensationnalisme que d'aller chercher ainsi le spectateur « sous l'œil de Dieu » et de le jeter dans la fourche du diable. Tout le monde cherche à stupéfier.

Commérer sur le mode sensationnel, cela se présente de la manière suivante : « Michèle Richard entre au couvent. » Titre en caractères énormes en première page d'un magazine. On achète le magazine. (Le but est atteint.) L'article glisse bientôt au futur, puis il tombe au conditionnel : « ... si à trente ans le poids de l'argent et de la gloire lui devient insupportable. » Ah bon ! fait le lecteur.

Commérer sur le mode sensationnel, ce n'est quand même pas bien grave. Cela fait perdre un peu de temps aux curieux qui ne savaient qu'en faire. Mais quand on emploie le mode sensationnel pour dire aux gens ce qu'ils doivent savoir (pour les informer), c'est grave. Un exemple. Après la déposition du rapport sur les salaires des parlementaires fédéraux, un magazine imaginait un gros titre ainsi conçu : « Un bas de Noël plein d'argent pour monsieur Trudeau. » Pécuniairement parlant, il aurait été aussi exact de titrer : « Si le rapport est adopté, monsieur Trudeau touchera un salaire comparable à celui du joueur de champ droit des Expos. » L'effet n'est pas le même, on le comprend.

Au même moment, quelqu'un dont le salaire est supérieur à celui que le rapport proposait pour les députés (et la responsabilité, réelle ou assumée, beaucoup moindre) suait et hurlait son scandale. Mentez, mentez, mon gros, il en restera toujours quelque chose. Mais il restera surtout un peuple mal informé, un peuple trompé.

Il me vient un autre exemple. Un jour, on annonce à la une (à peu près trois colonnes) que le ministre de l'Éducation va (ou peut) couper le budget des deux tiers sans que diminue la qualité. Le ministre rebondit le lendemain et rectifie. On l'avait mal compris. Quand même, la puce à l'oreille, j'ai sondé un peu. Plusieurs amis enseignants m'ont assuré qu'on pourrait *bien* faire en quatre-vingt-dix jours ce que l'on fait généralement *mal*, présentement, en cent quatre-vingts. Si l'on évalue à un sixième la qualité (deux tiers moins un demi), on rejoint les propos scandaleux du ministre. Secouons cette vermine de puce.

Chaque jour, quelqu'un rectifie dans la presse, à la radio ou à la télévision le compte rendu qu'on a diffusé de ses faits, gestes et paroles. On reste avec la désagréable impression que les informateurs transforment en sensationnel tout ce qu'ils touchent, comme la fée des contes changeait tout en or. (Nous avons plus de talent pour lancer des modes de « hot pants » que pour en lancer de dialogue : les

belles cuisses nous sont fournies, mais pas l'art d'écouter.) Et l'on finit par entendre dire : « Tout ce que l'on est en mesure de contrôler est inexact. » Le reste, alors ?

On a prononcé un discours ou une conférence. On lit nerveusement le compte rendu : « L'essentiel a échappé. » Peut-être pas, confrère conférencier. Mais il est naturel que le reporter qui s'écoute après vous avoir entendu souligne ce qu'il aurait lui-même mis en évidence s'il avait fait la conférence. Et c'est ainsi que la réflexion jetée en passant devient la manchette des journaux.

On publie un livre (quelques années de travail) ; après deux ou trois heures de lecture en diagonale, derrière vingt autres ouvrages qui font la pile, le critique prononce son jugement : ça lui plaît ou ça ne lui plaît pas. Que contient le volume ? Vous ne le savez pas. Permettez-moi un exemple que je connais parfaitement.

Le 17 juin 1970, *Philosophie du pouvoir* paraît aux Éditions du Jour. Quarante-huit heures plus tard, un compte rendu est déjà sous presse¹. C'est inquiétant. Le critique affirme avec assurance : « L'auteur croit que le pouvoir puisse encore être détenu par un seul homme. » Ahurissant. Si on lit au lieu d'imaginer, on parcourt tout un chapitre sur la participation. Il y est dit qu'il faut « éparpiller le pouvoir » (p. 113).

Plus loin, le critique dit à ses lecteurs que l'auteur est contre la contestation. Pourtant, ce n'est point en passant qu'il en est question. On pardonnerait à un critique de ne pas avoir remarqué une phrase jetée incidemment. On le croit malhonnête quand il s'agit de dix pages d'affilée (pp. 115-124) portant, bien gras, le titre : La contestation.

Les pages 118-119 auraient fait reculer un âne jusqu'à la page 115. Mais le critique trop pressé a planté plus profond ses petites cornes. Le remède *ultime* devient le remède *unique*, Aristote parle de la création (pourquoi pas de l'Assomption glorieuse ?) et l'auteur de *Philosophie du pouvoir* est un évêque qui vient de récrire le petit catéchisme de son diocèse.

Je me demande quel cerveau marxien peut bien classer parmi les adversaires de la contestation un auteur qui ne parle que de l'inaliénable responsabilité de l'homme ; qui interdit à quiconque de justifier le moindre de ses gestes par un « on me l'a demandé » de robot ; qui rappelle à chacun que la seule règle de la conduite humaine, c'est la raison ou la conscience et qu'il faut la suivre jusqu'à la désobéissance.

Je ne parle pas des passages qui exigeaient de l'intuition ; je m'en tiens à ce qui était écrit noir sur blanc, et qu'on n'a pas vu. Aucun auteur ne demande que son

¹ *La Presse*, Montréal, 20 juin 1970, p. 28.

lecteur soit d'accord avec lui, mais il n'est point arrogant d'exiger qu'on fasse le procès de ce qui est écrit et non pas de ce qu'on s'offre gratuitement l'occasion de descendre une fois de plus.

L'information appartient à l'histoire ; elle est une branche de l'histoire, la sauvageonne. L'informateur, comme l'historien, rapporte et interprète les faits. Il devrait donc posséder les mêmes qualités et appliquer la même méthode. Mais les informateurs sont trop nombreux et trop pressés. Ils sont trop nombreux pour qu'on puisse exiger de tous des qualités d'historien : la compréhension et l'extension sont en raison inverse l'une de l'autre. Ils sont trop pressés pour se plier aux exigences de la méthode scientifique.

L'informateur interprète les faits. Inévitablement, l'information opère un choix. Chaque jour assiste à des millions de faits dans la seule province de Québec. L'information en livre quelques-uns à notre connaissance. Pourquoi ceux-ci et non point ceux-là ? Le journal nous apporte les *morceaux choisis* de la journée. Un tri a été fait, des jugements ont été prononcés, on a interprété.

Nous sert-on le meilleur, l'essentiel, le plus important ? Valéry en doute. L'information, comme l'histoire, ne livre que ce qui est immédiatement visible. Cependant, l'esprit encore capable de s'étonner et de s'interroger saisit des événements et des relations imperceptibles au premier regard ¹.

Les rapports d'enquêtes sur le degré d'information des gens sont des « foires aux cancrs » aussi désopilantes que celle de Jean Charles. Vous avez tous un exemple savoureux à l'esprit. Je vous fais apprécier le mien. Au début de l'hiver 1971, le problème de la classification (on devait vite vulgariser déclassification) des enseignants amenait un jour sur les ondes un président de syndicat.

À quelqu'un qui s'indignait, au téléphone, de la conduite des enseignants, ce président de syndicat fournissait l'explication suivante : « Il faut comprendre l'exaspération des enseignants de Montréal. Ils ont perdu quarante-cinq millions en salaires dans cette affaire. C'est le ministre de l'Éducation qui vient lui-même de le dire. »

L'interlocuteur se tut. Pour un tel prix, on a droit à des scènes indescriptibles. Cependant, on n'avait que des grèves tournantes, et qui tournaient plutôt lentement.

Mais les faits étaient différents. Le ministre avait dit « en services » et non en salaires. L'État avait payé quarante-cinq millions pour des services qui n'avaient pas été rendus. De cette somme, le salaire des enseignants ne représente qu'une partie.

¹ Paul Valéry, *Oeuvres*, La Pléiade, I, p. 945.

Je suis persuadé que le chef syndical en question n'a pas agi malhonnêtement. La bêtise est une autre chose du monde fort bien partagée.

L'information joue dans la participation un rôle prépondérant. Émettre une opinion, donner un conseil, prendre une décision, poser un geste, rien de cela n'est sérieux sans une bonne information. Sans une bonne information, cela peut donner lieu aux choses les plus cocasses. Un cégépien, par exemple, se félicitait en ces termes de l'efficacité des marches de protestation : « On l'a eu notre bill 63. »

L'information joue un rôle essentiel dans la participation, mais, dans l'état actuel des choses et des hommes, il est bien difficile de savoir ce qu'il faudrait savoir. Quand la chose est possible, il faut y consacrer beaucoup de temps. Et l'on reconnaît bien vite à la participation tous les caractères d'un devoir exigeant.

3. Loisir

[Retour à la table des matières](#)

Dans la société de demain (quand le 21^e siècle sera bien engagé, que nous cheminerons sous la loi du revenu garanti comme les Hébreux sous la nuée) on ne permettra pas aux travailleurs de rechange de se ronger les ongles. Celui pour qui on retient une partie de votre salaire viendra faire une partie de votre travail. L'esprit du hockey nous aura pénétrés : les meilleurs assureront les jeux de puissance, mais personne ne réchauffera indéfiniment le banc du chômage.

Dans l'état actuel des choses, je participe à même mes loisirs (soirées, fins de semaines). Si je veux surveiller ou orienter l'usage que la ville, la province ou le pays font de mes taxes et de mes impôts, je n'en finis plus d'examiner les innombrables projets, les interminables rapports. Sans grande expérience de ces textes, on sait que le terme le plus innocent a été employé à dessein ; on s'en servira, dès que le rapport aura été adopté, pour maintenir ce qui avait précisément donné lieu à l'enquête.

Ce n'est pas l'humble citoyen qui est dupe ; c'est le citoyen rusé, tout autant, mais qui n'est point spécialiste de la question. Et l'on sent vite que la participation exige des loisirs infinis. Et l'on fixe des limites à sa participation. Faute de compétence et de temps, on fait confiance. D'ailleurs, après des efforts laborieux de participation, c'est peut-être ce que l'on fera : confiance.

Pour le moment, tout le monde se méfie de tout le monde. Qui oserait l'en blâmer ? Ça donne l'atmosphère que l'on respire, mais, que voulez-vous ? On ne s'attend pas à ce que l'enclos des mouffettes fleurisse la menthe et le thym.

Récemment, lors d'un examen de conscience, Castro attribuait aux carences éthiques de son peuple les lenteurs de la révolution. Révolution n'est pas une fée : la paresse, l'égoïsme, la malhonnêteté résistent à ses coups de baguette. Et Castro de faire remarquer aux camarades qu'une fois le « système » changé, il faut changer le camarade : substituer le zèle à la paresse, la discipline à la fantaisie, le courage à la lâcheté, la réalité au rêve.

Tout le monde se méfie de tout le monde parce que tout le monde a quelque expérience de la vérité astringente du proverbe : Charité bien ordonnée commence par soi-même. Quand le voisin semble s'occuper de mes intérêts, c'est toujours parce que mes intérêts assurent les siens. Ce n'est pas agréable à dire ni à entendre, mais il faut avoir assez de lucidité pour se rendre à l'évidence de cette loi de notre nature. L'homme, *arbor inversa* (arbre renversé : racines au vent) des Anciens possède un égoïsme végétal.

Charité bien ordonnée commence par soi-même, c'est, pour les peuples, le droit à l'autodétermination. Qu'est-ce, au fond, sinon le droit de faire passer ses intérêts avant ceux des autres ? Se trouvent du même coup démasqués tous les grands cœurs qui veulent nous faire accroire de nos jours que leur activité s'alimente dans leur amour du peuple. Comme la mienne, comme la vôtre, la leur s'alimente modestement dans l'amour de soi. Nous avons opéré un transfert : nous avons toujours des parties honteuses, mais ce ne sont plus les mêmes, l'amour de soi a remplacé le sexe. Ça fait magnanime d'agir pour le peuple ; agir pour soi, n'est-ce pas un peu mesquin ?

Nous opérons une censure au sens freudien du terme. Dans nos rêves éveillés quand nous disons *peuple*, l'auditeur doit comprendre *moi*. Le moi est encore plus haïssable que Pascal ne le pensait : non seulement les autres haïssent mon moi, je le hais moi-même. Le processus dialectique dans lequel je suis engagé pousse sa racine pivotante au cœur de mon être, chez moi. L'une des formes les plus subtiles de l'aliénation, c'est de suspendre à l'amour du peuple les fruits de l'amour de soi.

Il est possible que le système change plus tôt que les camarades et que nous disposions sous peu de quelques jours par semaine pour vaquer aux affaires de la cité, de la province, du pays, du continent et du monde. En d'autres termes, il est possible que la semaine de travail raccourcisse plus vite que l'incompétence ou la malhonnêteté. On ne pourra pas faire confiance, mais on aura du temps pour exercer sa méfiance.

En attendant, si l'on veut, vicieux et surmenés, organiser la participation, il faut recourir à des expédients. Il y a des millénaires, on a imaginé celui des rapporteurs. Pour économiser le temps des laboureurs, des menuisiers, des plombiers, des enseignants, des étudiants, une équipe se sacrifiait au besoin pour préparer les

réunions générales. Ce système est l'ancêtre en ligne directe de notre « document de travail ».

Le « document de travail » est loin d'être sûr. Il balise à la raison des sentiers dont elle ne s'écarte pas facilement. La réunion générale dure quelques heures ; l'équipe du document de travail a pu mettre des mois. Le combat n'est pas égal. En effet, si les auteurs du document de travail ont des idées à faire passer (qui n'en a pas ?), il est facile d'étayer avec soin les idées chères et de miner les autres.

C'est un procédé qui a fait avaler à des assemblées générales les couleuvres les plus répugnantes. Tel événement s'est produit. L'exécutif d'un groupement décide de prendre position publiquement. Quelqu'un prépare un communiqué de presse, et on le soumet à l'assemblée générale. Ça rouspète. Mais avant que les rouspéteurs aient soumis leurs versions améliorées, le communiqué prérédigé est adopté avec quelques abstentions griffonnantes.

Si l'on procède directement par assemblées générales, on réunit les gens qui ont des loisirs ou qui en prennent. Ce ne sont pas les plus appliqués au service qu'ils ont à rendre. Les organisateurs disent qu'ils ont la « minorité agissante », à laquelle ils opposent la « masse amorphe ». Toujours la même manie de diviser en deux : gauche, droite ; bourgeois, prolétaires ; bon, méchants ; minorité agissante, masse amorphe.

Division artificielle. La nature a opté pour le nombre trois. Le nombre naturel, c'est trois. Entre la gauche et la droite, il y a le milieu. Les ruptures sont dans l'esprit, elles ne sont pas dans la nature. La nature passe du blanc au noir par des degrés en nombre infini. Il n'y en a pas moins entre le plus blanc des prolétaires et le plus noir des bourgeois. Et le dernier des bourgeois ne se distingue pas du premier des prolétaires. Sans un œil pénétrant, on les prend pour des jumeaux identiques.

Il est aussi simpliste et artificiel de placer d'un côté la minorité agissante, de l'autre la masse amorphe, que de réduire le genre humain à deux espèces : l'espèce prolétarienne et l'espèce bourgeoise, ou encore la classe exploitée et la classe exploiteuse. Toute vie a ses bons moments : la plus exploitée a ses bons moments d'exploitation. Il y a de tout dans tout, disait Anaxagore. Le bourgeois le mieux raffiné contient des scories prolétariennes. Les grandes tapes dans les dos prolétiens soulèvent des nuages de poussière bourgeoise.

De la sorte, j'attire lentement l'ennemi à l'intérieur des murs. Dites encore que l'enfer, c'est les Autres, mais ajoutez que vous êtes le diable. C'est une thèse qui s'abat comme un arbre en travers du torrent de la pensée à la mode du jour, de l'action à la mode du jour. La mode de l'heure, c'est de mettre toujours la faute sur l'autre, de poser la bombe chez le voisin. Je ne me souviens pas avoir vu un mécontent dire : Les choses vont mal, mais par ma faute, *mea culpa*.

Là où certains voient un cercle vicieux, moi, je vois un cercle de vicieux. Sans calembour. On se dit qu'il est inutile d'acquérir compétence, discipline, honnêteté, courage dans un système pourri, alors qu'en réalité le système est pourri de la pourriture même de chacun de ses membres. L'exemple de Daniel Ellsberg arrive à point.

Ellsberg, c'est le petit gravier dans l'uretère de Cromwell. « Cromwell allait ravager toute la chrétienté, raconte plaisamment Pascal. La famille royale était perdue, et la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de sable qui se mit dans son uretère. Rome même allait trembler sous lui ; mais ce petit gravier s'étant mis là, il est mort, sa famille abaissée, tout en paix, et le roi rétabli. »

Le petit gravier aurait tenté en vain de se mettre dans l'uretère d'un lombric ; dans celui de Cromwell, il s'introduit et c'est la mort. Le système de Cromwell est complexe et fragile. Toutes les communautés dans lesquelles l'homme vit présentement le sont autant, complexes et fragiles. N'importe qui, s'il en avait le courage, pourrait être le petit gravier qui provoque toujours des convulsions et parfois la mort.

Ellsberg dans l'uretère du capitalisme américain, c'est moins qu'un gravier dans celui de Cromwell. Pourtant, le mastodonte est violemment secoué.

À la participation de tous au gouvernement, on pourrait faire l'objection suivante : Rêver d'un peuple qui se gouverne, n'est-ce pas comme rêver d'un peuple qui se guérit ? Bref, le peuple chef est-il assimilable au peuple médecin ? Absolument pas. On en a un signe dans le fait que personne n'a jamais songé à donner la médecine au peuple ; mais on a toujours songé et l'on songe encore à donner le pouvoir au peuple.

On apprend à conduire un cheval, une auto, un avion, mais on sait naturellement un peu conduire un homme. Je dis bien : un peu. Car le « connais-toi toi-même » des Anciens est toujours aussi impératif. Deux mille ans après, on pouvait encore écrire : *L'homme, cet inconnu*. Il reste quand même que chacun sait un peu ce qu'il y a dans l'homme pour être soi-même un homme. Partant, chacun sait un peu ce qui convient à un homme.

J'ai besoin d'air pur, de silence, de paix, de science, d'art, de travail libre, d'amour et d'eau fraîche. Cette connaissance rudimentaire mais fondamentale peut voisiner avec une ignorance totale du bérubéri et de ses remèdes.

Le peuple chef n'est pas pour autant sourcier, mais il sait que l'eau fraîche et pure est plus importante que le pétrole. Distinguer les choses fondamentales des secondaires, c'est la première condition d'un bon gouvernement. Un peuple en est

capable. C'est pourquoi un peuple peut se gouverner alors qu'il n'est pas capable de se guérir.

IV

Les modes de participation

« La chétive pécure s'enfla si bien qu'elle creva. »
La Fontaine ¹.

[Retour à la table des matières](#)

Quand je titre : *Les modes de participation*, je ne veux pas qu'on remplace machinalement *modes* par *manières*. Car je connais l'ancêtre latin de ce petit mot. En latin, *modus*, ce fut d'abord l'instrument de mesure, puis le résultat de la mesure. La « mode » des champs, c'étaient leurs dimensions. Façon de parler redevenue subitement intelligible au moment où la mode évoque spontanément la longueur des robes. La mode, c'est mini, midi, maxi. Et nous parlons de la mode féminine comme les Romains parlaient de la mode agraire.

Les modes de participation, ce sont donc les mesures de participation. Tout le monde ne participe pas ni ne participera jamais dans la même mesure : l'un participe plus, l'autre moins. On peut distinguer trois modes de participation : la participation de l'œil, celle de la main et celle de l'intelligence.

La première est à proscrire ; c'est la participation du spectateur. Il arrive à la seconde d'être exaltante. La troisième l'est de soi ; rendons-la possible. Qui accède à la troisième forme de participation ne renie pas la seconde. L'intelligence doit s'appuyer sur la main.

1. La participation de l'œil

La participation de l'œil, ou du spectateur, est la plus mince de toutes. Dans nombre de cas, l'essentiel échappe à l'œil le plus vif. Nous posons quantité d'actions auxquelles le spectateur ne comprend rien, qu'il trouve même ridicules. Les comprennent qui les posent. Alain donne l'exemple de la danse. « Il n'y a rien de plus niais, au dehors et au dedans, que celui qui regarde danser » ²

¹ La Fontaine, *La grenouille qui se veut faire aussi grosse que le bœuf*.

² Alain, *Système des beaux-arts*, Gallimard, p. 64.

Quand il dit, à la page suivante, que « le costume porte l'homme », ne demandez pas aux nudistes de vous expliquer : habillez-vous, fixez de longues boucles à vos oreilles, des bracelets à breloques à vos poignets. On n'imagine pas une chipie portant de longues boucles d'oreilles : ces lanières lui flagelleraient le visage.

Si vous voulez savoir ce que procure le nudisme, détachez votre col, retirez votre chemise, tombez votre pantalon. Personne ne peut vous dire ce que goûte une pomme ; croquez. Les sensations sont personnelles et intransmissibles. Un directeur de camp de nudistes (psychologue à fleur de peau) raillé un jour par un monsieur bien mis ne chercha aucun argument philosophique : « Si vous voulez savoir ce que procure le nudisme,... »

Le spectateur est rarement dans une situation normale quand il l'est, sa situation n'est point la meilleure. Cul-de-jatte, je regarde jouer au hockey, mais c'est faute de pouvoir jouer. Il n'y a pas d'enfants qui ne préfèrent aux prouesses des professionnels leur propre match dans la ruelle.

Quand il s'agit du gouvernement d'un pays, les spectateurs, ce sont les citoyens écrasés sur les banquettes du bien-être social. Notre Assemblée nationale joue devant des foules énormes : plus de cinq cents millions par année aux guichets. Il serait temps qu'on joue à guichets fermés.

Parmi les assistés sociaux, on compte de vrais nécessiteux, d'accord ; mais il y a la foule de ceux qui ne demandent qu'à travailler. Ils ne cherchent pas d'emplois (tout le monde ne sait pas faire de la recherche), ou bien, cherchant, ils n'en trouvent pas ; ils ne peuvent s'en créer ; on ne leur en crée pas.

Créer des emplois exige ou bien du pouvoir ou bien du génie et toujours quelques dollars. Quand je dis génie, je ne pense pas à Einstein ; je pense à un tas de gens qui ont fait preuve d'un peu d'imagination. Il vient à un pauvre bougre l'idée d'installer une roulotte à frites au bon endroit ; l'aisance suit. C'est un trait de génie ; un trait, pas un harpon. Tous ceux qui le singent et risquent de le ruiner sont des rémoras.

« Mon pays, ce n'est pas un pays, c'est l'hiver. » La poésie a allumé le feu de l'usine. Quelqu'un se met dans la tête de fabriquer des voitures pour mon pays. Les voitures américaines sont faites pour rouler sur l'asphalte ; cet homme de génie va en faire qui rouleront sur mon pays de neige.

Il suffisait d'y penser. Ou plutôt, il suffisait d'un peu d'imagination pour attirer la fortune. Mais c'est « le bon sens qui est la chose du monde la mieux partagée »¹, pas l'imagination. C'est pourquoi Maïmonide (mort en 1204) criait déjà :

¹ Descartes, *Discours de la méthode*, première ligne.

« L'imagination au pouvoir. » Que se produise ce malaxage de la main-d'œuvre dont on nous parle (que chacun change de métier quatre ou cinq fois pendant son service), c'est d'imagination que tout gouvernement fera surtout preuve.

Si les chefs ne mettent pas une réserve d'imagination à la disposition des citoyens qui en manquent, le nombre des parasites ira croissant. Parasites ? Pis que cela : spectateurs. Les étudiants contestataires d'Allemagne ne toléraient pas de spectateurs même sympathiques à leur cause ¹. Le corps de l'homme d'action a des raisons que la raison du spectateur ne comprend pas. Le spectateur est sensible, dit Alain ². Son attention est toute à l'horreur. Celle du seigneur est partagée, car il doit s'appliquer à son métier avant de s'abandonner à la douleur. Tuer le porc avant de le pleurer.

L'émission *Format 30* du 28 décembre 1970 nous fit assister à la fête de la démolition. Des vandales d'un jour ou même d'une heure cassaient de la vaisselle, tordaient des lampadaires, abîmaient des peintures, démantibulaient des meubles, détraquaient des horloges et des téléviseurs. L'allure des spectateurs contrastait avec celle des acteurs. D'un côté, c'était l'ivresse ; de l'autre, l'ahurissement.

Exerce un terrible métier tout homme qui reçoit son pain de la main du spectateur. Sans escalier roulant, aurait-il pu se rendre à son siège, au Forum ? Pourtant, le monsieur bedonnant en exige de la vitesse.

2. La participation de la main

[Retour à la table des matières](#)

La participation de la main, c'est la participation au plan de l'exécution. Exécution... Exécutant... Exécuter... Entre autres significations, exécuter a celle de faire mourir. Et cette signification a fait tache d'huile. Toute la famille sent le cadavre. Le vocable *exécuter* évoque l'idée de l'esclave qui s'éreinte à la tâche ; l'exécutant, c'est l'esclave que l'on fait mourir à la tâche. Ce n'est pas un créateur, dit-on avec une pointe de mépris, c'est un simple exécutant.

Faut-il donc supprimer l'exécutant ? L'exécutant est-il une espèce en voie de disparition comme l'éléphant de mer et le gerfaut ? Oui et non. L'exécutant pur, l'exécutant qui n'est qu'exécutant doit disparaître. Il n'est pas humain d'exécuter pour les autres les décisions des autres. C'est ce que fait l'exécutant pur. Bref, c'est un outil. Or l'homme n'a pas plus le droit de se faire semblable à l'outil par le

¹ *Combats étudiants dans le monde*, p. 96.

² Alain, *Propos*, La Pléiade, p. 384.

travail que de se faire semblable à la bête par l'alcool, qui souvent le fait mourir, comme disait mon petit catéchisme.

L'exécutant outil doit disparaître, mais non pas tout exécutant. Dans les contes et les anecdotes, les oiseaux peints trop nature s'envolent quand le chat miaule. Dans la vie réelle, on ne franchira jamais les rivières sur les plans des ponts ; on ne guérira jamais ses maux de tête avec la formule chimique des comprimés. Tout cela doit être exécuté, réalisé. Comment ? Comme il convient à des hommes, non à des pioches.

L'immense majorité des exécutants actuels sera remplacée par la machine virtuellement libératrice. Quand Yaweh dit à l'homme : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front » (où loge le génie), prenons bien garde de traduire : à la douleur de tes muscles. Manger son pain à la sueur de son front, c'est le manger à force de génie et non point à force de bras ; c'est le manger en inventant les machines qui libéreront l'énergie des hommes pour des activités éminemment humaines. On pourra dire alors en un merveilleux sens : *Deux ex machina* ; l'homme déifié est apparu sur la scène du monde grâce à la machine.

Paris-Match prospectait, naguère, cet homme du demain géologique (de ce point de vue, hier, aujourd'hui, demain font trois millions d'années). L'homme de demain sera caractérisé par son énorme tête et son corps de Petit Poucet, le besoin créant un fantastique organe de la pensée, l'inutilité du corps faisant fondre les muscles. Nous aurons l'homme de Pascal : roseau pensant.

Si les œuvres serviles (*servus*, esclave) sont toujours celles auxquelles le corps a plus de part que l'esprit, la machine peut opérer le transfert d'un prédicament à un autre. Naguère, il fallait du biceps pour faire la lessive : planche à laver, tordeur, lessiveuse manuelle. La cuisinière suait dans ses chaudrons. Grâce à la machine, elle presse intelligemment des boutons. Et elle peut faire la popote aussi bien astiquée que le commandant d'un Boeing 747.

N'empêche que la participation au simple plan de l'exécution demeure exaltante quand l'exécution est exécution de grandes choses. Celui qui a travaillé à la Manic (même s'il s'y est ennuyé beaucoup...) est fier d'en parler à ses amis. Il n'a été qu'exécutant, mais quel exécutant ! Ce que l'on exécute importe beaucoup : c'est la différence entre ramasser de la poussière sur les meubles et en ramasser sur la lune.

On reviendra à la sévère pédagogie d'Alain : « L'homme est un animal fier et difficile. Et là-dessus, l'enfant est plus homme que l'homme »¹. On commence à récolter les fruits d'un système d'éducation qui coûte son milliard et d'un service du

¹ Alain, *Propos sur l'éducation*, p. 8.

bien-être social qui en coûte un demi. L'homme fier ne veut pas recevoir son pain, il veut le cuire. De même, il veut gagner son vêtement et son gîte.

Les HLM ne constituent qu'une solution transitoire. Les habitations à loyer modéré ne sont tolérables que si elles sont plus tôt construites que n'est corrigée la trop grande modicité de certains salaires. L'idéal à atteindre (et il n'a rien d'utopique), c'est la suppression des habitations à loyer modéré par la suppression des salaires modiques.

Enfin, la participation à la décision ennoblit l'exécution. Quand on exécute une décision à laquelle on a participé, qu'on a prise, jusqu'à un certain point, on se commande en quelque sorte à soi-même. Ce que tout le monde aime bien. Chacun répugne à faire la volonté des autres ; il ne déplaît à personne de faire ses quatre volontés. Combien de volontés ? Non. Mais quelles volontés ? Les volontés de qui ?

« Le travail est la meilleure et la pire des choses, dit Alain la meilleure, s'il est libre, la pire, s'il est serf. » Le travail libre, c'est le travail « réglé par le travailleur lui-même. »¹. On pressent, ici, la véritable différence entre travail et jeu. Qui dit jeu ne dit point facilité, ni mollesse. Il suffit de penser au football et au hockey, que les jeunes adorent.

Le jeu, c'est l'activité libre, l'activité choisie et réglée par le joueur lui-même. Quand Marcuse évoque, dans *La fin de l'utopie*², les prophètes « d'une société dans laquelle le travail deviendrait jeu », c'est au sens que je viens d'indiquer qu'il faut entendre la formule. Si ce n'est point ce que Fourier voulait dire, c'est manifestement ce qu'il devait dire... La société dans laquelle le travail sera devenu jeu, ce ne sera pas une société où tout le monde va s'amuser ; ce sera une société dans laquelle on aura l'impression (et non point l'illusion) de choisir librement les difficultés. La différence est énorme.

3. La participation de l'intelligence

[Retour à la table des matières](#)

Les participants au plan des politiques à établir sont les nobles de la participation ; les exécutants en sont les roturiers. Établir les politiques, élaborer les plans, imaginer les solutions, c'est la part essentiellement humaine de l'art de gouverner. Elle doit être rendue accessible à tous. L'histoire nous apprend qu'une

¹ Alain, *Philosophie*, II, p. 21.

² H. Marcuse, *La fin de l'utopie*, Seuil, p. 15.

coutume fut un jour fixée dans l'adage suivant : « Le ventre anoblit. » Symbole quelques fois séculaires de l'émancipation féminine. Contrairement au droit commun, la femme noble mariée à un roturier transmettait sa noblesse à ses enfants. Par la participation, le ventre de la terre pourrait lui aussi anoblir.

Il existe deux manières de participer au plan des politiques la consultation et la décision. La consultation est un seuil au sens moderne du terme. On est familier avec le pas de la vie, avec le pas de la pensée ; on peut parler du pas de la participation. L'exécution nous conduit au seuil de la participation humaine, que l'on franchit par le pas de la consultation.

La consultation est le commencement de la participation humaine comme la crainte est le commencement de la sagesse. En deçà de la consultation, il n'y a pas plus de participation humaine qu'il n'y a de vie en deçà de la cellule. Aucun individu intelligent, libre et responsable ne tolère qu'on prenne sans le consulter des décisions qui le concernent, des décisions dont il portera souvent le poids. Sans les consulter, on ne doit charger que les bêtes de somme, et encore on consulte leurs muscles.

Il appartient maintenant à la technique de mettre au point les moyens de recueillir en quelques minutes l'opinion de tout un peuple. Nous avons déjà la machine comptable, qui permet au commerçant de mesurer instantanément n'importe quel facteur de son affaire : débit, crédit, taxe de vente, etc. Pourquoi n'aurions-nous pas bientôt la machine consulte, qui prendrait aussi facilement l'opinion populaire qu'on prend le pouls d'un malade ?

La technique est capable de nous fournir cet instrument. Nous connaissons l'opinion de quinze mille Québécois sur le texte de Péloquin gravé dans la murale de Jordi Bonet. La technique nous permettra bientôt d'en rejoindre facilement des millions. À l'ère de la participation, aucun litige ne se tranche en combat singulier. Truelle ou pas ? Envoyons Vaillancourt et Lemelin dans l'enclos... Non.

La technique nous séchera de la pluie de certaines déclarations dont nous sommes présentement trempés. Chaque jour, le chef de quelque file prend la parole au *nom de* dizaines de milliers de membres, parfois de centaines de milliers sinon de millions. On commence par *au nom de* ; on continue en son nom personnel. Un peu comme naguère on commençait par un catholique *Au nom du Père* une besogne que l'on conduisait en sacrant comme un charretier.

Le Soleil du 31 octobre 1970e fournit une illustration parfaite. Il s'agit d'une déclaration du président de la CEQ concernant la « Loi des mesures de guerre. » Le Conseil provincial de la CEQ compte 150 membres. Il se réunissait le 21 octobre ; 95 membres étaient présents, soit 63.5 %. Le texte d'une éventuelle déclaration sur la « Loi des mesures de guerre » est soumis aux membres présents du Conseil. Le vote est pris : 48 sont en faveur, 47 contre.

Le président lit ensuite la déclaration *au nom* des 70 000 enseignants. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Les formules ont changé de contenu, mais on est toujours farceur. Quand le vote est aussi serré, on parle en son nom personnel ou bien on se tait. C'est prêter un flanc de montagne aux traits du jugement téméraire que de lire, appuyé sur une majorité d'une seule voix, une déclaration préparée d'avance et qu'on doit vendre ensuite aux gens dont on a usurpé la voix.

Le Soleil du 5 juillet 1971 confirmait que le sens démocratique est toujours aussi mousse, l'esprit de la participation à acquérir. Le reporter décrit d'abord le climat démocratique : « Après un long débat de huit heures, alors que près de la moitié des délégués, écœurés et fatigués, avaient quitté la salle, le congrès s'est prononcé... » Le congrès ? Si ; les congrès sont comme les lombrics : coupés en deux, ils prennent de la vigueur.

Le problème mis aux votes ? L'augmentation de la cotisation. Et suivant des modalités qui vont faire rire monsieur Benson. Le taux de l'augmentation décroît quand le salaire augmente. Vous avez bien lu : le taux de la cotisation diminue quand le salaire s'arrondit. L'enseignant qui gagne \$3 500.00 ou moins versera en cotisation 2 % de son salaire ; celui qui gagne entre \$7 000.00 et \$8 000.00 versera 1.27 % ; celui qui gagne \$11 000.00 ou plus versera 1 %, lisait-on.

Le congrès s'est prononcé pour cette forme d'augmentation de la cotisation : 185 en faveur, 160 contre. Ce résultat engage 70 000 membres dont on ignore les opinions. Et quand on considère qu'une majorité de 25 voix est renversée par le changement d'opinion de 13 votants, on mesure stupéfié tant de pouvoir en si peu de mains.

On est en droit d'exiger des exemples plus convaincants des groupes qui se présentent comme les sauveurs de la démocratie en péril. Quel profit y aurait-il à troquer un cancer du sein droit contre un cancer du sein gauche ?

Le pas de la consultation n'essouffle que les cardiaques de la participation. Leur nombre décroît sans cesse ; on veut reprendre la route. Car l'admiration adoratrice des chefs a disparu. On disait, il y a trois siècles : Il n'est pas de grand homme pour son valet de chambre. Or, aujourd'hui, n'importe qui en sait autant sur son chef qu'en savait autrefois le valet de chambre. Le prestige des chefs a été emporté par l'incontinence de l'information potinière.

L'homme existentiel déroute facilement le respect ; il tousse, se racle le gosier, crache, se mouche, perd ses cheveux, bedonne, trébuche. Aussi Anaxagore croyait-il sage de conseiller : *Immixtus ut imperet* ; si vous voulez qu'il commande, ne le mêlez pas au peuple. Les temps ont changé : personne ne peut plus être séparé du peuple, car nous manquons d'espace. Le compagnon qui prend aujourd'hui son café

avec moi (en critiquant le patron) sera patron demain. Et je lui rappellerai les grandes lignes de son programme.

Dans *Les insolences du Frère Untel*, cela prenait la forme suivante : « Je voudrais que monsieur Vinette (on comprendra que je m'adresse à lui comme représentant une fonction) nous dise des choses comme celles-ci : 'Mes petits enfants, nous aurons dès septembre prochain, des collèges à tel et tel endroit (nous sommes fixés là-dessus, car nous avons de la vision, quoi que prétende Gérard Pelletier) ; à l'avenir, nous distribuerons ces collèges suivant tel et tel principe. Les manuels sont déjà choisis et stockés à tel endroit. Commencez donc à les réunir : vous en aurez besoin en septembre prochain' »¹.

Les circonstances ont méchamment fourni à l'auteur de ce paragraphe l'occasion de tenter les performances qu'il exigeait allégrement des autres. Le taureau de la réalité n'est pas aisé à prendre par les cornes.

Nos chances sont bonnes de devenir modestes, respectueux des autres avec leurs limites. Et il s'ensuit aussi que nous avons de moins en moins la certitude qu'il sera fait bon usage de l'opinion que nous avons émise au moment de la consultation. Le marbre de La Fontaine deviendra-t-il dieu ou cuvette ? Cette argile deviendra-t-elle pot à fleurs ou pot de chambre ? Fera-t-on de mon opinion un argument ou une objection ?

C'est pourquoi on veut accompagner son opinion jusqu'à la décision. Définissant naturellement par ce qu'il y a de meilleur, les Contemporains disent que participer, c'est avoir part aux décisions. Participer, c'est avoir part aux décisions comme être homme, c'était être raisonnable, c'est être « capable de projets » ou être une bête à patates cuites : *Hominum genus arte et rationibus vivit*.

Rien de plus naturel pour un être responsable que de vouloir prendre soi-même les décisions dont on portera le poids. Mais il est naturel aux ongles de pousser ; cependant, on les coupe. Faut-il couper dans le désir naturel de prendre part aux décisions dont on portera le poids ?

Les caractères entiers, ennemis des demi-mesures, réclament pour chacun le droit de voter sur toute décision qui le concerne. Pour eux, la consultation est un suçon ; ils veulent la démocratie directe, c'est-à-dire sans l'intermédiaire d'un représentant qui parle pour eux, vote pour eux. C'est normal, ce n'est pas utopique, mais la route sera longue.

Ce qui est utopique, c'est plutôt la fonction représentative. Le représentant doit rendre présent celui qu'il représente. Mon représentant s'engage à assurer ma présence où je ne puis me produire en personne. C'est presque chimérique.

¹ *Op. cit.*, p. 43.

Comment le jaune pourrait-il représenter le bleu ? Dans une assemblée, la souris peut bien, en principe, tenir lieu de l'éléphant, mais elle en tient ce qu'elle peut... Pas étonnant que les représentés crient sans cesse à la trahison.

C'est pourquoi chaque fois que la démocratie directe est déjà possible, il faut la pratiquer. Chacun est responsable de son bonheur ; je puis lui vanter mes valeurs, mais ce serait une sorte de colonialisme que de les lui imposer. Si la majorité des gens qui bénéficieraient d'une mesure ne sont pas à même d'en apprécier le bien-fondé, qu'on en retarde l'application. Cette manière de procéder ne produirait pas plus de catastrophes que l'autre manière n'en a produit.

Tout va très bien jusqu'à ce qu'on rencontre un problème dont il n'est pas facile de dire à quelle compétence il ressortit. On n'est point byzantin en distinguant nettement deux choses : ce que les gens veulent, ce dont ils ont besoin. Le médecin est là pour le malade ; l'entraîneur pour les chevaux, le boxeur ou les athlètes en général ; le professeur pour l'étudiant. Qui a le dernier mot dans le choix des moyens nécessaires pour passer de la santé à la maladie, de la gaucherie à l'adresse, de l'ignorance à moins d'ignorance ?

Il est moins évident mais aussi abracadabrant pour un étudiant de se faire un programme à sa guise qu'il le serait pour un malade de se rédiger une ordonnance. Mais on comprend certaines prétentions quand on considère les enjeux et les moyens à prendre pour gagner. Tout cela diffère beaucoup de la médecine au génie, du génie à la philosophie, de la philosophie aux beaux-arts. Quand il s'agit de recouvrer la santé, on ne tire pas à pile ou face l'intervention chirurgicale. Dans un programme de philosophie, on pourrait dire : pile, c'est Henri Bergson ; face, c'est Gabriel Marcel.

Au début de l'année, la télévision nous a fait visiter une école dernier cri (on y criait en effet beaucoup) dont la devise était empruntée à Rabelais : « Fais ce que tu veux, quand tu veux. » En un temps qui n'est quand même pas celui des dinosaures et des mammouths, on disait : *Non scholæ sed vitæ*, c'est-à-dire : non pas une école coupée du monde, mais une école qui prépare à la vie réelle.

Eh bien, ce n'est pas en faisant ce qu'on veut, quand on veut, comme on veut, qu'on se prépare à la vie réelle. Les services mutuels, qui fondent et cimentent la vie en société, ne doivent pas être rendus suivant cette loi de la fantaisie. Libre à Robinson Crusoe de faire ce qui lui plaît, quand cela lui plaît et comme cela lui plaît ; mais, dès que l'on signe le contrat social ou qu'on se comporte comme si on l'avait signé en demeurant dans la société, qui est essentiellement échange de services, on ne doit plus faire à sa tête mais à la tête des autres.

Un enseignant disait récemment qu'il n'avait pas le droit d'exiger que ses élèves lui remettent à une date déterminée le travail à faire. Belle préparation à la vie !

J'appelle le médecin. Il passera si cela lui plaît, quand cela lui plaira. Le chirurgien m'a ouvert pour une appendicectomie, mais il n'a pas le goût de coudre ce matin.

La voie du bon plaisir mène droit au dégoût de tout, même du plaisir. Car « l'homme aime l'action plus que le plaisir, l'action réglée et disciplinée plus que toute autre action », note fort justement Alain ¹.

¹ Alain, *Propos sur le bonheur*, p. 118.

V

Les écueils de la participation

« Pour s'ajuster à des lignes et des horizons démesurément grandis, notre esprit doit renoncer au confort des étroitesse familières. »

Teilhard de Chardin ¹.

[Retour à la table des matières](#)

Promettre la lune, demander la lune signifiaient, tout récemment encore, l'impossible dans le domaine de l'offre et de la demande. Mais en moins de dix ans, la route de la lune devenait plus sûre que nos autoroutes. Quelques légères corrections de trajectoires, et les forces mêmes de la nature nous mènent à la lune, puis nous ramènent sur la terre.

Quand l'homme sera maître de lui-même comme il l'est déjà de l'univers, qu'il connaîtra les forces de l'homme comme il connaît et exploite celles de la nature, qu'une technique appropriée sera mise au point, la lune de la participation au sens le plus fort du terme descendra à notre portée. Pour le moment, la démocratie directe semble aussi difficile que le cancer.

Les conquérants de la lune ont triomphé de bien des obstacles ; les rêveurs de participation rencontreront les leurs, qu'ils sauront culbuter. Nous en signalerons cinq, que j'ai baptisés : pseudo-égalité, Babel, grande cruche, nausée, Moloch. Voyons à quel détour du chemin ils se dressent et sous quels traits ils se présentent. Un participant averti en vaut deux.

1. La pseudo-égalité

Quand on s'amuse au test du digest *Sélection*, « Enrichissez votre vocabulaire », on a tôt fait de distinguer deux sortes de mots. D'abord, des mots sur lesquels on n'hésite pas : on les connaît ou on ne les connaît pas. Pas de clairs-obscurs : c'est clair ou c'est obscur. Puis des mots prêts à répondre aux quatre

¹ P. Teilhard de Chardin, *Le phénomène humain*, Seuil, p. 251.

définitions proposées. Ces mots ont beaucoup circulé, ils circulent beaucoup ; et, comme les pièces de monnaie qui circulent beaucoup, ils n'ont plus de relief. Vérité ? Démocratie ? Liberté ?

Malgré son apparente rigueur mathématique, le mot *égalité* appartient à cette seconde catégorie. Aussi plastique que de la pâte à modeler, il change de forme d'un individu à un autre, d'un pays à un autre, d'un siècle à un autre, d'un sexe à l'autre.

Quand les représentants du peuple français consignèrent par écrit, en 1789, « les droits naturels, inaliénables et sacrés de l'homme et du citoyen », leur premier article se lisait comme suit : « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. » Treize cents ans plus tôt, saint Augustin lançait (longtemps après les orages de sa jeunesse) : « Nous sommes tous égaux et libres par nature. » Même formule. Mais, le contenu ?

Pour Augustin, « égaux et libres par nature » signifie que nous avons tous un corps, une âme, une même origine, une même destinée, une égale responsabilité de cette destinée. Pas nécessairement le même Q.I., ni le même caractère, ni la même résistance au bacille botulique. Bref l'Évêque algébriste considère les hommes et met des facteurs en évidence : $2xy(z + 3 + m)$. Les parenthèses sont introduites par le mathématicien ; dans la réalité, on a $2xyz$, $6xy$ et $2mxy$.

Les facteurs communs n'épuisent pas les termes : dans un cas, il reste z , dans le second 3 , dans le dernier m . En algèbre humaine, cela donne : corps.âme.intelligence (120 lvs. cheveux bruns.sexe féminin + 165 lvs. cheveux noirs.sexe masculin + 35 lvs.cheveux blonds). Augustin déclare les hommes égaux sur la base des facteurs communs. Sa position est défendable.

Quant à Alain, paradoxal une fois de plus, il fonde l'égalité de l'homme et de la femme sur leurs différences d'aptitudes. Égaux parce que différents ! Les bornes de ces différences se déplacent constamment, de nos jours : on a, un peu partout, la femme chauffeur de taxi, la femme ingénieur, la femme médecin ; la Russie nous offre quelques femmes singulières : la femme maçon, la balayeuse de rues, l'éboueuse ; la Scandinavie a créé l'homme bonne d'enfants. Mais, que je sache, on n'a nulle part encore l'homme-mère ni l'homme nourrice.

On peut donc parler avec Alain de différences d'aptitudes entre l'homme et la femme. Mais prétendre avec lui que c'est au plan de leurs différences qu'ils sont égaux, cela étonne beaucoup. Deux gallons, pour être égaux, n'ont pas besoin d'être l'un de forme cubique et l'autre de forme cylindrique.

Il faut maintenir l'affirmation d'Alain : égaux parce que différents. En effet, les humains ne sont pas des entités mathématiques. En algèbre, $x = 3$, proprement, sans bavures. Mais deux électriciens, deux cuisiniers, deux médecins ne sont

jamais égaux : l'un est toujours un peu plus ou un peu moins habile que l'autre. Mais si un homme est électricien, l'autre plombier, une certaine égalité saute aux yeux : l'un est aussi bon électricien que l'autre est bon plombier. Ou mauvais, ou utile. C'est comme si l'on disait, de façon triviale, que Brigitte Bardot dans son domaine frappe aussi fort que Joe Frazier dans le sien. Et les sexes sont égaux parce que différents.

Du point de vue de cette égalité, fondée sur la différence, les membres du corps traitent d'égal à égal les uns avec les autres : l'oreille traite d'égal à égal avec l'œil ; le pied traite d'égal à égal avec la main ; le foie traite d'égal à égal avec le cerveau, le foie sécrétant aussi parfaitement et aussi nécessairement la bile que le cerveau (diraient les matérialistes grossiers) sécrète la pensée. Parfaite égalité dans la différence.

Si, maintenant, nous passons au corps social, dont le corps humain a toujours été le symbole, nous trouvons la même égalité dans la différence. J'insiste : dans la différence. L'égalité démocratique n'efface pas les inégalités naturelles ; l'égalité démocratique ne compense pas l'inégalité d'efforts ; l'égalité démocratique n'annule pas l'influence favorable ou défavorable du milieu.

Dernier exemple, l'égalité de 1789. Pour la comprendre, voyons ce qu'elle écarte, son contraire. Santé exclut maladie, séparatisme exclut fédéralisme. L'égalité de 1789 exclut quoi au juste ? Elle exclut privilège. Du latin *priva lex*, loi privée, comme on dit propriété privée. Cultivateur, que j'aie ma terre, on l'admet facilement ; citoyen, que j'aie une ou des petites lois pour moi tout seul ou avec un petit groupe, on ne l'a admis en aucun temps, dans aucune société. Notre sens biologique de la justice ne supporte pas plus les privilèges que le Diable l'eau bénite.

Privilège n'est quand même pas synonyme d'injustice. À l'origine, tel privilège n'était que le salaire d'un service rendu à la patrie. Parce que les nobles payaient l'impôt du sang (à la guerre), on les dispensait de l'impôt sur les revenus. La situation devint privilégiée, au sens révoltant du terme, le jour où le peuple commença à payer l'impôt du sang et que les nobles continuèrent à ne point payer l'impôt sur les revenus.

La saine égalité démocratique tient à la fois de l'égalité de saint Augustin, de l'égalité d'Alain et de l'égalité de 1789. De l'égalité d'Alain, fondée sur les différences : boueur, cuisinier, menuisier, enseignant, avocat, médecin, curé. Tous égaux parce que tous également nécessaires. De l'égalité de saint Augustin, qui ignore des choses dont on tient pourtant compte. De l'égalité de 1789, par son horreur des privilèges.

La pseudo-égalité, écueil de la participation, consiste à considérer comme égal, tout court, ce qui n'est égal que d'une certaine manière. Concrètement, le problème

prend la forme suivante : Sur quelle majorité, en démocratie, l'action doit-elle prendre appui ? La majorité change cent fois de visage : majorité de tous les citoyens, majorité des hommes, majorité des femmes, majorité des vieux, majorité des jeunes, majorité des riches, majorité des pauvres, majorité des professeurs, majorité des étudiants, majorité des Français, majorité des Anglais.

Dans nos sociétés fort complexes, toutes ces majorités cheminent en rangs serrés. Dès que l'une bouge, d'autres sont déplacées. Telle mesure me concerne, soit ; mais, qui dérange-t-elle ? Celui qu'elle dérangera doit-il se prononcer ?

Au plus fort de la contestation étudiante, on parlait beaucoup de parité (égalité) de représentation au sein des divers comités, organismes, conseils (pédagogique, disciplinaire, administratif) des écoles, des collèges et des universités. Le terme égalité (parité) retenait toute sa vieille élasticité, toute son ambiguïté.

Prenons le cas d'une université où il y a 1 500 professeurs et 15 000 étudiants. Les autorités en place (puisque'il faut les appeler par leur nom) consentent à ce que 5 étudiants fassent partie du Grand Conseil des 30. Les étudiants protestent, demandent la parité de représentation, l'exigent, l'obtiennent. Le Grand Conseil comprendra dorénavant 15 professeurs et 15 étudiants.

D'un côté, on accepte ; de l'autre, on triomphe. La situation est mathématiquement juste : $5 + 10 = 25 - 10$. Mais parce que les unités en cause ne sont pas des unités mathématiques, la situation s'est dégradée au lieu de s'assainir. Compter 5 étudiants parmi les 30 membres du Grand Conseil, c'est plus sain qu'en compter 15. Toute équivoque est dissipée : au niveau du Grand Conseil, un étudiant n'a pas le poids d'un professeur. Mais quand on y compte 15 professeurs et 15 étudiants se produit une impression d'égalité.

Pourtant, au fond, d'égalité, point. Derrière l'un de ces deux 15 s'alignent 15 000 étudiants ; derrière l'autre, 1 500 professeurs. La représentation réelle est de 1 professeur pour 100 professeurs et de 1 étudiant pour 1 000 étudiants. Tous ces calculs reposent sur l'hypothèse suivante : 1 professeur = 10 étudiants. Si on l'avait posée au départ, comme en géométrie, la démonstration n'aurait jamais été parafée du prétentieux C.Q.F.D.

Dans une autre université, il faudra poser comme hypothèse que 1 professeur = 13 étudiants ou 9, selon les populations. Imagine-t-on que les partis politiques exigent d'être tous également représentés à l'Assemblée nationale ? Tout le monde s'accorde à dire que la représentation devrait être proportionnelle. Et nous avons maintenant un Grand Conseil composé de 33 membres : 3 professeurs, 30 étudiants. Proportion parfaite : 3 est à 1 500 ce que 30 est à 15 000.

Si la représentation proportionnelle est, en l'occurrence, inacceptable, c'est que, dans l'organisation et la direction d'une université, un étudiant ne fait pas le poids

d'un professeur. Que devient, alors, la parité de représentation ? Sur quoi repose-t-elle ? Qu'est-elle, au fond ?

Elle est un expédient générateur de paix. Le droit, c'est l'égalité, dit Alain. Et le moins d'égalité proportionnelle possible. Toutes les différences sont causes de dissension : différence de langue, de couleur, de religion. Dans la représentation proportionnelle, ce qui frappe d'abord et le plus, c'est l'inégalité absolue : 5 contre 25. D'après ce principe de l'égalitarisme petit-bourgeois, chaque fois qu'un conseil, qu'un comité, qu'un jury se réunit la première chose à faire est de s'assurer qu'il y a autant de faces noires que de faces blanches autour de la table ; autant de femelles que de mâles ; autant de jeunes que de vieux.

Nous mesurons comme les bambins de Jean Piaget. Les petits chevaux de plastique n'ont parcouru la même distance que s'ils sont nez à nez sur la table. Peu importe le chemin qu'ils ont emprunté. Celui qui a toujours trotté en ligne droite n'a pas fait moins de chemin que celui qui a galopé perpendiculairement avant de s'engager sur une voie parallèle.

2. Babel

[Retour à la table des matières](#)

On lit, au chapitre 11 de la *Genèse*, qu'il fut un temps où tous les habitants de la terre ne formaient qu'un seul peuple, parlant la même langue. Le Seigneur frémit et résolut de briser la puissance que cela représentait. Pourquoi ? Interrogez vous-même le *Deus absconditus*, le Dieu abscons, impénétrable. Le Dieu colonisateur, peut-être, car en confondant le langage de ce peuple, il le dispersa aux quatre coins de la terre.

Babel, confusion du langage, impuissance, dispersion. Babel est un écueil de taille ; la participation risque de s'y briser. Pour participer, il faut parler le même langage. Dans *La Cité de Dieu*¹, saint Augustin a cette rude réflexion : « Un homme préfère son chien à un autre homme ne parlant pas la même langue. » Une boutade ? Pardon ! Un monolingue français s'entend mieux avec son chien qu'avec un Anglais. La réciproque est tout aussi vraie.

Mais l'expression « ne pas parler la même langue » a un autre sens. Sous le tonnerre et les éclairs d'une discussion orageuse, deux parlants français secouent la tête : « Nous ne parlons pas la même langue. » Ce nouveau problème de communication ressortit à la philosophie ; le premier relevait de Berlitz.

¹ S. Augustin, *La Cité de Dieu*, XIX, ch. 7.

Il est utopique de parler de participation à des gens qui n'ont pas appris à communiquer, sinon au sens où le pugiliste communique avec son *punching bag*. C'est le stade de la communication à sens unique. La communication des *mass media* se situe à ce niveau : le peuple est véritablement le *punching bag* que la presse, la radio et la télévision martèlent à longueur de journée. On écrira bientôt : *masses media*.

Il serait préférable de refuser le nom de communication à ce mouvement sans retour. Les plus nuancés le font, d'ailleurs. À ce stade, on ne communique pas, on s'exprime. Au sens où le citron s'exprime sous la main qui le presse ; au sens où le bébé exprime son trop-plein d'énergie en faisant aller le marteau d'agressivité.

L'expression s'élève à la dignité de communication quand le message est adressé (au sens postal du terme), puis reçu et compris. Il suffit d'une oreille pour en accuser réception (ce que les étoiles ne peuvent faire). Une oreille, c'est la communication d'individu à individu, communication simple et facile auprès de celle que la participation doit établir entre beaucoup d'individus. Il n'y a pas de proportion entre seriner le message à l'oreille et le hurler au micro.

Par instinct de conservation (dont l'excès a nom égoïsme), tout homme vit naturellement dans un château fort. Quand il ouvre la bouche, il abaisse le pont-levis. Être pris la bouche ouverte, c'est comme être surpris le pont-levis baissé. Les paroles qui le franchissent transportent quelque chose du seigneur : si elles plaisent, ce sont des chevaliers protecteurs ; si elles blessent, ce sont des brigands. L'accueil qui leur est fait l'est à celui même qui les a lancées. Et l'on opte pour le silence.

Parfois, le message transmis n'est pas reçu. On refuse le message parce qu'on déteste l'émetteur. C'est stupide, mais c'est typiquement humain. Des gens abandonnent leur religion parce qu'ils en ont contre son ministre. C'est abandonner la bière parce qu'on déteste le tavernier. Le bon sens demande qu'on change de taverne. Mais les grandes personnes sont comme ça. Valéry l'a formulé d'admirable façon : « Avant que tu aies parlé, si tu m'es antipathique, ma négation est prête, quoi que tu doives dire — car c'est Toi que je nie »¹. Aristote et Thomas pour les uns ; Marx et Mao pour les autres. Les uns et les autres sont des crétins. La seule question pertinente : C'est vrai ou c'est faux ?

Tant que l'agressif Thanatos régnera sur nous, les réunions risqueront à tout instant de tourner en bagarres. Il est mauvais que l'opinion émise soit portée par un timbre de voix qui nous écorche les oreilles. C'est assommant qu'elle tombe d'une hauteur d'un quart de siècle. Un sale barbu parler bon sens ? Ce crâne luisant peut-il refléter autre chose que le passé ?

¹ Paul Valéry, *Oeuvres*, La Pléiade, I, p. 287

Socrate, déjà, morigénait ses auditeurs à ce sujet : « Pour vous, ce qui compte, c'est : qui est celui qui parle ? De quel pays est-il ? » Tout près de nous, Saint-Exupéry, dans *Le Petit Prince*, reprend le thème à sa manière. Un astronome turc a découvert un astéroïde, le B 612. Vêtu à la turque, il démontre sa découverte devant des savants vêtus à l'européenne ; personne ne le croit à cause de son costume.

Comme la technique avance plus vite que ne recule la stupidité, demandons-lui de nous dépanner. Le cours des discussions changerait complètement si les participants ignoraient de qui émanent les opinions. Nos adversaires auraient souvent du génie s'ils ne signaient pas toujours leurs opinions, leurs conseils, leurs solutions.

3. La grande cruche

[Retour à la table des matières](#)

À qui ne savait pas graduer les exercices de son apprentissage, les Anciens lançaient ironiquement : « La grande cruche, pour ton début dans la poterie. »

La participation s'apprend de la même manière que la poterie, en se faisant la main sur des petites cruches de rien du tout : la cruche du comité des sports de son école, la cruche du journal, la cruche des cruches ¹. Et ainsi, de cruches plus petites en cruches plus grandes, on arrive à la cruche du conseil municipal, puis à celle du conseil des ministres.

Il importe de mettre toutes les chances de son côté, comme le chasseur, qui s'exerce sur des canards de bois et des sangliers de carton. L'émotion est une difficulté supplémentaire qu'apporte la présence de l'animal de chair et d'os. Au début, il n'est pas inutile de chercher, sans émotion, le cœur d'une cible de papier.

Saint-Exupéry parle des Mozarts assassinés ; on assassine aussi des potiers et des participants. La grande cruche des participants assassinés, c'est la guerre du Viêt-nam, par exemple. L'apprentissage doit porter sur des sujets moins incendiaires : la guerre du Péloponnèse. Même pas la guerre de Sept ans. Alors seulement, écrit Alain, on évite le fanatisme, toujours mauvais ². Pas question, en conséquence, de politiser l'école au sens que le mot revêt toujours.

¹ Le comité de pédagogie

² Alain, *Propos sur l'éducation*, XLVI.

Tout ce qui est naturel à l'homme ne l'est pas au même degré. Parmi les choses naturelles à l'homme, certaines ont le naturel de la pierre qui tombe. Je pense à la génération. La nature en fournit les instruments en même temps que le désir intempestif. À tel point même que la bataille pour la survie de l'espèce humaine est gagnée et que nous restons avec un surplus de munitions et d'ardeur belliqueuse qui risque de compromettre l'avenir des vainqueurs.

Conforme à la nature raisonnable de l'homme, le désir de participation est moins intempestif. Tout le monde s'affaire à conserver l'espèce, très peu se préoccupent de la voie où elle s'engage. « Que je considère les hommes avec bonté ou malveillance, je les trouve toujours, tous tant qu'ils sont et chacun en particulier, occupés d'une même tâche : se rendre utiles à la conservation de l'espèce », écrit Nietzsche dans *Le gai savoir*¹.

Et nous nous trouvons, à la fin du vingtième siècle, tout préoccupés d'éteindre ou du moins de contrôler un désir fougueux et d'inculquer un souci capital. Nous faisons des bébés comme les enfants font des bulles de savon, qu'ils abandonnent au vent.

4. La nausée

[Retour à la table des matières](#)

« Je connais tes façons d'agir : tu n'es ni froid ni chaud. Que n'es-tu froid ou chaud ! Mais parce que tu es tiède, ni froid ni chaud, je vais te vomir »². La participation risque de nous donner un monde sans relief, un monde monotone, qui ne choque pas souvent mais qui n'enthousiasme jamais. Un monde qui donne la nausée, quoi !

On a beaucoup critiqué et l'on critique toujours les Américains pour les sommes fabuleuses dépensées en vue d'arracher quelques secrets à la lune. Les pauvres avant la science ou peut-être l'orgueil, Monsieur Nixon. Au temps de Judas, c'était aussi les pauvres, avant les pieds du Christ.

Si les États-Unis détenaient le championnat des taudis ; si les contempteurs de la lune les avaient éliminés chez eux, on pourrait établir une relation de cause à effet. Tel est loin d'être le cas. C'est pourquoi je pense qu'une excellente manière de vider les taudis, c'est d'aller sur la lune. Ils se videront peut-être un peu plus tard, mais d'eux-mêmes et définitivement. Les blasés (nombreux dans les taudis)

¹ Nietzsche, *Le gai savoir*, Idées, p. 35.

² *Apocalypse*, III, 15-16.

ont besoin de performances de cette sorte. Voir son semblable s'embarquer pour la lune insuffle le courage de sortir de son trou sale.

Qui aimerait une ville de plain-pied ? Il est bon qu'un château nous oblige de temps en temps à lever les yeux. La majorité voudrait-elle en ériger ? J'en doute. Les chefs-d'œuvre d'équipe sont rares. On a le David de Michel-Ange ; on imagine mal le David d'un peuple. Le David des Québécois ? Peut-être le Jean Coutu de *Pile ou Face*.

5. Moloch

[Retour à la table des matières](#)

Dans toutes les légendes, les trésors sont gardés par des dragons qu'il faut terrasser. Dans le mythe de la participation, le dragon protecteur des trésors dévore le temps comme le temps dévore tout, *edax rerum*.

Sur papier, la participation est la plus séduisante des politiques. Dans l'application, on a souvent l'impression que ses plus beaux fruits ont coûté trop de temps. Il n'est pas irréaliste d'imaginer un conseil formé de vingt-cinq hommes fort savants, qui se réunissent tous les mois, tous les quinze jours ou toutes les semaines. Ils étudient de volumineux rapports et en rédigent des petits pour leurs commettants. Les décisions courantes qu'ils prennent, les souhaits qu'ils forment coûtent des centaines de dollars. Un rapport de deux pages revient facilement à mille dollars.

Il n'est pas nécessaire d'avoir une longue expérience du travail en comité pour savoir qu'à vingt-cinq on a vite fait de grignoter une heure ou deux. Rédigez la note au coût de l'heure-savant.

Dans la plupart des cas, un homme bien informé aurait pris seul une décision aussi judicieuse, aurait rédigé un rapport plus vigoureux que celui du comité des vingt-cinq, auquel chaque membre veut contribuer à tout prix, ne serait-ce que d'une virgule, « faucille d'or » sans laquelle le rapport ne mériterait pas d'être moissonné.

Le 28 mai 1970, *Au fil des événements*, tribune officielle des professeurs, des étudiants et des employés de l'Université Laval, publiait trois lettres d'étudiants qui démissionnaient du Conseil de l'Université. Parmi les raisons alléguées, l'une concerne notre sujet : « ... des masses de documents qu'il ne nous est pas possible d'étudier... » Et l'étudiant d'ajouter : « Nous, nous avons des examens qui ne

peuvent attendre. » Les professeurs membres du Conseil disent, de leur côté : « Nous, nous avons des cours à préparer, des recherches en marche. »

La participation, c'est Moloch, qui dévore les hommes en consommant leur temps. Il faut tuer Moloch et sauver la participation. Car la participation n'est plus une façon de gouverner dont on peut se passer. Les appas de la participation excitent de plus en plus de sujets ; il est dangereux de leur différer la chance de la connaître.

Mais la participation est un art particulier. Elle n'est point un art comme la peinture ; elle est un art comme la boxe. Le peintre tient son regard rivé à sa toile comme Bouddha à son nombril. Il s'exprime, comme on dit ; selon qu'il lui plaît de le faire. Le sculpteur, de même. Face à son bloc de marbre, toutes les fantaisies lui sont permises.

Le boxeur, non. Le boxeur ne peut s'exprimer sans tenir compte de... l'expression de l'autre ! L'idée ne lui en vient même pas. Dans la participation, au contraire, l'expression de l'autre est d'une nature telle qu'on peut l'ignorer. On peut ignorer une opinion, une objection, un argument ; mais le direct, le crochet ou l'uppercut forcent l'attention.

Il s'ensuit que la participation ne s'apprend pas aussi naturellement que la boxe. À la boxe, toute erreur est sévèrement punie sur-le-champ. La douleur rappelle brutalement les règles de l'art à l'aspirant inattentif. Dans la participation, moins on tient compte de l'autre, plus facilement et plus longtemps on poursuit le combat.

C'est de la participation de jungle. L'homme y excelle naturellement : par nature, il sait vaincre ; il doit apprendre à convaincre. Ce petit « con » fait une énorme différence. Vaincre, c'est maîtriser l'autre ; la force suffit. Pour convaincre, il faut se maîtriser d'abord soi-même.

DEUXIEME PARTIE

La contestation

I

Deux mots, deux mondes

« À moi, Comte, deux mots. »
Corneille ¹.

[Retour à la table des matières](#)

Un mot qui s'éteint et qu'on ensevelit dans le dictionnaire ; un mot qui naît et qui court sur toutes les lèvres, ce ne sont pas des événements que relèvent souvent les historiens. Cependant, c'est le signe, parfois, qu'un monde a basculé et qu'un autre monde tourne à sa place.

Un mot est mort, un autre est né. Paul Valéry a prononcé l'oraison funèbre du premier ; elle commence en ces termes : « Vertu, Messieurs, ce mot *vertu* est mort, ou, du moins, il se meurt » ². Le mot qui est né, c'est le mot *contestation*. Valéry n'a pas besoin de nous prévenir : chacun connaît et le mot et la chose.

Un monde a basculé, un autre tourne à sa place. Ceux qui comme moi ont appris par cœur (pensum ou devoir) *Les animaux malades de la peste* de La Fontaine devineront où je les conduis si je dis qu'autrefois on criait haro sur le baudet et que maintenant on crie haro sur le lion. Le baudet, c'est le citoyen ; le lion, c'est l'État.

¹ Corneille, *Le Cid*.

² Paul Valéry, *Oeuvres*, I, p. 939.

Le monde de l'individu a basculé. Le très sage et très savant Maïmonide ne faisait hurler personne quand il écrivait, dans *Le guide des égarés* : « La plupart des maux qui frappent les individus viennent d'eux-mêmes »¹. Vous voudriez prendre le risque de dire à quelqu'un qui en a plein le dos : « Tu es la source principale de tes malheurs » ? Pas moi, car il se croit en enfer à cause des autres : Ottawa, les Anglais, la religion, le capitalisme. Rien ne tourne rond, selon lui, pourtant immobile comme un coin.

Quelque chose a probablement changé. Un monde, peut-être. Nous chercherons, dans un instant, car sont à prendre au sérieux les réactions spontanées. Mais auparavant ajoutons au témoignage de Maïmonide celui des stoïciens.

Dès la première ligne de son *Manuel*, Épictète classe les choses en deux catégories : les choses qui dépendent de nous, les choses qui ne dépendent pas de nous. L'homme habile dans la conduite de la vie s'attache aux choses qui dépendent de lui. Toute la suite du *Manuel* ne fait que développer ce principe de grande prudence, à savoir qu'il est sage de faire son bonheur avec les choses qui dépendent de soi.

Qu'un cheval dise : « Je suis beau », c'est supportable ; mais qu'un homme soit heureux de pouvoir dire : « J'ai un beau cheval », c'est intolérable. C'est faire entrer dans son bonheur un bien qui appartient à son cheval. Bref, c'est la distinction entre l'être et l'avoir qui affleure, distinction que l'on retrouve chez un autre grand stoïcien, Sénèque.

Sénèque illustre la distinction par l'exemple des richesses². Si mes richesses m'abandonnent, dit-il, elles n'emporteront qu'elles-mêmes. Toi, au contraire, si tes richesses t'abandonnent, ce n'est pas de tes richesses que tu es dépouillé : tu es dépouillé de toi-même. Moi, j'ai des richesses ; toi, tu *es* tes richesses. Ou encore : mes richesses m'appartiennent ; toi, tu appartiens à tes richesses : *divitiae meae sunt, tu diviliarum es*.

C'est de l'aliénation authentique. Même pas avant le mot. Avant la traduction seulement. Aliénation authentique : on cesse d'être ce que l'on devrait être et l'on devient autre chose. Ce que l'on devrait être est devenu quelque chose d'étranger ; on est étranger à soi-même. C'est comme si l'on disait : il s'est tellement américanise que l'ancien Canadien auquel il s'identifiait jadis lui semble maintenant un étranger : il ne le reconnaît plus.

Les propos de Maïmonide, d'Épictète et de Sénèque nous font dresser les oreilles comme des conversations de Martiens. « Les choses qui dépendent de

¹ Maïmonide, *Le guide des égarés*, III, ch. 12.

² Sénèque, *De la vie heureuse*, XXII, 5.

nous... » La formule fait songer. Y en a-t-il encore ? Si oui, y en a-t-il assez, Félix, pour nous fabriquer à chacun ne serait-ce qu'un petit bonheur ?

La plupart en doutent. Rien ne semble plus dépendre des faibles moyens de l'individu. Et la magie prend sa revanche. Les dieux ont changé, mais l'homme recommence à demander au lieu de prendre, d'inventer, de faire. Il demande le bonheur, comme si le bonheur pouvait être reçu de mains étrangères.

Mais qu'est-ce donc qui a changé ? Voici un exemple entre mille. Jadis, on échappait à la justice ou à l'injustice à la nage. Il suffisait de crawler jusqu'à l'île la plus proche pour recommencer sa vie en parfaite sécurité. Au temps de Napoléon, encore, un saut par côté, dans un détour de la route, et l'on se dérobaux misères de la guerre. Depuis, le bras de la justice s'est allongé démesurément. Il serait plus juste de dire que ce n'est plus un bras, ce sont des tentacules, qui fouillent tous les recoins de la terre. Que ces tentacules aient nom *Oiseau matinal* ou autre, peu importe. Le présumé coupable n'a plus d'endroit sur la terre où se cacher : il doit rentrer sous terre. Pourtant, là encore il est traqué : « L'œil était dans la tombe et regardait Caïn »¹. En d'autres mots, naguère encore, on prenait le poisson avec un hameçon ; maintenant, on le prend avec un filet.

Il faudrait examiner la société sous tous ses aspects, dans tous ses rouages, pour prendre conscience qu'elle est un drôle d'instrument. Marcuse n'est pas le seul à gueuler contre la société que l'homme s'est fabriquée. Après le tapage des années « '68 et '69, il est intéressant de relire certaines pages de *L'homme cet inconnu* d'Alexis Carrel ; je pense au paragraphe V du chapitre premier.

Notre société ne nous fait pas. C'est étrange. Comment les hommes ont-ils bien pu se fabriquer une société qui, au lieu de leur aller comme un gant, leur est une camisole de force ?

Pour comprendre un peu ce qui s'est passé, il suffit d'imaginer une douzaine de gamins armés de ciseaux et qui taillent dans une pièce d'étoffe, puis cousent un peu comme bon leur semble.

Personne ne croit que ces initiatives vont donner une robe qui moule une Vénus. Pour confectionner un vêtement qui fait, il faut un patron, il faut prendre des mesures, faufiler, essayer : ça poche ici, ça tire là ; on découd, on taille, on ressaye ; ça poche ailleurs, ça tire toujours ; on découd, on taille, on essaye. On finit par avoir une robe qui efface ce qu'il faut effacer et souligne ce qu'il faut souligner.

Pour bâtir une société qui fait à l'homme, il faut d'abord prendre les mesures de l'homme : sa mesure d'air pur, sa mesure d'eau claire, sa mesure de bruit, sa mesure

¹ Victor Hugo, *La légende des siècles*, La conscience.

de vitesse, sa mesure de travail à la chaîne, sa mesure de publicité hypnotisante, sa mesure d'information énervante, sa mesure de silence.

Mais les mesures ne sont jamais si bien prises qu'il ne faille essayer, corriger, ressayer, recorriger. Bref, on devrait appliquer la loi des essais et des erreurs. Ce n'est pas facile au niveau national ou international. On a essayé le fédéralisme, au Canada ; on l'essaye depuis un siècle. On pourrait essayer le séparatisme, au Québec : *per omnia saecula saeculorum. Amen*. On a essayé le communisme, en Russie. On a essayé le capitalisme aux États-Unis particulièrement. On essaye la pilule anovulante, un peu partout, présentement. En moins d'une décennie, elle a mis une espèce en péril : la vierge. Il y en aurait moins en Angleterre que de buffles au Canada. Un chercheur n'en aurait pas trouvé assez, rapportait *Le Soleil* du 29 juin 1971, pour instituer une comparaison à prétentions scientifiques entre les vierges et les non-vierges anglaises. L'Angleterre est mûre pour le marché commun.

Dans ces cas et dans bien d'autres, les erreurs (quand il s'en découvre) ne sont pas faciles à reconnaître et encore moins faciles à corriger. Le jour où l'on réalise qu'on vit d'un métier qui tue, la première réaction (dictée par l'instinct de conservation et le besoin de sécurité), c'est de résister. Si je vends du tabac, le tabac est bon ; si je vends de la philosophie, la philosophie doit demeurer au programme ; si je vends des pilules, les pilules sont bonnes si je vends de la violence, la violence est bonne et nécessaire si je vends du fédéralisme, le fédéralisme est rentable ; si je vends du séparatisme, le séparatisme est la clef encore plus que Loubier.

Pourquoi maintenant, vend-on du séparatisme au lieu de vendre du fédéralisme ? Pourquoi vend-on de la violence au lieu de vendre de la non-violence ? La petite histoire nous fournirait, dans la plupart des cas, des réponses déconcertantes. Des événements insignifiants sont bien souvent à l'origine de ce qui semble des vocations. Puis l'on continue dans la haine comme dans l'amour, « parce qu'on a commencé »¹.

De tous ces hasards, de toutes ces fantaisies, il est né une société qui n'est point à notre mesure, une société qui ne nous fait pas, et nous hurlons. C'est normal. Il est même normal que nous soyons plus durs pour la société que pour nos propres vices. Nous connaissons bien notre lâcheté, notre incompetence, notre indiscipline. Elles habitent sous notre toit. Le commerce quotidien les a rendues tolérables, presque sympathiques. On ne les craint plus, ou si peu.

La société monstrueuse, au contraire, nous effraye. Nous la connaissons mal, nous ne pouvons pas facilement épier ses mouvements. À chaque instant, nous

¹ Paul Géroldy, *Toi et Moi*, Stock, p. 81.

craignons que l'une de ses tentacules ne vienne ligoter l'un de nos membres resté libre. Et l'accent s'est déplacé : on ne se craint plus, on craint la société.

L'erreur consiste à croire que nous avons un nouvel ennemi au lieu de croire que nous avons un ennemi de plus.

II

Contestation et violence

« Il faut bien que je supporte deux chenilles si je veux connaître les papillons. »

A. de Saint-Exupéry ¹.

[Retour à la table des matières](#)

Dans *La nef des fous*, Georges Gusdorf donne de la contestation une description qui commence ainsi : « ... j'estime que le terme contestation est lié au déploiement de la violence... » ². Que fait la violence ? Gusdorf ne nous laisse pas chercher : elle dépave les rues, brise les vitrines, coupe les arbres, incendie les automobiles.

Définir ainsi la contestation par la violence équivaut à définir la médecine par le bistouri. À la vérité, le bistouri n'est qu'un des moyens de la médecine, comme les pierres ne sont qu'un des moyens de la contestation. Le bistouri n'est même pas le premier moyen de la médecine. On ne doit y recourir qu'après avoir fait confiance au rythme de la musique, aux mots d'esprit des visiteurs joyeux et au sourire velouté des gardes-malades, soutient le sage Maïmonide, médecin philosophe. *This is a must*, dit le traducteur anglais. Et le contexte nous presse de le croire ³.

Ainsi donc il existe, dans le domaine de la médecine, des choses plus fondamentales que le bistouri. Et nous conduirons notre petite enquête dans le champ de la contestation dans l'espoir d'y déterrer des choses plus fondamentales que les pierres.

Le travers dans lequel donne lourdement l'homme éviscéré de son passé, c'est de contracter les mots au dernier sens que le déroulement de l'histoire leur a conféré. L'homme sans entrailles historiques est enclin à définir la contestation par le printemps 1968 ; l'État comme le fait Lénine ; l'anarchie comme le fait Proudhon.

¹ A. de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*, IX

² G. Gusdorf, *La nef des fous*, p. 100.

³ Maïmonides, *The Preservation of Youth*, p. 47.

Ce travers stupide prive l'homme d'aujourd'hui de ses meilleurs interlocuteurs, les grands morts. « Il ne s'agit pas d'un grand tiret entre le passé et l'avenir, mais de la réalisation des idées du passé », écrivait Marx, en septembre 1843, dans une lettre à Ruge. Croire que Marx parlait ainsi pour donner de l'avenir à ses idées (ses idées sont maintenant des idées du passé), ce serait faire outrage à sa grande mémoire. Si les choses du passé doivent s'aligner dans nos musées, les idées du passé ont souvent leur place dans nos vies.

Contestation, État, anarchie. On pourrait ajouter arbitrage. J'ai fait bondir plus d'un lecteur en écrivant, dans *Philosophie du pouvoir*¹, qu'il faudrait instituer l'arbitrage obligatoire. Je parlais de corde dans la maison d'un pendu. Le mot y prend des connotations différentes de celles qu'il a dans la maison d'un sacristain ou d'un alpiniste. Chez certains esprits, le mot arbitrage évoque le nom de Duplessis ou la définition d'un code de lois.

Duplessis n'est pas l'Académie ; le Code du Travail n'est pas le dictionnaire. Avant Duplessis et avant le Code du Travail, le mot arbitrage existait pour signifier une profonde réalité. Je suis l'arbitre de ma sobriété, je prends un arbitre de ma justice. C'est l'apanage de la justice de pouvoir être arbitrée ; ne lui retirons pas ce privilège. Ce privilège ? Non, cette propriété. Car la justice est arbitrable comme la sphère roule, c'est-à-dire en vertu de ce qu'elle est. On peut rendre la justice ; on ne peut pas rendre la tempérance. Refuser l'arbitre, c'est opter pour la justice du fleuret.

Notre verbe français *contester* a un ancêtre latin qui lui ressemble comme son jumeau : *contestari*, qu'employait déjà Cicéron. Dans *contestari*, il y a *testes*, des témoins. La contestation est donc venue au monde au palais de justice. Elle n'a évidemment pas passé sa vie dans cette pouponnière. Du prétoire aux rues de Paris, la contestation a fourni une étonnante carrière. Elle est entrée dans les églises, dans les maisons privées, dans les cercles littéraires, dans les classes, partout : on peut tout contester n'importe où.

Mais il est utile de se rappeler qu'à l'origine on contestait en matière de justice et devant un arbitre. En matière de sobriété ou de tempérance, on ne conteste pas devant le juge ; chacun, en ces matières, est son propre juge. Il appartient à chacun de fixer la quantité de boisson enivrante qu'il peut raisonnablement entonner ; à chacun de déterminer la quantité et la qualité de nourriture qu'il peut raisonnablement absorber.

Dans *La fin de l'utopie*, Marcuse donne dans le même travers que Gusdorf quand il écrit : « Il y a violence quand on vous tape sur la tête avec une matraque

¹ M. Blais, *Philosophie du pouvoir*, p. 98.

ou qu'on menace de le faire »¹. Une définition aussi « écourtichée » ne circule pas longtemps avant qu'on ne remarque son indécence.

Et des voix se sont élevées pour faire remarquer, timidement d'abord, puis avec autorité : N'y aurait-il pas une autre violence ? une violence qu'on pourrait dire « institutionnalisée » ? Violence discrète mais implacable. Et authentique.

Tout à fait juste. On fait violence au poisson quand on le tire brutalement hors de l'eau, mais la violence persiste quand on l'abandonne au fond de la gibecière.

Pour voir clair, prenons un peu de recul : quand le nez est aplati sur la vitre, la buée trouble le regard. Appuyons-nous sur ce vieux principe de l'antique pédagogie qui soutient que rien n'éclaire mieux une réalité que la réalité qui lui est opposée : santé et maladie, mariage et célibat, naturel et violent.

On dit d'un geste qu'il est naturel ; d'un autre qu'il est forcé. L'usage ne permet pas que l'on dise violent, mais le sens y est quand même. En effet, la violence est une force ; le mot le dit au niveau même de son étymologie : *vis*, force. Mais la nature aussi est une force. C'est même le mot que l'on emploie pour désigner ce qu'il y a de plus vigoureux dans la nature : une *force* de la nature. L'expression est consacrée.

La nature et la violence ont en commun d'être des forces. Ces forces se distinguent par leur sens. La nature, force située au cœur des êtres, constitue le moteur de leur épanouissement ; la violence vient de l'extérieur y faire obstacle. Cette notion de la violence englobe les deux types de violence qui circulent présentement : violence dite institutionnalisée, violence qui brise les carreaux.

Celle qui fait du bruit est bien connue et toujours reconnue. L'autre donne lieu à des méprises. Il faut être malin, parfois, pour distinguer la violence institutionnalisée d'avec l'ordre authentique. C'est encore plus difficile à distinguer que les vessies et les lanternes. Le prisonnier et le moine réfléchissent tous les deux dans leur cellule respective. Violence dans un cas, ordre dans l'autre.

C'est pourquoi l'expression *rétablir l'ordre* ne signifie rien d'autre, parfois, qu'un changement de violence. Quand on dit : tout est rentré dans l'ordre, cela peut signifier qu'on a dépouillé une forme de violence pour rentrer dans une autre. Car il existe une contrefaçon de l'ordre, comme il existe de la fausse monnaie, des fausses cartes et des faux cols.

Il ne suffit pas que chacun ait *une* place dans la société ; il faut que chacun soit à *sa* place. L'œil est bien dans son orbite ; il s'y maintient sans diachylon. Moins bien adapté à son lieu, le suppositoire doit être tenu à l'œil.

¹ H. Marcuse, *La fin de l'utopie*, p. 22.

Un citoyen est à sa place quand il remplit une fonction conforme à ses aptitudes, à ses goûts, à sa préparation. C'est un idéal à atteindre sous peine de voir, chaque fois que la société bouge, ou tousse, quantité de citoyens projetés de leur lieu comme des suppositoires.

Ce que l'on appelle communément ordre ne signifie donc pas nécessairement absence de violence. L'ordre peut régner à l'ombre des tanks, dans le champ des mitrailleuses et le plan des matraques. Cet ordre est violent s'il empêche les citoyens de se développer suivant les lignes de force de la nature humaine et de leur nature particulière. Nous avons l'habitude de parler comme s'il n'y avait de violence dans les prisons que quand les détenus se mutinent.

Il arrive à certains auteurs de définir la violence par référence à ce qu'ils appellent l'autorité légitime. Dans cette optique, on ne peut dire, en présence d'un cadavre, s'il y a eu violence, tant qu'on ne connaît pas l'agent de mort. Si c'est un particulier qui s'est fait justice, on a un meurtre ; si c'est le pouvoir légitimement établi, on a la peine capitale.

La branche est cassée, mais je ne sais pas encore si je suis en présence d'un acte de violence. Si c'est le propriétaire, ce n'est pas de la violence ; si c'est un gamin, en allant voler des pommes, c'est de la violence. La biche est morte, il ne reste que le crâne, les cornes et les pattes, mais je ne puis me prononcer tant que je ne saurai pas si celui qui l'a dévorée avait le droit de le faire. C'est farfelu.

La lumière jaillira du fond des choses, du point le plus simple, en éclairant la santé par la maladie, la maladie par la santé, en comparant le naturel au violent et le violent au naturel. Point n'est besoin, alors, d'attendre le résultat de l'enquête sur la légitimité du pouvoir établi pour savoir si l'incarcération est violente ou naturelle... Que la violence soit juste ou injuste, c'est une autre question.

Il y a violence chaque fois qu'un obstacle extérieur, sacré ou profane, béni ou maudit, vient barrer la route d'une inclination naturelle s'épanouissant raisonnablement. La qualité de l'obstacle n'a rien à faire là-dedans. Le barrage empêche l'eau de couler avant comme après l'inauguration et la bénédiction.

Une nuance de la notion de violence risque d'échapper si l'on ne parle que d'énergie comprimée, d'action empêchée. Il y a violence du côté du cavalier que des mauvais plaisants retiennent, d'accord ; mais il y a violence également du côté de la bien-aimée dont l'attente est frustrée. Il est sans doute normal que la violence évoque d'abord la puissance naturelle qu'on empêche de s'exercer ; mais il ne faut pas oublier le besoin naturel inassouvi. C'est de la violence discrète mais de l'authentique violence.

Les considérations sur la violence se terminent toujours devant le tribunal, qui condamne la violence ou qui l'acquitte. Les choses ne sont pas si simples. La violence est une loi de la nature. Le non-violent devrait se priver de manger non seulement les poules (peut-être aussi les cerfs) mais certainement aussi la laitue. Quand il foule le sol, son pied brise l'herbe, les fleurs ; il écrase des insectes ; c'est de la violence. Sans parler du loup qui déchire l'agneau ; du lion qui étrangle le chevreau.

L'art vient souvent à la rescousse de la nature, mais parfois il est violent. Le jardinier qui bêche, arrose, engraisse vient à la rescousse de ses plants sans les violenter d'aucune façon. Le médecin qui stimule son patient par tous les artifices de son art est tout le contraire d'un obstacle : il pousse en quelque sorte derrière la nature et dans le sens où elle veut avancer. Mais quand le jardinier coupe une branche endommagée par la tempête, il use de violence. De même quand le chirurgien ampute un membre. Personne n'ira condamner ce genre de violence.

Enfin, puisque le royaume des cieux souffre violence et que seuls les violents le ravissent, la violence ne saurait être condamnée sans nuances. Cette dernière violence, c'est celle que l'on se fait à soi-même. L'usage a consacré l'expression : se faire violence. Tous ceux qui sont arrivés à quelque chose dans n'importe quel domaine (lettres, sciences, arts, sports, etc.) se sont fait violence. C'est-à-dire, en d'autres termes, qu'ils ne se sont pas toujours écoutés. S'écouter, ne pas s'écouter ? Étonnantes formules.

Si *je m'écoutais*... Si « je » écoutait « m ». Qui est donc « je » et qui « m » ? Les analystes de l'âme humaine ont donc raison de distinguer un moi, un sur-moi, un ça. Que sais-je encore ? en plus du mulot et du surmulot. Ce *me* dénonce les forces profondes et aveugles que la raison mène par la main où elles ne veulent point aller, parfois. Les jambes en ont assez, mais la victoire en demande encore, et l'on dit que l'athlète ne s'écoute pas : il prend ses jambes à deux mains. Si je m'écoutais, dit le politicien en colère ; mais les élections approchent.

Cette bonne violence que l'on se fait à soi-même, il est tout normal qu'on en devienne l'apôtre et que l'on incite les autres à se la faire. « Forcez-les à être libres », dit Rousseau. Cela peut sembler étonnant, mais il faut s'exercer à ce qui est naturel. Autrement dit, l'homme ne fait pas naturellement ce qui lui est naturel. Il doit investir des efforts et des peines pour goûter les plaisirs que la nature promet. Plaisir de connaître aussi bien que joie de connaître. Si l'autorité du Marquis de Sade pouvait être invoquée, je citerais ce mot : « Le naturel est parfois pénible au début. » Courage, Eugénie.

La violence qui dépave les rues, saccage les fleurs, brise les vitrines, est peut-être le nouveau-né bruyant, qui attire et retient l'attention du sociologue, mais il appartient au philosophe de présenter les autres membres de la famille. C'est ce que nous avons fait. Entre ces membres, retenons qu'il y a ce qu'on appelle un air

de famille. Cet air de famille, ce dénominateur commun, c'est une force qui contrecarre.

Quant à la contestation, elle peut ne comporter de violence d'aucune sorte. Et la contestation violente peut l'être autrement qu'en lançant des pavés. Sans ces distinctions et d'autres du genre, l'homme, en plus d'être « égaré dans ce canton détourné de la nature », se fait « un petit cachot de l'espace et du temps qu'il occupe dans l'histoire.

III

Le devoir de contestation

« Le royaume des cieux s'emporte par la force et seuls les violents le conquièrent. »

Matthieu ¹.

[Retour à la table des matières](#)

Vous écrasez la patte d'un chien, il hurle. La généalogie de la contestation est inachevée tant qu'on n'a pas retrouvé le premier chien qui a hurlé. Il est à la contestation ce qu'Adam est au genre humain. La contestation a commencé par un cri de douleur poussé par le premier animal capable de distinguer le plaisir de la douleur.

La contestation a progressé quand un autre animal est apparu distinguant le beau du laid, la justice de l'injustice, la vérité de l'erreur. L'aptitude à distinguer en ces domaines avait multiplié les occasions de pousser des cris de douleur. La morsure du scorpion est douloureuse, celle de l'injustice ne l'est pas moins.

Bref, la contestation est fille de la distinction entre le bien et le mal, entre le bon et le mauvais, dans n'importe quel domaine où cette distinction puisse apparaître. Plus un homme est cultivé, plus il a d'occasions de contester. Le palais qui ne distingue pas entre le champagne et la piquette, entre du filet mignon et de la semelle, évite bien des occasions de contester. L'oreille qui ne distingue pas le mi du mi bémol, de même.

C'est pourquoi l'homme cultivé a plus d'occasions de se plaindre que l'inculte. Pour la vache, tous les navets sont des plantes crucifères ; pour l'homme cultivé, il y a, en outre, des tableaux, des sculptures, des films. Plus un homme est raffiné, plus souvent il sent la pointe des épines d'un monde où l'air est pollué, l'eau fangeuse, le café mauvais, le silence impossible, l'avenir angoissant, le passé lourd, le présent absurde, l'aisance inespérée, le bon sens introuvable, l'art dérégulé, la religion affolée, Dieu mort, et Nietzsche aussi.

¹ *Matthieu*, XI, 12.

Le poisson qui distingue l'eau du ruisseau d'avec le sable de la grève proteste de toute son énergie quand une vague aveugle ou un pêcheur cruel le jette sur le sable. La seule et unique condition, c'est qu'il soit vivant, éveillé, conscient. Conscient d'avoir été dépossédé du bien qui lui revient ; d'avoir été retiré de son lieu.

Le devoir de contestation n'est rien d'autre, profondément, que l'envers du premier devoir de tout être humain : développer au maximum le faisceau de ses virtualités. Quelle que soit la philosophie dont il se réclame, tout homme passe sa vie à développer un peu quelques-unes de ses virtualités, quelques-uns de ses talents.

Si celui qui nie l'existence de ce que la philosophie appelle la nature humaine se comporte exactement comme celui qui l'affirme, on a peut-être quelque raison de se croire barbotant dans une certaine philosophie dont Pascal dit : « Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher »¹.

D'aucuns pensent qu'ils peuvent cerner une certaine réalité qu'ils appellent la nature humaine ; d'autres soutiennent qu'il n'existe rien de tel que la nature humaine, mais seulement des individus concrets : Pierre, Jean, Jacques, enfoncés dans le monde comme des coins dans une bûche. Les premiers partent de la nature humaine (comme les mathématiciens partent de la définition du triangle) et en déduisent les biens propres. Ils inventorient les biens qui conviennent à l'Homme (avec une grande H) et les hiérarchisent. Les seconds regardent agir Pierre, Jean, Jacques, Mao, Fidel, notent les biens qu'ils poursuivent et l'importance qu'ils leur accordent. À compter du moment où les observateurs n'enregistrent plus rien de neuf, il s'écoule peu de temps avant l'extrapolation généralisatrice. Et l'on parle des valeurs humaines et de leur hiérarchie comme si l'on reconnaissait une nature humaine.

L'essentiel est sauvé. L'essentiel, c'est de pouvoir dire à ceux qui sont jetés dans l'aventure humaine et qui veulent relever le défi quels sont les sommets à conquérir. Il y a des sommets inviolés, des cimes vertigineuses et des monts plus accessibles. Au jeune alpiniste qui patauge dans le marécage, parmi les grenouilles, opposons un sommet altier.

Mais l'animal humain n'a pas adopté depuis bien longtemps la station verticale. Ses bras se souviennent des pattes de devant qui tenaient rivés à la terre les yeux des ancêtres. Je sais qu'il y a lieu de faire aussi la part de la publicité : « Vivez la vraie vie avec Coke », par exemple. Pourquoi pas avec Vic Tanny, ou Mozart, ou Hugo, ou Guevara, ou Rostand, ou Platon, ou Jésus-Christ ? Ces exemples, on le verra tantôt, préfigurent une échelle de valeurs.

¹ Pascal, *Pensées*, Nelson, I, n. 4, p. 49.

De toute façon, force de la publicité ou penchant de la nature, la foule a toujours préféré l'avoir à l'être. Par la magie de la pire des aliénations, on n'a pas honte d'avoir la tête vide (ou le cœur) quand on a les mains pleines. Plus fier d'avoir un saint-bernard que honteux d'être une dinde. On change de chapeau mais non de rengaine.

Marcuse est le dernier contempteur d'une civilisation faite d'automobiles, de motoneiges, de canots automobiles, de T.V. couleur, de manteaux de lynx et de mille gadgets que l'on ne peut apercevoir chez le voisin sans s'attrister. Marcuse est le dernier¹, mais d'une lignée qui remonte jusqu'à l'aube du temps. Au dix-neuvième siècle, c'est Baudelaire ; au douzième, Maïmonide ; au premier, Sénèque. Seuls les exemples changent (pas les idées ni le ton) : deux automobiles, deux chevaux, deux ânes, deux esclaves.

Nous avons le pied sur le barreau du bas de l'échelle des valeurs humaines ; essayons d'en trouver d'autres et de leur découvrir un ordre. Le hasard de mes lectures ou les dimensions du volume, bien en vue dans ma bibliothèque, font que j'ouvre le *Zarathoustra* de Nietzsche. Le hasard de vos lectures vous fera découvrir la même chose ailleurs, chez Mao, par exemple, ou chez Kierkegaard.

« Et regardez donc ces hommes : leur œil le dit assez, ils ne connaissent rien de meilleur sur la terre que de coucher avec une femme »². Nietzsche ne dit pas que ce n'est pas bon ; il dit seulement qu'il y a quelque chose de meilleur. Quoi, au juste ? Ce n'est pas dans les savants tomes, où l'auteur est prisonnier d'un plan, que j'irai le chercher, mais dans les lettres, où s'exprime l'homme libre.

J'ouvre donc les *Lettres choisies* de Nietzsche : « Sois persuadé, écrit-il à un ami, que ce monde de l'esprit dans lequel tu vis demeure mon plus cher domaine »³. Un peu plus loin : « Tant qu'il y aura un drapeau à tenir dans le domaine intellectuel », il n'est pas question que je me batte pour une autre cause⁴. Enfin : « La soif de connaître reste, il me semble, la dernière région du vouloir vivre. Ma santé se stabilisera, cette santé que je ne dois pas atteindre avant de l'avoir méritée, avant d'avoir trouvé l'état qui m'est en quelque sorte promis, l'état dans lequel l'âme ne conserve plus qu'une seule impulsion, la volonté de connaître, et se trouve libérée de tous les autres instincts et de toutes les autres convoitises »⁵.

Je ne résiste pas à faire témoigner le patriarche *en titre* des prolétaires, Jean-Paul Sartre. Dans *Les mots*, il nous révèle en quelque sorte sa devise d'homme :

¹ H. Marcuse, *Éros et civilisation*, p. 138.

² Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Gallimard, p. 68.

³ Nietzsche, *Lettres choisies*, Gallimard, 5^e édition, p. 15.

⁴ *Ibid.*, p. 21.

⁵ *Ibid.*, p. 131.

*Nulla die sine linea*¹. En petit nègre cette formule latine donne : Aucun jour sans une ligne. En bon français : Que le soleil ne se couche jamais sur ma feuille restée blanche.

Jean-Paul Sartre ne dit pas : Aucun jour sans Simone de Beauvoir. (Vous me dispenserez de traduire en bon français.) Il dit : Aucun jour sans une ligne. Écrire, c'est mon métier, ajoute-t-il. Sans conteste, Sartre a choisi la meilleure part, la seule que le partage ne saurait entamer. Écrire, c'est fixer sa pensée ; « pensée fait la grandeur de l'homme » ; bien plus, « pensée » fait l'homme.

Certains tempéraments trouvent peu d'intérêt à gratter du papier, plume entre index et majeur. Ils réclament plus d'action.

Alain leur indique l'action qui convient à un homme : « L'homme aime l'action plus que le plaisir, l'action réglée et disciplinée plus que toute autre action, et *l'action pour la justice* par-dessus tout »². C'est moi qui souligne en pensant au climat dans lequel nous vivons présentement. Le moyen âge a eu ses croisés, qui voulaient arracher le tombeau du Christ des mains des Mahométans ; nous avons les nôtres, qui veulent arracher aux riches et aux nantis le pain des pauvres.

Les nouveaux croisés se lèvent de plus en plus nombreux parce que la cause est éminemment humaine. Dès que l'animal social se forme en société, je le répète, il acquiert un second instinct de conservation. Dorénavant, en plus de l'individu, il y a le citoyen à conserver. Le pain du citoyen, c'est la justice. Tout le monde connaît l'adage : *Primo vivere, deinde philosophari* (vivre d'abord, philosopher ensuite.) C'est pourquoi il y a deux *nulla die* antérieurs à celui de Sartre. *Nulla die sine pane*, dit l'individu ; *Nulla die sine justitia*, dit le citoyen ; *Nulla die sine linea*, dit l'homme. Trois paliers : celui du pain, celui de la justice, celui de la ligne. La ligne de Jean-Paul ; celle de Simone est équivoque.

« Selon eux, un homme ne vaut à l'État, que la consommation qu'il y fait », écrivait déjà Rousseau dans son *Discours sur les sciences et les arts*³. Si les voitures se brisent, si les ampoules brûlent, si les souliers s'usent, les usines fonctionnent à plein rendement et les exploiters exploitent. C'est la poutre. Mais il y a la paille, aussi. On peut anathématiser la consommation de motoneiges tout en cultivant la consommation du disque, du cinéma, du théâtre.

C'est une autre manière d'abrutir du monde. L'homme est fait pour l'action. C'est pourquoi il éprouve plus de fierté à pianoter qu'à écouter même un virtuose. L'arbre qui cesse de se dépasser a commencé à mourir. L'homme de même. Il n'est pas raisonnable de passer sa vie à manger et à boire raisonnablement. L'homme

¹ Jean-Paul Sartre, *Les mots*, Gallimard, p. 211.

² Alain, *Propos sur le bonheur*, p. 118.

³ J.-J. Rousseau, *Discours sur les sciences et les arts*, coll. 10-18, nn. 89-90, p. 217.

normal veut pianoter un peu, faire quelque action pour la justice, écrire au moins une ligne dans sa vie.

Pour atteindre ces différents niveaux de plaisirs humains, il suffit parfois d'élever la voix, de jouer des coudes, ou d'asséner quelques coups de pied. C'est le coup de queue de la baleine au requin qui l'agace ; c'est le jet de la mouffette au chien qui l'importune. Mais le devoir de contestation peut devenir, à la limite, un devoir de désobéissance.

La formule fait scandale : devoir de désobéissance ! Les gens de mon âge se rappellent le mot du Diable : *Non serviam*, je n'obéirai pas. L'habitude de mettre ce mot dans la bouche de Satan finit par créer l'impression que ce cri ne peut être poussé que par le Diable et ses suppôts : Sartre, Marx, Voltaire.

Ce n'est donc pas à gauche, parmi les boucs, que je vais chercher la preuve du contraire, mais à droite, parmi les brebis. J'en choisis une bien en chair, Thomas d'Aquin. Dans son commentaire des *Sentences*¹, saint Thomas parle sans plus d'émotion du devoir de désobéissance que des anges dans la *Somme théologique*.

Non seulement le lecteur du vingtième siècle n'a pas à faire violence au texte, il n'a même pas à rajeunir la formule : parfois, dit saint Thomas, c'est un devoir pour le sujet de ne pas obéir : *debet non obedire*. Point n'est besoin d'être un latiniste pour comprendre. *Debet*, il doit ; non *obedire*, ne pas obéir.

Mais quand donc ce devoir s'impose-t-il ? Voilà la question qui secoue tout le système, qui nous oblige à poser le doigt sur son talon d'Achille. C'est à la même bonne brebis que je demanderai de fournir la réponse redoutable. La règle que tout homme doit suivre, dit-il, c'est sa conscience, sa raison, et il doit la suivre même si elle est erronée. Il y va d'exemples frappants. Si quelqu'un croit que la fornication est un bien, il ne pèche pas en fornicant ; si quelqu'un pense qu'il est mauvais de croire au Christ, il pèche en y croyant².

Si quelqu'un croit qu'il faut casser des vitres, poser des bombes, étrangler, il doit suivre sa conscience. Mais les autres ne sont pas tenus de le laisser faire. Au contraire, si leur conscience à eux leur dit de l'en empêcher, ils doivent s'y appliquer, par la parole d'abord, l'arme humaine. Si ce moyen reste inopérant, leur conscience peut leur suggérer de lui casser aussi des vitres, de lui poser une bombe ou de l'étrangler. Mais n'allons pas plus loin dans cette direction : ce serait empiéter sur le chapitre suivant.

Revenons au troublant « *devoir* de désobéissance ». Parmi ceux qui l'ont pratiqué, au prix de leur vie, parfois, mentionnons les premiers chrétiens. Arnold J.

¹ *In II Sent.*, d. 44, q. 2, art. 3, rép. 4.

² *Ia-IIae*, q. 19, art. 5.

Toynbee note fort justement, dans *Guerre et civilisation*¹ que le pouvoir impérial trouvait intolérable la prétention de ces gens qui plaçaient leur conscience au-dessus de l'empereur.

Ils désobéissaient à l'empereur en invoquant le principe même qui, par la suite, servit à cultiver l'obéissance : « Toute autorité vient de Dieu. » Toute autorité vient de Dieu, rappelaient-ils à l'empereur, lui laissant clairement entendre (il comprenait fort bien, d'ailleurs) que l'origine du pouvoir et l'usage qui en est fait sont deux choses bien différentes.

Une comparaison rendra brillant ce qui est déjà clair. Sauf le respect que l'on doit à l'autorité comme telle, on peut dire de la même manière et avec la même force : Toute autorité vient de Dieu, tout sexe vient de Dieu. Mais l'origine divine du sexe ne garantit en rien l'usage qu'un homme libre va en faire. Il est illégitime d'étendre sur l'usage la noblesse de l'origine. L'origine est une chose ; l'usage en est une autre. On n'admettrait pas qu'un libertin apporte comme excuse l'origine divine de son sexe. Un sexe d'origine divine peut servir à des fins très humaines, trop humaines.

Dans *Les cheminements de la politique*, Pierre Elliott Trudeau², alors simple soldat (ce fut écrit en 1958)... Simple soldat ? Maquisard, plutôt. Toujours est-il qu'il prétend qu'on fournit « paresseusement » une explication au pouvoir de commander et au devoir d'obéir en répétant : « Toute autorité vient de Dieu. »

Je fais le brave à trois poils. Je m'imagine à Victoria et je dis NON. Cette explication ne doit rien à la paresse ; elle est habile, très habile. Quand on confond ainsi l'origine et l'usage, la formule acquiert quelque vertu magique. C'est pourquoi les pouvoirs utilisaient d'autant plus la formule magique qu'ils étaient davantage sorciers.

Cette distinction redoutable entre origine et usage sommeillait dans un numéro non au programme d'un *Cours de philosophie* bien connu. Quant à l'origine divine elle-même, elle n'avait, au fond, rien de bien malin. On est en présence d'un raisonnement télescopé : le moyen terme a été avalé. L'autorité vient de Dieu comme je viens d'Adam, c'est-à-dire en passant par des intermédiaires. Avant d'être divine, l'autorité est naturelle. Quand des êtres naturellement égoïstes et inégaux se forment en société, il faut instituer une autorité. Si maintenant la nature vient de Dieu, l'autorité vient de Dieu. Si l'on ne croit pas que la nature vient de Dieu, l'autorité vient quand même.

Au moment où la soumission est sur le point de perdre l'humanité, il n'est point scandaleux d'insister sur le devoir de désobéissance. Imaginez une génération de

¹ Arnold J. Toynbee, *Guerre et civilisation*, Idées, n. 11, p. 242.

² Pierre E. Trudeau, *Les cheminements de la politique*, p. 22.

soldats qui refuseraient d'abattre les hommes comme on n'abat même pas les bêtes à la chasse. C'en serait fini de la guerre. Et la postérité élèverait des monuments à ces valeureux insoumis. Je soumettrais volontiers à la discussion la proposition suivante : La soumission a fait plus de tort à l'humanité que la résistance.

L'espoir commence à luire aux États-Unis. Il y pousse des désobéissants prometteurs. La plupart s'exercent « ès petites choses », dirait Montaigne, mais c'est la voie qui conduit normalement à le faire « ès grandes ».

L'occasion de s'immortaliser dans la désobéissance ne se présente pas tous les jours. Quand elle se présente, tous ne sont pas en mesure de la saisir : n'est pas magnanime qui veut mais qui peut. La contestation quotidienne est plus humble. Et on la pratique naturellement : dix lépreux viennent se plaindre de leur lèpre ; un seul vient remercier pour sa guérison. Imaginez qu'un seul se soit plaint de sa lèpre ? Sans plaintes, pas de progrès.

À la question : Est-ce que vos auditeurs ou vos lecteurs vous écrivent ? la réponse est quasi invariable : Ceux qui ne sont pas contents écrivent, les autres non. Ce n'est pas agréable, mais c'est tout à fait normal. Le médecin ne s'étonne pas que la plupart des gens qui le mandent ou le consultent soient malades. Les pompiers trouvent normal qu'il y ait du feu presque chaque fois qu'on les appelle ; ils seraient fort étonnés qu'on le fasse pour leur dire qu'il n'y en a pas, ou parce que leur pin-pon nous plaît.

Le vieil Aristote formule en ces termes la loi de ces comportements : « L'homme fuit plus la douleur qu'il ne recherche le plaisir »¹. Il ne faut pas un symptôme du cancer pour faire rentrer les projets (comme le serpent rentre son dard) les plus excitants. Une rage de dents change toute la vie. L'homme se doit d'abord à sa douleur comme le pompier à son feu.

Pourquoi ? Parce que la douleur nous atteint dans ce à quoi nous tenons le plus : notre conservation personnelle. Douleur, maladie, mort, triade naturelle. Un plaisir de moins ne fait pas mourir ; toute douleur fait vibrer le gong de la mort. Notre amour de la vie nous oblige à écarter la douleur au prix même des plaisirs les plus chers. Et c'est pourquoi l'homme fuit plus la douleur qu'il ne recherche le plaisir.

Et c'est pourquoi tous les chefs révolutionnaires savent qu'on développe plus d'énergie subversive en suscitant la haine du capitalisme qu'en prêchant l'amour du socialisme. La haine de l'ordre établi dégage plus d'énergie pour le renverser que l'amour du même ordre n'en libère pour le conserver. Et l'on comprend ce que peut faire d'une masse plus ou moins amorphe une minorité dite agissante.

¹ Aristote, *Éthique à Nicomaque*, III, ch. 9, n. 2.

Tout changement n'est point progrès. Le Boeing 747 est-il un progrès ou un recul sur le 707 ? Les vitesses supersoniques sont-elles humaines ? Il reste que le mécontentement est à la source du changement, mais que le changement peut être progrès ou recul.

Il n'est pas superflu de dire ici que l'adjectif des Jérolas, *content*, dérive du verbe contenir. Je suis content de mon complet quand il me contient bien. Pour la même raison, je suis content de mon fauteuil. C'est par analogie, ensuite, que je me dis content de ma situation, de mon sort. Si l'on coupe le mot *content* de ses racines, tellement savoureuses, notre esprit n'accroche pas autant.

Il est donc normal que les malcontents (comme on disait jadis) ou les mal contenus (nos mécontents) cherchent à se transvaser dans un récipient à leurs mesures.

IV

Les armes de la contestation

« S'ils se taisent, les pierres parleront ».
Luc ¹.

[Retour à la table des matières](#)

Au chapitre précédent, nous avons parlé, sans forcer les termes, du *devoir* de contestation. Cela n'implique pas que l'on soit tenu de contester tous les jours et vingt-quatre heures par jour. Sous cet aspect, le devoir de contestation est assimilable au devoir conjugal ou aux devoirs de citoyen. Ce n'est pas tous les jours que le citoyen agit en tant que citoyen, en votant, en payant l'impôt, en défendant la patrie. Ce n'est pas tous les jours que le maçon agit en tant que maçon ; mais quand il le fait, c'est avec des instruments qui lui sont propres : truelle, oiseau, fil à plomb.

Nous cherchons donc l'instrument qui convient à un homme qui conteste. Quand un singe conteste, il lance des cocos. Quand un homme conteste, que doit-il faire ? *That is the question*. Quiconque fait l'inventaire de tous les projectiles qui ont sifflé aux oreilles des humains depuis que l'homme est descendu du singe conclut forcément que l'homme n'est pas descendu tout seul. Beaucoup de singes ont profité de l'occasion pour se faufiler dans nos rangs.

Nous savons comment la mouffette conteste ; nous savons comment l'homme conteste ; nous cherchons comment il doit contester. La mouffette n'a pas le choix : la seule arme dont elle dispose, c'est son liquide bien connu de tous les nez qui ont un peu senti. L'homme, par contre, a le choix. Il peut lancer des pierres, il peut endurer. Ni ange ni bête : qu'il parle. C'est l'arme conforme à la nature non pas d'une bête ni d'un ange, mais d'un animal raisonnable.

On a contesté bien des définitions de l'homme, mais on semble d'accord sur un point : l'homme parle, *animal loques*. Pour le vérifier, plantons le micro sous quelques grands nez. « Qui dit homme dit langage », écrit Claude Lévi-Strauss

¹ Luc, XIX, 40.

dans ses *Tristes tropiques*¹. Ailleurs, dans son *Anthropologie structurale* « ... le langage est le fait culturel par excellence (distinguant l'homme de l'animal)... »².

Plus près de nous, Jean Rostand, l'ami des grenouilles, écrit dans *L'Homme* : « Il n'existe, chez aucun grand Singe, de véritable langage articulé. Différence fondamentale entre eux et nous, et qui, à elle seule, suffirait à introduire entre les deux types une démarcation profonde, car le langage, instrument de communication sociale et de tradition, tire évidemment le meilleur parti des capacités intellectuelles d'une espèce »³.

Les dictionnaires du parler simiesque n'ont qu'une page une vingtaine de sons chez certains auteurs, une trentaine chez d'autres. Tous les efforts déployés pour apprendre aux singes à parler comme nous ont échoué. Ce qu'il importe de noter, c'est la conviction unanime que les philosophes seraient aux prises avec un fichu problème si l'on y parvenait : comment établir que le singe qui parle comme un homme est toujours une bête ?

La Mettrie est convaincu qu'il n'en serait plus une ; il a raison. Le singe qu'on prend pour un homme, au téléphone, n'est pas une bête. C'est pourquoi on fournit une bonne définition de l'homme en disant qu'il est l'animal qui parle. L'aventure humaine commence avec la parole : « Au commencement était le Verbe. »

C'est pourquoi des flots de compassion ont de tout temps roulé vers ceux dont on dit qu'ils n'ont pas de voix. Être pauvre, être malade, être québécois, passe encore, mais être sans voix, c'est trop. D'innombrables machines à écrire crépitent à l'année longue dans le dessein adorable de donner une voix postiche à ceux qu'on n'entend jamais.

C'est pourquoi, dans l'Antiquité, le petit citoyen devait franchir trois étapes, passer par les mains de trois maîtres : le *litterator*, le *grammaticus*, le *rhetor*. Le premier lui apprenait à lire et à écrire ; le second lui apprenait à bien écrire par la fréquentation des auteurs classiques ; le troisième lui apprenait l'art de bien parler.

La classe de rhétorique d'alors ressemblait à un atelier, comme d'ailleurs, la classe de logique du moyen âge. On étudiait les règles de l'art chez les grands maîtres, puis on s'y rompait par l'exercice. Peu à peu, les classes de rhétorique sont devenues silencieuses : on apprenait le hockey au tableau noir.

Récemment, on disait que l'art oratoire avait disparu. Peut-être pas. Quand tout le monde mâchonne, le premier qui articule est un orateur. L'art oratoire a disparu comme disparaît la goutte de bleu qui envahit toute la lessive. On peut disparaître

¹ Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Plon, p. 421.

² *Op. cit.*, Plon, p. 392.

³ Jean Rostand, *L'Homme*, Idées, n. 5, p. 18.

en cessant d'être là pour n'être nulle part ; on disparaît aussi en cessant d'être là pour être partout. L'art oratoire est en train de disparaître de cette dernière façon.

Tout le monde, dorénavant, doit apprendre à bien parler parce que tout le monde va s'occuper de plus en plus de politique. Qu'on ne se méprenne pas sur le sens de *bien parler*. Bien parler, c'est d'abord se faire comprendre. Quand on veut cacher ses idées, le meilleur moyen, c'est encore le silence. Saint Augustin permet à l'orateur d'enfreindre au besoin les règles de la grammaire si c'est nécessaire pour dissiper une équivoque ¹.

Mais il faut faire cela sans omettre ceci, à savoir après s'être fait comprendre, s'efforcer de les hisser de Péloquin à Alain Grandbois, à Anne Hébert, à Gaston Miron. Il reste que bien parler, c'est d'abord se faire comprendre. Les fleurs de la rhétorique doivent s'épanouir sur la tige de la clarté : avant de sculpter les gargouilles, on s'assure que l'eau y passe.

Qu'on ne se méprenne pas, non plus, sur le sens de l'expression faire de la politique. Dans l'esprit de la plupart des gens, faire de la politique, c'est militer dans un parti déterminé : le PQ, le PC, l'autre PC, l'UN, le PL, etc. Le verbe français, politiser, n'a pas encore d'autre sens de consigné dans les dictionnaires. À quelqu'un qui dit faire de la politique, on demande spontanément : Pour quel parti ?

C'est normal : on voit les branches des arbres avant d'apercevoir leurs racines. Les racines de l'action politique, c'est la pensée politique. Daniel Cohn-Bendit, lors de son passage au Québec, au début de 1970, a reproché aux contestataires québécois leur manque de formation théorique. Il attribuait à cette carence le caractère primitif de leur contestation.

Je ne crois pas que l'on crée un autre mot pour désigner le fait de se donner une pensée politique. Politiser deviendra, comme disent les philosophes, un terme analogique, et, en plus de signifier l'action politique, il signifiera aussi la pensée qui éclaire cette action. Quelque chose de semblable est arrivé au mot socialisme. Le marxisme n'a pu confisquer le mot pour lui faire signifier uniquement cette phase transitoire entre le capitalisme et le communisme. Puisque toute politique doit faire prévaloir l'intérêt général sur les intérêts particuliers, il fallait s'emparer du terme socialisme, qui traduit bien cette préoccupation. C'est pourquoi, dès 1953, l'épiscopat québécois rassurait ses ouailles à ce sujet : un catholique socialiste, ce n'était plus une contradiction.

Quand le verbe politiser signifiera acquérir une pensée politique, une pensée qui, à un moment donné, transcende tous les partis, on sera en faveur d'une politisation à fond des écoles et de la jeunesse.

¹ S. Augustin, *De doctrina christiana*, IV, ch. 10.

Avant d'être socialiste ou capitaliste, royaliste ou républicain, fédéraliste ou indépendantiste, on peut et doit faire beaucoup de politique.

Mais en tout homme il y a et il y aura toujours un singe plus prompt à ramasser des cocos qu'à ramasser ses idées. En chacun de nous, le singe est un don ; l'homme, une conquête. Et l'heure a sonné de brûler nos navires : cette conquête ne peut plus être différée. Quand les hommes tuaient avec leurs poings ou avec des flèches, on pouvait atermoyer ; maintenant qu'ils tuent avec des bombes atomiques, on ne le peut plus.

Nous sommes acculés à relever le défi humain ou à périr. La loi de la jungle convient toujours aux tigres ; elle ne convient plus aux hommes. La seule loi qui convienne à des hommes qui fabriquent des revolvers, des canons, des bombes, c'est la loi de la raison, armée de la parole. Régler les différends par la seule arme de la raison, c'est ce que j'appelle relever le défi humain. Le défi simiesque n'a pas changé : se défendre en montant dans les arbres et en faisant pleuvoir des cocos.

Jadis on répétait avec quelque raison : *Si vis pacem para bellum* ; désormais il faut dire : *Si vis pacem para pacem*. Si tu veux la paix, prépare non pas la guerre mais la paix. On peut savoir faire la guerre, mais ne pas savoir vivre en paix. On peut savoir utiliser la force, mais ne pas savoir utiliser la raison.

L'usage de la force pour régler un conflit entre humains est, théoriquement (en principe, si vous voulez) condamnable. Pourquoi ? Parce qu'elle profane ce qu'il y a en l'homme de plus sacré : sa liberté, sa responsabilité, en quoi consiste toute sa dignité. C'est pourquoi il ne faut pas vaincre mais convaincre. C'est par la parole qu'un homme est justifié ou condamné ¹.

Nous saurons bientôt par cœur ce qu'il en coûte de vivre dans un monde soumis à la loi du plus fort. Un fort finit toujours par rencontrer un plus fort qui le plaque. Gardez-vous de prendre cette formule pour un calembour. Elle ne fait que traduire en d'autres termes une idée précédemment exprimée : l'homme fuit plus la misère qu'il ne recherche le confort.

C'est pourquoi on parie pour l'opprimé contre l'oppresseur pour le vaincu contre le vainqueur. Ce ne sont pas les délices de Capoue qui ont perdu Hannibal (contrairement à ce qu'on nous disait), c'est la rage au cœur des vaincus.

De toute façon, il n'est pas nécessaire d'être un grand philosophe pour savoir que la violence engendre la violence ; il suffit de s'être un jour fait marcher sur les pieds.

¹ *Matthieu*, XII, 37.

Dans *Situations*¹, Sartre écrit que la violence est l'unique moyen de faire cesser la violence. Décidément, monsieur Sartre charrie. Ces propos de dogue ne lui siéent pas du tout. Sartre est lénifiant, disait ironiquement Mauriac ; il est pacifiant, quoi qu'il dise. Et quoi qu'il fit, on le laissait faire. « On n'emprisonne pas Voltaire », disait de Gaulle. D'autres, plus méchants, le voulaient debout au soleil comme l'obélisque de la place de la Concorde. La mouche du coche devenue taon, on s'est tanné. En prison, Sartre !

Quand la « bonne » violence rate son coup, d'État ou d'audace, on sait trop bien ce qu'elle entraîne. Les exemples du Maroc et du Soudan (1971) sont encore tout fumants. Ici plus que jamais, le conseil de l'Évangile est de rigueur : S'asseoir, réfléchir, supputer ses chances. C'est un cas où la fin justifie les moyens. Si la fin est ratée, le moyen mène à la catastrophe. Le nombre a beau conférer le droit, il ne donne pas la force. Les Biafraïens en ont fait l'expérience, les Tchèques et les Bengalis aussi. Un gamin armé d'une mitrailleuse tyrannise une foule.

Quand Sartre disait récemment (janvier 1971) à Montréal que « l'indépendance socialiste du Québec n'était possible qu'à l'intérieur de la violence », René Lévesque a bondi. En régime démocratique, si défectueux soit-il, le citoyen enfermé dans l'isolement donne son vote à qui il le veut bien. En avril 1969, 25 Québécois sur 100 se sont prononcés pour un Québec souverain. Sans la moindre violence. Le jour où la majorité des Québécois voudra tenter l'aventure de l'indépendance, il n'y aura pas à tergiverser : il faudra la tenter. C'est l'abc de la démocratie.

Le moyen ultime, en matière de contestation, c'est le meurtre. Pour deux raisons, ce moyen vigoureux tombe en désuétude. D'abord, la peine de mort n'étant presque plus imposée, même aux meurtriers, les tempéraments sanguinaires se sentent mal à l'aise en y songeant. Puis, et c'est la raison principale, la tyrannie ne porte plus un nom propre comme dans le passé. Le tyran, ce n'est plus Pisistrate, ce n'est plus Néron, ce n'est plus Staline. La tyrannie est diffuse. Notre manière de parler l'insinue. On n'en veut plus à un homme mais au système. On se rend compte, au fond, qu'abattre un homme, même le chef, ne changerait pas grand-chose.

Louis XIV n'exagérait pas tellement quand il s'identifiait à l'État. Le Soleil se couche, beaucoup de choses changent. Un astre aussi grand disparaît, hier, Charles de Gaulle, rien ou à peu près ne change. De Louis XIV à de Gaulle, quelque chose de fondamental s'est produit : ce ne sont plus les chefs qui gouvernent les pays, ce sont les systèmes. Inutile donc d'assassiner les chefs, il faut changer les systèmes, comme on dit.

¹ Jean-Paul Sartre, *Situations*, II, p. 309.

V

Un seul troupeau, un seul pasteur

« Entrer en commerce avec le monde entiers, professer
que notre patrie c'est l'univers. »

Sénèque¹.

[Retour à la table des matières](#)

Je rappelle, parce qu'il le faut, un passage de la *Genèse* que j'ai déjà évoqué ². « Sur toute la terre, il n'y avait alors qu'une seule langue : on se servait partout des mêmes mots. » Le Seigneur s'alarma et dit : « Il faut jeter de la confusion dans leur langage sinon (ce sinon m'a intrigué) sinon, rien ne les empêchera désormais d'exécuter toutes leurs entreprises. » Le Seigneur confondit leur langage, et, ne se comprenant plus, les hommes se dispersèrent sur toute la face de la terre. Au lieu d'élever des tours jusqu'au ciel, ils se creusèrent des trous dans la terre, à côté des marmottes.

Le retour est inévitable de cette immense vague cosmique qui ramènera tous ces débris, débris de peuples, débris de langues, pour refaire de toute l'humanité un seul peuple parlant la même langue et capable de résoudre les problèmes qui ne semblent plus à la mesure de l'homme.

Notre langue est-elle condamnée ? Bien sûr. Il en est des langues comme des individus : les individus sont condamnés, mais les espèces durent. Les langues sont condamnées, le langage dure. Qu'est devenu « ce langage sonore aux douceurs souveraines, le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines » ? Il est mort.

Le parler gorgé de sève des Québécois du vingtième siècle passera lui aussi, sans aucun doute. Il faut déjà un dictionnaire pour lire Rabelais. Dans combien de temps faudra-il être épigraphiste pour comprendre nos inscriptions ? Celle du Grand Théâtre servira d'exercice en première année d'épigraphie ; aux étudiants plus avancés, on jettera des pancartes de contestataires. Celle-ci, du « bill 63 », par exemple : « Si tu veux de l'anglais, crisse ton camp en Ontario. »

¹ Sénèque, *De la tranquillité de l'âme*, IV, 4.

² *Genèse*, XI, 1-9.

J'étais allé à la gare accueillir M. René Schaerer, un professeur de l'université de Genève que la Faculté de philosophie de Laval avait invité. La gare était remplie de jeunes arborant des pancartes. M. Schaerer s'aperçut tout de suite, au libellé des pancartes, qu'on n'était point là pour lui faire la haie. N'ayant pas lu le *Petit manuel d'histoire du Québec*, ces « animaux énigmatiques » hors de l'éclairage du passé¹ l'incitaient à croire qu'il avait sous les yeux les tropis de Vercors².

La langue écrite n'est pas moins chargée que la langue parlée. Je n'ai pas conduit ma petite enquête pour savoir s'il est possible ou impossible d'enseigner le français au Québec ; je ne soulèverai pas non plus la question de savoir s'il faut tendre au français international ou développer une langue bien à nous ; je m'étonne simplement sur les copies et les travaux qui nous sont remis.

S'il est charmant d'entendre un enfant de trois ans et demi dissenter sur « mon mien, ton mien, son mien », le charme est rompu quand un universitaire écrit « leurs siennes » au lieu de « les leurs ». Il était pourtant tout le contraire d'un cancre. Un autre frappe de sa plus belle machine : « les effets normaux ». Un autre rêve de se lancer dans « l'action social » ; il ne soupçonne pas qu'il est plus difficile de faire accorder les hommes que les mots.

Parlant de mots, j'enchaîne avec celui qui a confondu *mots* et *maux*. Quand je lui ai fait remarquer qu'il avait parlé des « mots » dont souffre la société (c'est quand même défendable, tout à fait), il a répondu, aussi à l'aise que s'il s'était agi du tréma sur l'i de Maïmonide : « C'est une distraction. Avait-il « tord ? En deuxième année du « bach » (abréviation de baccalauréat), « se » ne serait pas « raisonnable » de ne tolérer aucune distraction.

Méditons devant cette première page du « recueil ». On a dit que l'orthographe appartient aux « rythes » de la politesse. Ce disant, on n'a pas tout dit. On n'a même pas dit l'essentiel. Le mal léché n'est pas toujours un ours. Le désordre des cheveux, de la barbe et des vêtements n'est pas assimilable au désordre du langage. Les marxistes aussi disent que « sans la langue la pensée humaine ne pourrait exister ni se développer »³. Contrairement, donc, à ce qu'on pourrait penser, la langue est plus qu'un instrument de *communication* de la pensée ; elle est un instrument de *formation* même de la pensée.

De la qualité de cet instrument qu'est la langue dépend la qualité de la pensée. À tout défaut de l'instrument ne correspond pas, il va sans dire, toujours et nécessairement un défaut de la pensée. Quoique écrivant « synonymes, n'en n'est

¹ Alain, *Propos sur l'éducation*, LXVIII, p. 149.

² Vercors, *Les animaux dénaturés*, Livre de Poche, nn. 210-211.

³ *Petit dictionnaire philosophique*, Moscou, 1955, p. 293

pas, hasard, rémunéré, orgueil, bénéfice, trop matisé, ect. », nos étudiants peuvent penser juste.

Mais il en va autrement quand on pense singulier et qu'on écrit pluriel ; quand on pense féminin et qu'on écrit masculin ; quand on ignore la ponctuation ; enfin et surtout, quand on ne dispose que d'une poignée de mots passe-partout.

La langue qu'on semble vouloir sauver est dans un piètre état. Je n'ose, croire que ceux qui veulent la sauver recherchent avant tout le plaisir d'être des sauveurs. Pascal est trop catégorique quand il écrit : « Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses »¹. Les gens qui passent tout le jour à courir après un lièvre qu'ils ne voudraient pas avoir acheté sont gens qui n'ont point faim. Quand on a faim, le plaisir de courir après le lièvre n'est rien en comparaison du plaisir de le manger.

Le plaisir de jouer aux sauveurs, quand il s'agit de sauver sa langue, ne doit jamais nous faire oublier qu'au jour du salut ne comptera plus que la qualité de la langue sauvée. Qui se comporte autrement est suspect. On est fondé à croire que la cause est un prétexte ; qu'il se bat aujourd'hui pour la langue, mais qu'il se battrait tout autant sur des barricades religieuses si c'était une façon de troubler l'eau.

On défend sa langue comme on défend sa vie, mais on est condamné à perdre l'une et l'autre. N'ayez crainte, bavards, nous parlerons quand même. Car la langue n'est pas le langage. Le langage est naturel à l'homme ; aucune langue n'est naturelle. Le langage est naturel à l'homme, c'est-à-dire que l'homme naît équipé pour parler comme il naît équipé pour digérer et assimiler.

Les langues, modalités du langage, incarnations du langage, résultent de circonstances dues au hasard. La nature veut le langage comme elle veut la nutrition. Mais quoique voulant la nutrition, elle n'impose ni les fruits de mer ni les fèves au lard. De même elle n'impose ni le français, ni l'allemand, ni l'anglais.

Historiquement, une langue se développe à partir du patrimoine commun d'un groupe humain vivant dans tel canton de la terre : un peuple, un territoire, une langue. Deux territoires, c'est le Pakistan ; deux langues, c'est le Québec (ou la Belgique) ; deux peuples, c'est encore le Québec.

Un jour (lointain, mais un jour quand même) un peuple, un territoire, une langue signifiera l'humanité, la terre et... une langue nouvelle, sans doute : même pas l'anglais. Et cela va se faire malgré l'attachement de chacun à son patois. Car la nature n'a de souci que pour les espèces : pour les conserver, les individus doivent mourir. Pour sauver le langage, les langues doivent mourir. Car le langage doit nous permettre de communiquer.

¹ Pascal, *Pensées*, n. 135.

Cependant, comme pour chacun de nous la langue et le langage s'identifient, chacun tient à sa langue comme la nature tient au langage. Eh oui, chacun tient à sa langue comme la nature tient au langage. Aussi quand la chanson dit : « Partir, c'est mourir un peu », elle est loin d'exagérer, surtout quand partir signifie émigrer. Car émigrer signifie bien souvent sacrifier sa langue. Et le virtuose d'hier devient l'apprenti d'aujourd'hui.

Les doigts qui volaient sur le piano tâtonnent sur la harpe. L'orateur d'hier aujourd'hui cherche ses mots.

Je ne prêche aucunement le fatalisme ; je veux qu'on reste naturel. Nous sommes tous condamnés à mort, mais il en est peu qui précipitent leur ruine. De la même manière, nous luttons pour défendre nos langues condamnées. C'est normal, mais nous ne faisons que prolonger des moribondes.

Les moyens de communication ont sonné le glas des dialectes et des patois. En se perfectionnant chaque jour davantage, ils réduisent le monde aux dimensions d'un pays. Les langues du langage disparaîtront alors comme disparaissent les dialectes et les patois des langues. Et le Grec, ou le Russe, ou le Chinois détrônera mon chien : Un homme délaisse son chien pour un autre homme parlant la même langue.

Les Américains ne contempleront plus le visage français du Québec ; ni les artistes le visage espagnol du Mexique ; ni les touristes le visage grec de la Grèce, mais tout le monde pourra voir le visage humain de chacun.

La vague dont je parlais il y a un instant a été souvent présagée au cours de l'histoire : vague grecque avec Alexandre, vague romaine avec Jules César, vague musulmane avec Mahomet, vague mongole avec Gengis Khan, vague française avec Napoléon, vague allemande avec Hitler. Ces vagues sont mortes, il est vrai, avant de déposer sur les rivages de la Terre promise les débris qu'elles portaient, mais leur prophétie se réalisera. Ce n'est pas le hasard qui les a soulevées avec une telle régularité.

Si vous demandez aux dauphins assis sur la crête de ces vagues (Hitler, Napoléon, Gengis Khan, etc.) les motifs qui les animaient, il n'est pas sûr qu'ils révéleront les plus profonds. La limaille de fer n'admettrait pas facilement qu'elle est forcée de s'aligner sur les lignes du champ magnétique ; la limaille humaine n'a pas l'aveu plus facile : ce que les forces de la nature l'obligent à faire, elle aime bien se l'attribuer.

Je vois quand même les conquérants du monde s'imaginant que tout irait mieux s'il n'y avait plus qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur. Leurs échecs sont attribuables non point au caractère chimérique de leur projet, mais au moyen qu'ils

ont mis en œuvre pour le réaliser. « Bienheureux les pacifiques, car ils posséderont la terre. » Il y a de la sagesse profane dans cette parole sacrée. Les conquérants l'ont ignorée. La force armée peut conquérir, mais elle ne sait conserver les conquêtes.

La tentation de vouloir organiser le monde par la force en a fait succomber plusieurs. Si Dante avait su que le gouvernement mondial dont il rêvait au début du quatorzième siècle ne serait pas encore formé à la fin du vingtième, il aurait sans doute été fasciné par l'efficacité apparente de la méthode forte. Et il aurait explosé en voyant Rostand écrire tout doucement : « On peut toujours faire les choses sans violence, bien que ce soit *peut-être un peu plus long* »¹. Cet « un peu plus long », qu'il faut mesurer en siècles et non en années, fait appel à la patience non pas des individus mais des peuples.

« Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage », soit, comme dit La Fontaine, mais la patience et le temps ne sont que des compléments circonstanciels. La goutte d'eau, avec de la patience et du temps, creuse la pierre. La patience et le temps ne remplacent pas la violence ; c'est la persuasion qui la remplace. Et, avec du temps et de la patience, la persuasion fait bien et définitivement ce que la violence fait vite mais provisoirement.

L'hypnotiseur qui choisirait de talocher les sujets récalcitrants obtiendrait des résultats immédiats, peut-être, mais simulés. Le sujet qui fait semblant de dormir guette l'occasion de se réveiller. Par contre, on n'a pas à se méfier de celui qui succombe à la persuasion.

Si l'on faisait pour vendre les idées ce que l'on fait pour vendre les choses, on obtiendrait sûrement quelque résultat. Dans *Ma conception du monde*², Bertrand Russell soutient qu'on n'a pas vraiment essayé de persuader les peuples et les gens qu'il est stupide de se battre comme on le fait depuis le début de l'humanité. On se souvient de la forte impression que Paul VI avait produite aux Nations unies par son « Plus jamais la guerre, jamais plus, jamais plus. »

Ce genre de propos détonne dans le climat qui nous enveloppe. De temps en temps, on descend dans la rue, il est vrai, supposément pour protester contre la présence américaine au Viêt-nam, mais cela n'empêche aucun marcheur de faire la guerre chez soi. Dans le monde du travail, cela peut prendre la forme d'un lock-out... Les prétendus défenseurs des travailleurs menacent d'un lock-out leurs propres employés. La raison invoquée : « Un syndicat n'est pas une entreprise capitaliste. » Raison ? Non, mais spécieux prétexte. La grève n'est pas dirigée

¹ Jean Rostand, *Ce que je crois*, p. 91.

² B. Russell, *Ma conception du monde*, Idées, n. 17, p. 49

contre le capitalisme, mais contre l'injustice, où qu'elle sévisse, cœur de la CSN ou cœur de la catholicité ¹.

Nous nous bagarrons parce que nous avons constamment sous les yeux des exemples de gens qui cherchent à régler leurs problèmes par la force. Nous nous bagarrons aussi parce qu'il y a des choses pour lesquelles les hommes sont prêts à sacrifier leur vie : liberté, honneur, etc. Le « pourvu que je vive » de La Fontaine est la réflexion d'un sire qui ne fait point honneur à notre espèce.

On écrivait des vers sur la mort, au temps de Platon aussi. Et l'on en discutait. Comme il était alors d'usage de faire apprendre par cœur les poètes aux enfants, Platon demandait au ministre de l'éducation de censurer les poètes en biffant les vers susceptibles de faire craindre la mort par-dessus tout. Chez Homère, disait-il, biffez les vers où il est dit qu'il vaut mieux être valet de bœufs chez un pauvre fermier que d'être mort ². Biffez également ces autres vers où le même poète nous présente les âmes comme des grappes de chauves-souris qui volettent dans un antre en poussant de petits cris ³. Un homme digne d'être un homme, affirme Platon, ne considère pas la mort comme la pire des calamités ⁴.

Il ne faut peut-être pas s'étonner outre mesure que les hommes se soient de tout temps entre-tués avec une facilité inouïe. Si la liberté et l'honneur doivent être préférés à la vie, il suffit, pour expliquer les hécatombes humaines, que les hommes aient habituellement vécu dans l'esclavage et l'humiliation. C'est une, thèse facile à soutenir. Et les « caves », loin d'être écœurés de mourir », meurent fièrement. Les caves du poète, ce sont les morts vivants, et non les vivants qui meurent, même au Viêt-nam. Il y a grand profit à relire ici le traité *De la brièveté de la vie* de Sénèque. Le cinglant moraliste corrige son interlocuteur : Ne parle pas d'une longue vie, mais d'un long temps ; il n'a pas longtemps vécu ; il a longtemps été ⁵. Ne point vivre comme un humain, c'est être déjà mort. En ce sens, le vrai sens, nous ne serons jamais assez écœurés de mourir.

J'ai déjà dit que le citoyen respire la justice comme l'individu respire l'air. Sans justice, on meurt comme citoyen ; sans air, on meurt comme individu. L'entrée en société développe en nous un second instinct de conservation. Or, selon Dante, le seul moyen de faire régner la justice sur la terre, d'abolir la loi de la jungle (loi du plus fort) et, du même coup, la guerre, c'est de constituer un gouvernement mondial authentique ⁶. De son ouvrage sur le gouvernement mondial, il faut retenir cette grande idée.

¹ *Le Soleil*, Québec, 26 mai et 1^{er} juin 1971.

² Platon, *La République*, III, 386 c.

³ *Ibid.*, 387 a.

⁴ *Ibid.*, 387, d.

⁵ Sénèque, *De la brièveté de la vie*, VII, 6.

⁶ Dante, *De la monarchie*, Paris, Alcan, 1933.

Nous avons fait un pas en ce sens : nous n'acceptons plus le jugement du fleuret. Personne n'admettrait que les augmentations ou les diminutions de salaire dépendent d'un coup d'épée dans la carcasse du chef syndical ou dans la bedaine du patron. On peut être faible et maladroit sans avoir tort. C'est acquis. Il reste un pas à faire, car la guerre est un duel de peuples.

Les citoyens connaissent le chemin des tribunaux de la nation. Ces tribunaux sont encore imparfaits, aussi parle-t-on d'un côté d'outrage au tribunal et, de l'autre, d'outrage à l'accusé. Mais ni d'un côté ni de l'autre on ne voudrait revenir au fleuret ou au jugement de Dieu. On espère corriger, mais on ne veut pas supprimer.

Il n'est pas utopique d'imaginer un monde où il y aurait des tribunaux pour trancher les litiges entre peuples comme il y a chez les peuples des tribunaux pour trancher les litiges entre citoyens. C'est même devenu nécessaire. Or, la nature ne fait jamais défaut dans les choses nécessaires. Si elle semble le faire, dans ce cas, cherchons-en la cause en nous plutôt qu'en elle.

« Si l'on y croyait, à cette belle fête de Noël », écrit Alain ¹. Paix aux hommes de bonne volonté. C'est banal. C'est... (J'ai le mot) : c'est dépassé. Après les missiles intercontinentaux, nous avons les anti-missiles intercontinentaux. Mais nous n'avons toujours pas la paix. Elle n'est pas de ce côté-là. Tout anti ayant son anti, la paix est rejetée à l'infini.

¹ Alain, *Propos*, La Pléiade, p. 1298.

Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

L'homme se situe, face aux pouvoirs, comme un point sur un plan : abscisse, ordonnée. Il importe peu que la nature humaine soit portée en abscisse, la nature de la société en ordonnée. Mais il reste que les coordonnées de l'homme face aux pouvoirs se calculent à partir de ce qu'est l'homme et de ce qu'est la société.

Face à soi-même d'abord. Irrémédiablement responsable de tous ses actes, l'homme ne connaît qu'une mesure à sa conduite, sa raison ou sa conscience. Il est aussi contraire à la nature de mettre sa raison « sous le boisseau » de la soumission automatique que de la noyer dans l'alcool. Et l'homme est acculé, à la limite, au devoir de désobéissance.

Ce devoir, quand il commande, n'est pas facile à acquitter. Vaut mieux le prévenir. On le fait par la participation. S'il m'est interdit d'adorer le veau d'or, je dois faire partie du conseil qui peut en décréter l'érection. Il est plus facile de retenir la pierre au sommet que de l'arrêter dans sa chute.

La participation est revendiquée comme un droit (comme le droit aux vacances annuelles), mais en réalité elle est un devoir exigeant. La nature ne fournit pas les instruments de la participation comme elle fournit ceux de la digestion. L'homme doit s'outiller pour la participation : compétence, information, loisir. On rêve de pouvoir faire confiance, mais il faudra bien se méfier encore un moment : *homo homini lupus*.

Les promesses de justice, d'ordre et d'efficacité de la participation sont de nature à motiver les plus indolents. Les gorets ne réservent pas sa part au petit frère qui dort pendant le repas. Pour avoir sa part, chez les gorets, il faut être à table. On n'insulte pas les hommes en affirmant qu'il en est ainsi chez eux. Par la participation, on fera au grand jour le partage du bien commun. Ne sera-t-il pas gênant d'emporter tout un pain après quelqu'un qui a reçu un croûton ?

La participation n'est point la dinde de Noël ou le jambon de Pâques : elle est le pain quotidien. Apprenons à le cuire. Le hic, c'est la communication. S'exprimer (selon le mot de l'heure), ce n'est pas communiquer. Le citron s'exprime quand on le presse. Tous les citrons du monde peuvent s'exprimer en même temps comme tous les membres d'un groupe peuvent parler en même temps. La communication est plus disciplinée, car elle veut convaincre et non point vaincre. Pour vaincre, il

suffit de maîtriser l'autre : n'importe pas ce qu'il marmonne pendant qu'on l'étrangle ; pour convaincre, il faut se maîtriser d'abord soi-même.

Face à la société maintenant. L'homme n'entre pas dans la société pour s'y faire digérer. Il y entre pour se mieux outiller en vue du bonheur. Seuls le savent par expérience ceux qui ont formé la société comme on se fabrique un arc. Avant, on voit ce qui manque à l'homme ; après, on ne voit plus que ce qui manque à l'arc. Ce « mécontentement est source de progrès »¹ quand il n'incite pas à briser l'arc mais à le perfectionner.

De même pour la société. Mais avant tout ne point oublier qu'elle est un instrument, mon instrument. La sécurité tient au contrôle de cet instrument par la participation. Quand ce contrôle m'échappe, j'ai l'impression que mes intérêts ne sont servis que quand ils coïncident avec d'autres. La condition inhumaine qui s'ensuit pèse trop lourd.

Quant à la contestation, il est naïf de la définir par la violence et démagogique d'en voir l'épanouissement dans sa manifestation sportive, la contestation étudiante. La contestation est à la violence ce que la médecine est au bistouri. On peut contester sans violence ; on peut guérir sans bistouri. Noblesse oblige : l'animal qui parle va exposer, debout, ses opinions au lieu d'aller poser des bombes en rampant.

La violence, à son tour, se ferait mal connaître si elle prenait la matraque pour symbole. La forme la plus discrète, la plus répandue de la violence authentique, c'est la violence incarnée dans les institutions. C'est de la violence à l'état pur. L'autre, celle qui porte des coups, est soulagée par le plaisir ou l'espoir de toucher la cible.

Dire que « la violence est l'unique moyen de faire cesser la violence », c'est de la rhétorique à l'abri des coups. La violence ne fait cesser la violence que quand elle supprime le violent.

Dire, par contre, que la violence des matraques et des bombes est toujours mauvaise, ce serait angélique. Certains ont le sommeil léthargique. Sans beaucoup de tapage, on ne parvient pas à les en tirer.

Il reste que la contestation intelligente, libre et responsable n'est point chose plus facile que la participation. Les humains peuvent monter à l'assaut des collines parlementaires à la manière des pourceaux endiablés qui dévalaient les pentes de la Palestine. Cette manière est à proscrire. Il ne s'agit pas, en effet, de dépouiller une forme de bêtise pour en revêtir une autre (passer de la soumission hétéronome à

¹ Gabrielle Roy, *La Petite Poule d'Eau*, Beauchemin, 1965, p. 123.

l'insoumission hétéronome) ; il s'agit d'acquérir l'autonomie dans l'une et l'autre situation.

Voter pour le candidat de son choix sans considérer l'appui accordé par l'organisateur en chef d'un cheval éliminé. C'est de bon augure.

« Le peuple » taille son autonomie à même l'influence que ses « amis et sauveurs » exercent sur lui. L'autonomie ne progresse qu'au détriment de l'influence. On peut s'afficher comme un adversaire farouche de la guerre du Viêt-nam et en même temps commander aux foules comme le fait un général.

Bref, quelle que soit l'attitude de l'homme face aux pouvoirs (participation ou contestation), la portée de son action dépendra toujours de ses qualités humaines. Il n'existe pas de systèmes magiques capables de transformer l'incompétence en productivité, l'indiscipline en ordre, le gaspillage en abondance, la haine en amour.